

UNIV. OF ARIZONA

mn

Mary, Andre/La loge de feuillage, ou il



3 9001 03836 9743





for 20.
+ 90



LA LOGE
DE FEUILLAGE

par André Mary





Digitized by the Internet Archive
in 2023

LA LOGE
DE FEUILLAGE

COLLECTION MÉDIÉVALE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE MAURICE LALAU

Il est tiré de chaque ouvrage cinquante exemplaires de luxe.

Un exemplaire unique sur japon ancien contenant tous les dessins originaux de l'illustration, et deux suites en noir et en teinte des illustrations hors texte.

Quarante-neuf exemplaires sur vélin d'Arches avec deux suites des illustrations hors texte.

Précédemment parus :

LA CHAMBRE DES DAMES, *par* ANDRÉ MARY.

Illustrations de A. Raynolt.

ÉREC ET ÉNIDE. LE CHEVALIER AU LION, *par* ANDRÉ MARY.

Illustrations de M. Lalau.

BERTHE AU GRAND PIED, *par* LOUIS BRANDIN.

Illustrations de M. A. Servant.

LA CHANSON D'ASPREMONT, *par* LOUIS BRANDIN.

Préface de Joseph Bédier de l'Académie française.

Illustrations de M. A. Servant.

LE ROMAN DE L'ECOUFLE, *par* ANDRÉ MARY.

Illustrations de A. Raynolt.

LA LÉGENDE DE MELUSINE, *par* JEAN MARCHAND.

Illustrée avec des bois anciens.

ANDRÉ MARY

LA LOGE DE FEUILLAGE

OU IL EST DEVISÉ DE
L'ENFANCE D'ÉRACLE
DE CLIGÈS ET FÉNICE
ET DE GUILLAUME
D'ANGLETERRE

ILLUSTRATIONS DE MAURICE LALAU

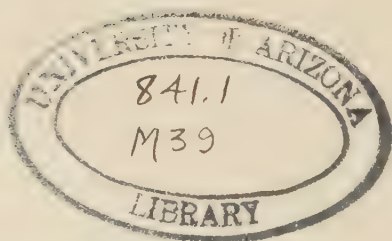


ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & C^{ie}, ÉDITEURS
3 ET 5, RUE PALATINE
PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Un exemplaire sur japon ancien (n° 1).

Quarante-neuf exemplaires, sur vélin d'Arches (n° 2 à 50).



*Droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays*
COPYRIGHT 1928, BY BOIVIN & C°.

LA LOGE DE FEUILLAGE

Le duc de Bourgogne, Eudes le troisième, de bonne mémoire, aimait beaucoup sa forêt de Villiers, qui était comme aujourd'hui grande et sauvage à souhait, pleine de fourrés, de combes et d'étangs, mais en outre fort giboyeuse. Il avait là un recet, non si vaste que le château de Villaine en Duesmois, mais assez commode pour y héberger, dans la saison des chasses, la baronnie d'alentour, et bien garni de chenilet de mue et autres choses propres aux déduits de chiens et d'oiseaux. Il y faisait de fréquents séjours et y recevait volontiers. Les chroniqueurs ont spécialement noté une année où les bêtes, tant noires que fauves, pullulèrent à ce point dans la contrée que jamais on n'en avait vu telle foison. Cette année-là, le duc fut à Villiers tout le mois de septembre avec une nombreuse compagnie de dames et de chevaliers, et l'on s'y divertit beaucoup. Vers la fin du mois, après de longs jours clairs et chauds et une dernière matinée qui

avait été très belle et où les veneurs firent merveilles, le ciel se rembrunit soudain. Après dîner, quand on se disposait à reprendre les arcs et les épieux, la pluie se mit à tomber dru comme pois. Chacun fut donc libre de faire ce qu'il lui plut. Un petit nombre retourna au bois, les autres demeurèrent à jouer dans la salle.

Il y avait dans la compagnie trois pucelles bien faites et charmantes, et toutes en âge de se marier : elles étaient sœurs et se nommaient Agnès, Reine et Sibylle. Trois damoiseaux, fils de riches hommes et barons du voisinage, entre eux cousins et bons amis, ne les quittaient d'un pas, leur marquant un grand empressement. Ils étaient, apparemment, aussi courtois à l'égard de l'une comme de l'autre, mais chacun ne pouvait tant dissimuler qu'il ne fit voir par moments sa secrète préférence ; à la vérité nul d'entre eux n'avait à être jaloux de ses compagnons, car Humbaut aimait Sibylle, Asselin aimait Reine, et Orry, Agnès. Les pucelles étaient aimables avec tous ; sans doute avaient-elles arrêté aussi leur choix dans leur cœur, mais elles n'en laissaient rien paraître.

Pucelles et damoiseaux n'avaient pas été lents à se lever de table, et, main à main, ils s'étaient enfuis sous les arbres par les sentiers. Comme la pluie commençait à chanter sur les feuilles, et que les éludes sillonnaient le ciel, ils vinrent dans

une clairière où ils trouvèrent une loge faite de terre et de branches, assez grande pour tenir six à l'aise. Ils déposèrent chapes et manteaux. Des sièges de hêtre étaient disposés autour des parois ; au fond il y avait une cheminée avec des rains de fagot et des bûches.

L'un des jeunes gens tira un fusil de sa courroie et mit le feu aux brindilles. Et tandis que l'eau ruisselait et que le tonnerre grondait au dehors, ils badinèrent gaiment à la clarté de la flamme.

« Seigneurs, dit tout à coup Sibylle, il y a longtemps, il me semble, que vous nous faites la cour. Il faudrait enfin vous déclarer. Nos parents n'ont pas dessein de nous laisser vieillir filles, et nous n'avons pas, que je sache, vocation de rendues. Pour moi, je suis bien résolue à épouser l'un de vous, dussé-je tirer mon mari à la bûchette...

— Sibylle a raison, dit Reine.

— C'est mon avis, dit Agnès.

— Vous voyez que nous sommes toutes d'accord. Qu'en pensez-vous, seigneurs ? »

Les damoiseaux répondirent :

« Demoiselles, nous sommes à votre commandement.

— Je donnerai mon cœur et ma main, dit Sibylle, à celui qui me contera la plus belle histoire.

— *Nous de même, dirent ses compagnes. Faites-nous chacun un conte, le plus beau que vous pourrez trouver. Il y a trois prix à gagner : vous aurez chacun le vôtre.*

— *Mais, dit l'un des bacheliers, si l'un de nous gagne les trois, ne pensez-vous pas qu'il en aura deux de trop ?*

— *Nous verrons bien ; il sera toujours temps de pourvoir.*

— *J'accepte, dit Humbaut. Et vous, mes compagnons ?*

— *Soit, répondirent Orry et Asselin. Commencez donc. Entretant, nous chercherons dans notre mémoire.*

— *Messire Humbaut, dit Sibylle, vous avez la parole.*

— *Mille grâces, mesdemoiselles, et vous, mes cousins, de l'honneur que vous me faites. Puisqu'il vous plaît de m'entendre, je vous dirai les aventures d'Eracle, ou le Connaisseur en pierres, en chevaux et en femmes. »*

Ce titre piqua la curiosité. On fit silence et Humbaut prit la parole en ces termes.

L'ENFANCE D'ÉRACLE



L'ENFANCE D'ÉRACLE

IL y eut jadis à Rome un sénateur, prudent d'homme franc et loyal nommé Miriadus et son épouse Cassine qui était la meilleure femme du monde. Ils menaient tous deux bonne vie selon le monde et selon Dieu, donnant sans compter et faisant le bien en toute occasion. Mais ils n'avaient pas d'enfants, et ils en étaient fort affligés. Ils ne cessaient d'implorer Dieu qu'il voulût bien leur donner un fils, et ils supplièrent tant qu'au bout de sept ans le Ciel entendit leur prière. Une nuit, la dame vit en son dormant un ange qui lui dit : « Eveille-toi, Dieu te l'ordonne par ma voix, et éveille ton mari. Cette nuit même vous engendrez un fruit dont Rome sera fière :

entends un garçon qui en saura plus qu'homme qui soit au monde. Le lendemain, faites chanter la messe du Saint-Esprit, et distribuez aux pauvres vêtements et couvertures. »

La dame s'éveilla là-dessus. Elle alla à son mari et lui conta le fait, et ils obéirent point par point aux paroles de l'ange.

La dame conçut un fils qu'elle eut au terme prévu. Le prud'homme et la dame en furent très heureux. Ils l'appelèrent Dieudonné, puis il fut nommé Eracle au baptistère.

Trois jours après qu'il fut tenu sur les fonts, Cassine revit l'ange pendant son sommeil ; il lui transmettait un bref plié. Elle s'éveilla, alla au berceau où l'enfant gisait, trouva le bref et y lut ce qui suit : que la dame mît l'enfant aux lettres, quand il aurait cinq ans, et qu'elle ne fût si osée que d'ouvrir elle-même le bref, mais qu'elle le gardât fermé, jusqu'à ce qu'Eracle eût appris à lire.

Elle ne douta pas que Dieu ne réservât à son enfant des faveurs spéciales, et elle serra la lettre dans un étui.

Quand l'enfant eut cinq ans, il fut mis aux lettres. Jamais on ne vit tel apprenti ; au bout de l'année, il en savait autant que son maître ; il était si intelligent qu'il apprenait plus en un an que les autres en quatre.

Sa mère le mena devant un autel et lui

donna le bref de l'Ange. Eracle le déplia et le lut, et sa joie fut vive, car Dieu lui annonçait qu'il serait, par la grâce du Saint-Esprit, connaisseur en chevaux, en pierres et en femmes. Quand il eut achevé sa lecture, il savait la vertu de chaque pierre, et il savait aussi la vie et les errements des femmes, et leurs plus secrètes pensées, et pour le fait des chevaux, il savait sans se tromper choisir le meilleur entre mille.

Avant qu'Eracle eût atteint l'âge de dix ans, son père, le vaillant Miriadus, mourut. Sa mère tint les châteaux, les villes, les fertés, les manoirs et les héritages, mais elle se résolut à tout abandonner pour sauver l'âme de son mari.

« Fils, dit-elle à Eracle, je vous vois désolé, cela me peine. Le sage Miriadus est mort; c'est grand deuil et grand dommage, surtout pour toi, fils, car il t'aimait tendrement.

— Mais j'aime l'âme de mon père autant que la mienne, ma chère mère.

— Je verrai dans trois jours si tu l'aimes de bonne amour.

— De quelle manière?

— Fils, il ne servirait à rien de te le dire.

— Si, mère, car je n'aurai d'autre désir que le vôtre.

— Si tu pensais que ce fût bien, mon fils,

tu donnerais ton avoir et le mien pour l'amour de Dieu, afin qu'il accueille l'âme de mon seigneur, ton bon père, en son paradis. Tu sais tant de divination que tu gagneras ta vie sans peine et auras tout à ta volonté. Pour moi, petite provende m'est abondance ; je suis femme, peu me suffira. Tout passe, hormis le bien qu'on fait. Faisons le bien : il en adviendra grand profit à celui qui t'engendra.

— Douce mère, Dieu vous sache gré de votre dessein. J'aurais dû le prévenir. Je ne veux pas qu'on me mette en possession de l'avoir et de la terre. Faites-en votre plaisir. Si l'âme de mon père a défaut d'aide, elle aura par telle largesse guérison et repos éternel, et si elle n'a pas besoin de secours, Dieu vous en tiendra compte, car un bienfait n'est jamais perdu. »

Cassine et son fils vendirent tous leurs biens ; ils fondèrent hôpitaux, hébergeries et moutiers, et donnèrent aux souffreteux, aux orphelins, aux pauvres honteux, rachetant leurs terres et les acquittant des usures. Avant que le mois fût passé, ils étaient devenus les plus pauvres d'entre tous les chétifs de Rome. Ils furent oubliés, car on oublie vite ce qu'on ne veut pas voir. Nul ne les connut, hormis les pauvres gens, dans le vieux quartier où ils demeuraient, en amont du grand palais

qui leur avait appartenu jadis. Nul autre que Dieu seul ne sut la sainte vie qu'ils menaient, travaillant et peinant ainsi que les pauvres ont accoutumé de faire pour se soutenir. Cassine, l'aumônière, la courtoise, vivait de sa quenouille et en nourrissait Eracle, son cher fils. Ils supportaient leur misère, sans se plaindre ; leur seul chagrin était de ne pouvoir plus désormais faire l'aumône.

Il y avait en ce temps une coutume telle que les parents pouvaient vendre leurs enfants, et que ceux-ci ne pouvaient s'y opposer, si cela plaisait à leur père ou à leur mère.

Or Eracle, nous l'avons dit, était de très grand sens. Il vint à la pensée de Cassine de vendre son fils et de donner pour Dieu la somme qu'elle en tirerait.

Elle baisa son enfant et lui dit :

« Mon beau doux fils, ne soyez pas fâché d'une chose que je veux vous dire.

— Dites, ma chère mère, je n'en aurai nul ennui.

— Eracle, fit-elle, je veux te vendre : je pourrai en obtenir un bon prix, pourvu que notre voisinage sût tes talents et ta grande sagesse. Je prendrai l'argent et je le distribuerai aux pauvres, afin que Dieu accueille l'âme de Miriadus et lui donne le repos éternel. Quant à moi, je me retirerai dans une des

abbayes que nous avons fondées, et j'y servirai Dieu.

— Ma chère mère, répondit Éracle, c'est là une bonne pensée. Il me tarde que vous la mettiez à exécution. Je n'aurai de répit que vous ne m'ayiez vendu. N'attendez pas plus longtemps. Allons au marché et tâchez de me vendre cher : ne me laissez pas à moins de mille besants, à qui qu'il en coûte.

— Dieu te garde, mon bon fils », dit la mère.

Là-dessus elle lui lace le cou ; Eracle s'humilie et ne fait pas mine de s'y refuser. Il a sur le toupet une feuille comme les chevaux qu'on mène vendre. Jamais agneau ne se laissa mener plus doucement vers le marché que le tendre et bel enfant. Il suit sa mère, la cordelle au cou.

Quand ils furent hors de la rue, à la distance d'une pierre lancée, il n'était homme qui eût pu les reconnaître, tant les eût-il vus autrefois, à cause des privations et des souffrances qui les avaient faits maigres et jaunes, et aussi parce qu'on ne reconnaît pas facilement un pauvre.

La dame suivit la voie maîtresse, tant qu'elle vint au grand marché de Rome, et se plaça parmi les marchands.

Plusieurs s'approchent et lui disent :

« Sœur, quel est le prix de cet enfant ?

— Beau doux seigneur, celui qui l'emmènera le paiera mille besants.

— Ho ! si tu les as cousus dans sa cotte, il les vaut pleinement. Autrement, fol qui l'achèterait !

— Seigneur, laissez-le, si vous le trouvez trop cher. Nous n'avons pas le temps de gaber. »

Les acheteurs s'éloignent. D'autres viennent ; le valet leur fait bien envie, mais ils ne réussissent pas mieux que les premiers. Quand ils entendent le prix qu'on leur demande, ils passent leur chemin.

Cassine était troublée et inquiète. Éracle devina sa pensée :

« Mère, fait-il, soyez sans souci, car vous me vendrez très bien. Celui qui m'aura n'est pas encore venu. »

Soudain un homme à cheval s'avance, entouré de ses écuyers. C'était le sénéchal de l'Empereur. Il avait été averti que l'enfant était à vendre, et il était curieux de le voir.

« Combien cet enfant ? dit-il.

— Sire, vous en donnerez mille besants, s'il vous plaît.

— Que sait-il faire ? Je ne vois rien en lui de remarquable. Mille besants ! Il les pèse bien, c'est certain, mais jamais je n'achetai un homme au poids. »

Quand le jouvenceau l'entendit, il prit la parole :

« Sire, ce n'est pas pour vous tromper, mais qui m'aime tant, tant m'achète. Si le marché ne vous convient pas, laissez-nous tranquilles, car il n'est pire vice que de bafouer les pauvres. Vous ne pourriez trop donner de ce qu'on vous offre ; vous savez peu ce que j'ai sous la chape. Celui qui me prendra aura bien placé son argent.

— Valet, pour Dieu, fit doucement le sénéchal, je retire ce que j'ai dit, mais tu ne dois pas t'étonner de mes paroles. J'ai vu souvent délibérer pour une somme beaucoup moindre. Toutefois il n'y aura nul homme en cette grande ville qui t'achète avant moi, pourvu que je sache la raison d'un prix si élevé. Je voudrais m'assurer d'abord que je ne ferai pas une mauvaise emplette.

— Vous le saurez, beau sire : je suis le meilleur connaisseur en pierres qu'il y ait par le monde.

— Valet, c'est un talent merveilleux, vu ton âge. Si ce que tu me dis est vrai, tu en vaux certainement mieux.

— Beau sire, écoutez-moi : si ce que je vais vous dire n'est pas la vérité pure, faites-moi pendre.

— Tu en sais plus encore ?

— Oui, sire, car si je voyais mille chevaux, je vous dirais du premier coup d'œil quel est le meilleur ou le pire.

— Ami valet, notre marché est en bonne voie. Mais, dis-moi, est-ce là ta mère ?

— Oui, beau sire.

— Elle doit être bien heureuse d'avoir un fils si bien doué par la nature.

— Ecoutez, sire : si vous me prenez en mensonge, faites-moi crever les yeux.

— Tu sais quelque chose encore ?

— Oui, sire, et qui vaut mieux que tout ce que je vous ai conté : je me connais en femmes ; je discerne les sages des folles, et je sais leur manière d'être et leurs plus secrètes pensées.

— Ami, tu me dis grande merveille. Comment te nommes-tu ?

— Eracle, beau sire.

— Valet, tu es né à la bonne heure, si tu ne mens pas, et je bénis le jour où je t'ai rencontré.

— Si j'ai menti, sire, faites-moi torturer et brûler vif.

— Nous verrons, ami Eracle, mais je ne laisserai pas de t'acheter d'abord, que je fasse ou non une sottise. »

Un sergent, qui était l'homme de confiance du sénéchal, compta sur-le-champ la somme à la dame.

La séparation fut douloureuse.

« Dieu agréa ton sacrifice, mon fils bien aimé, dit Cassine en couvrant Eracle de baisers. Jamais femme n'eut plus douce portée, et toujours elle sera retracée à ma mémoire. Mais fut-il jamais mère si dure et si impitoyable ? Advint-il dans le monde que femme vendît son enfant ? Oh ! Dieu, gardes-en le souvenir. Soutiens mon fils, conserve ses dons précieux. Aie pitié de lui et de moi, car c'est pour toi que j'ai fait ce marché ! Nul ne t'invoque en vain, et j'ai mis en toi toute ma confiance : celui qui a si riche attente ne doit pas souffrir à contre-cœur : je languirai doucement, en attendant la fin de mes jours. Et toi, mon fils, pardonne-moi de t'envoyer en exil.

— Mère, laissez ce propos. Ce que vous faites ne vient pas d'une mauvaise pensée, mais c'est pour Dieu qui voit tout et pèse les intentions et les mérites. Remerciez-le plutôt et ne soyez pas en peine pour moi ; je me tirerai bien d'affaire, car rien ne manque à celui qui croit en lui. »

Ils se baisèrent une dernière fois. Le sénéchal avait grande pitié. Il prit le valet avec lui, et la mère s'en alla en pleurant.

Elle changea aussitôt ses besants, et en revêtit les pauvres gens ; puis quand elle eut partagé tout ce qu'elle avait, elle se rendit

à une abbaye qu'elle avait fondée ; elle mit la haire sous ses habits. Nul ne sut qui elle était ; elle mena sainte vie, et Dieu fit pour elle maint miracle.

Cependant l'entourage du sénéchal ne cessait de le blâmer et tournait son acte à grande folie ; ils se riaient de lui, disant qu'Eracle ne savait certainement rien deviner.

Ils le dénoncèrent à l'Empereur. Celui-ci manda le sénéchal et lui ordonna d'amener le valet, afin de savoir s'il était capable d'accomplir ce dont il s'était vanté.

« Il vous a enchanté, dit l'Empereur. Jamais nul ne vous tint pour sot et ne put vous gaber, et un garnement de rien s'est joué de vous de pareille manière ! »

Eracle fut amené devant l'Empereur qui lui demanda si ce qu'on lui avait dit à son sujet était véritable.

« Sire, répondit Eracle, je ne sais pas si l'on m'a calomnié, mais je sais bien une chose : si je n'ai pas les talents que j'ai dits, messire sera bien moqué, et bien marri de m'avoir acheté mille besants. Mais il ne les a pas jetés par la fenêtre. Faites apporter en cette aire toutes les pierres qui sont au monde. Je dirai la vertu de chacune. Si dans ce vallon étaient rassemblés tous les chevaux de la terre, je saurais vous dire aussitôt lequel serait pour

vous de meilleur service. Je connais enfin tout ce que femme désire en son cœur, et tout ce qu'elle a fait, et tout ce qu'elle pense.

— Si cela est, ami valet, l'argent a été bien employé. Mais j'en aurai le fin mot, ce soir ou demain matin, ou dans cinq jours au plus tard.

— Sire, mettez-moi à l'épreuve et si vous me convainquez de mensonge, faites de moi comme d'un traître.

— Nous verrons. »

L'empereur croyait bien que le valet fût un imposteur. Tous les barons et les chevaliers disaient qu'il s'était fait passer pour devin afin de mieux se vendre.

« Or on verra bien s'il fausse parole », disaient-ils.

L'empereur avait grand'peur qu'il ne soit tel qu'on le lui dépeignait.

Il fit crier un ban à Rome et aux environs, commandant à tous ceux qui possédaient des pierres précieuses de les apporter à la foire.

Au jour marqué, tous vinrent. On dressa deux établis qui furent garnis de toutes les pierres qu'on avait apportées. Privés et étrangers s'assoient tout ainsi qu'on fait au Change.

Le sire appelle Éracle.

« Examine toutes ces pierres, lui dit-il, et

achète celle qui vaut le plus. Ne te soucie pas du prix, pourvu qu'elle soit de grande vertu. Mes gens iront avec toi et feront le paiement. »

Puis s'adressant à un sergent :

« Accompagne celui-ci et livre-lui autant d'argent qu'il t'en demandera, sans t'occuper de la valeur de la pierre. Je veux savoir à quoi m'en tenir, quoi qu'il m'en coûte, et sans plus attendre. »

Éracle entendit ces mots, mais n'en fut pas troublé.

On le mena au marché. Il y avait là des monceaux de pierres, et il ne prisait pas une gousse d'ail celles qu'on enviait le plus. Déjà on s'apprêtait à le bafouer, car il passait sans barguigner devant telles pierres veinées que tous convoitaient plus que l'or de Toulouse. Les uns riaient, les autres enrageaient, disant qu'il était bon à mettre en prison où l'on ne voie ciel ni terre.

Le maître-sergent qui l'accompagnait priait Dieu que mal feu le pût dévorer.

« Dis, va, tu n'es pas bien sensé, fait-il, tu nous as dérangés pour rien ; tu nous fais rester là, bouche bée. Te moques-tu de ces gens qui te suivent ? Si l'empereur me croyait, il ferait prompte justice et nous vengerait tous. »

Éracle ne daignait sonner mot, se promettant bien de les confondre. Il cherchait patiemment. Mais entre mille brebis noires, on en trouverait malaisément une blanche, si elle n'y était.

Il avait parcouru tous les étaux des marchands, quand au bout de la place il vit un homme qui attendait son tour : c'était un petit mercerot de Rome qui avait, d'aventure, une pierre dont nul ne se souciait ; ayant entendu le ban, il était venu comme les autres au marché.

Éracle s'approcha de lui, prit sa pierre, et quand il l'eut mirée :

« Ah ! s'écria-t-il, j'ai celle que je désirais. Dis, va, l'ami, est-ce à toi, cette pierre ? Veux-tu me la vendre ? »

— Sire, elle est mienne, et, ma foi, je vous la vendrai volontiers, car je suis dans le besoin. Vous m'en donnerez bien six deniers ?

— Es-tu si pauvre ?

— Beau valet, oui, en vérité.

— Je te donne vingt marcs de ta pierre.

— Beau doux valet, c'est péché de gaber ainsi un pauvre homme. Cela irrite Dieu là-haut.

— Ami, tu en auras plus encore : à cause de ta misère, je t'en donnerai quarante marcs. »

Éracle le fit payer. Le sergent s'exécuta non sans grommeler, et non sans reprocher à Eracle de tant donner quand on lui demandait si peu.

Il dit au sénéchal :

« Vous ne savez le fol que vous avez à votre service. De cette pierre qu'il aurait eue pour six deniers il m'a fait donner quarante marcs. Il mériterait le bûcher. Il n'a cure des bonnes pierres, ne voulut pas en marchander une seule, et il a choisi la pire. »

L'empereur était très mécontent.

« Pourquoi, lui dit-il en colère, as-tu acheté de mon argent cette pierre qui ne vaut rien ? Et pourquoi, l'ayant choisie si mauvaise, en donnas-tu quarante marcs ? Tu voudrais me faire l'égal de ton seigneur qui t'acheta mille besants.

— Vous devez être heureux, beau sire, répondit Eracle, car j'ose bien l'assurer : cette pierre vaut tout votre trésor. Celui qui la porte ne craint l'eau ni le feu. Si ce malheureux n'eût eu que six deniers, elle eût perdu son pouvoir.

— Que dis-tu là ?

— C'est pourquoi j'en donnai une telle somme. Sire, faites-moi jeter dans le feu, assaillir de toutes parts d'armes tranchantes, et précipiter au fond de l'eau ; mais que j'aie

la pierre sur moi, c'est tout ce que je demande.

— Eracle, je te l'octroie. »

Sur-le-champ on lia une grande meule au cou du jouvenceau qui n'oublia pas de se munir de sa pierre. On l'attache à une corde; on le jette dans le Tibre. La meule l'entraîne au fond.

Il y avait bientôt une heure qu'Eracle était sous l'eau. Plusieurs suppliaient l'empereur de le sauver par pitié.

« La folie nous travaille, disent-ils, le valet est noyé et mort depuis longtemps. Ce serait dommage : il ne fut larron, ni tricheur, ni fourbe, ni fripon, mais pour sauver sa mère, peut-être, il a dit qu'il avait la science des pierres. »

La gent menue pleurait sur sa jeunesse et sur sa beauté. D'autres redoutaient d'être confondus, car ils avaient dit que la pierre ne valait rien. Ceux qui tenaient la corde étaient las; ils appelèrent à l'aide pour ramener le jouvenceau contremont et voir ce qu'il en était. Tous accourent aussitôt et tirent à la poulie.

Et voici Eracle hors de l'eau; ils le délient; l'enfant se dresse sur ses pieds.

« C'est œuvre de sorcier et fantômerie », s'écrient les gens de l'empereur.

Eracle était nu et déchaux, et l'eau ruisselait sur ses membres. Le sénéchal lui jeta au col un manteau.

Le sénéchal était bien aise de l'aventure; il s'applaudissait d'avoir bien employé son argent. Quant à l'empereur, il souriait de contentement en lui-même, car il avait dessein de prendre femme, et il pensait qu'Eracle pourrait lui choisir la meilleure de toutes. Mais une seule épreuve ne suffisait pas.

Eracle l'a vu sourire.

« Que vous en semble, sire, lui dit-il, mes paroles ne sont-elles pas véritables ? »

— Si vous tenez tout ce que vous avez promis, dit l'empereur, vous serez riche cet été.

— Sire, ôtez-vous de ce doute. Faites allumer sur-le-champ un grand feu, et vous m'y verrez entrer sans crainte. »

Bientôt le feu fut allumé. La terreur et la pitié étaient grandes parmi le peuple.

« Cette fois, disent-ils, il ne peut manquer de périr. »

Eracle se signe et se jette au milieu des flammes.

« Ah! chétif! il ne sortira pas du feu comme il sortit de l'eau ! »

Quel est leur étonnement quand ils le voient, après un long temps, sortir sain et sauf du bûcher !

Ceux qui aimaient le valet furent émerveillés et firent grande joie. Mais ses ennemis étaient dolents de leur déconvenue. Les envieux étaient accablés.

« Cette pierre n'a pas de vertu en elle-même. Tout ce que vous voyez est fait de sorcellerie », s'écrient-ils.

Éracle dit à l'empereur :

« Sire, ils disent que j'opère par illusion et malengin. Soyez mon garant au nom de Dieu : pour que la vérité soit plus évidente, et pour les confondre tout à fait, prenez la pierre et mettez-vous au feu. Si vous en éprouvez les effets tant soit peu, n'allez pas plus avant. Mais si vous ne sentez rien, ne craignez pas d'entrer jusqu'au milieu. Et ces vilaines gens sauront à quoi s'en tenir sur la force de ma pierre.

— Le veux-tu ?

— Oui.

— Je le ferai, mais si j'ai la moindre plaie, ton corps m'en répondra. »

L'empereur prit alors la pierre au valet et avança rapidement sur les flammes. Il ne sentit nulle chaleur ni ne sua une seule goutte. Alors il se recommande à Dieu et s'enfonce en plein milieu du brasier. Il y demeura tant que l'on crut qu'il était en charbon et en cendres. Mais soudain il reparait, aussi frais et dispos qu'il

y était entré. Il tend au valet ses deux mains et devant tous l'accolle et le baise.

L'empereur aimait maintenant Éracle comme un frère et le sénéchal comme son enfant.

L'empereur aurait bien voulu qu'on tentât la troisième épreuve. Mais il n'osait en parler le premier. Éracle vit son scrupule, et il dit tout haut pour que tous l'entendent :

« Que le plus fort et le plus hardi vienne et qu'il frappe sur moi de son brant nu. S'il peut entamer mon corps, que messire me fasse jeter à la mer ou tirer à quatre chevaux, comme imposteur. »

Un chevalier arrogant qui ressemblait à un géant s'offrit au roi : il se promettait bien de ne pas manquer son coup.

« Quel défi ! s'écria-t-il. Qu'on me jette au fumier si je ne romps cet enchantement du tranchant de mon épée nue.

— Essayez, fait le valet. Je vous l'octroie.

— Et moi j'accepte, par les saints du ciel ! Je vous enseignerai un nouveau jeu.

— Que ma défense soit remise à Dieu, ami. L'insensé cherche l'occasion plutôt de haïr que d'aimer, et tel qui prétend beaucoup doit en rabattre. »

L'empereur voyait le débat ; il pensait : « Quel malheur si le valet tombe victime de sa témérité ! Ce félon hait sans raison le jouven-

ceau qu'il n'a jamais vu, et il ne cherche qu'une occasion d'exercer sa férocité, mais, s'il ne réussit pas à lui faire du mal, par tous les saints, il le paiera cher !

— Je vois que vous craignez pour moi, dit Éracle à l'empereur ; vous m'aimez bien, je vous en remercie ; mais tel déclare la guerre qui reçoit les coups. L'épée, certes, est forte et redoutable, mais Dieu est plus puissant, qui mit les vertus dans les pierres. Il m'aidera, j'en suis sûr. »

Le géant, échauffé de mal faire, hausse le brant et frappe de toute sa force. Puis de nouveau par dix fois il frappe à tort et à travers ; du moindre de ses coups un autre eût été tué, mais l'épée n'entama la chair.

Il jeta son brant de colère. Il fut châtié de son outrecuidance. L'empereur commanda qu'il fût lié et le fit battre par quatre bedeaux et jeter dans l'ordure.

Désormais Éracle fut bien en cour. Il était choyé du sénéchal et de l'empereur. Mais l'envie ne désarma pas pour autant.

L'empereur avait résolu de prendre femme. Mais d'abord il voulait apprendre si l'enfant qui n'avait que dix ans était aussi bon connaisseur en chevaux qu'en gemmes ; car le choix d'une femme est chose particulièrement épineuse : tel croit prendre la rose qui ramasse

l'ortie ; l'empereur le savait, et c'est ce qui lui donnait un souci extrême.

Il fit crier un ban : sous peine de mort, tous ceux qui possédaient un cheval devaient l'amener pour le vendre sans faute au bout de la semaine.

La foire eut lieu au jour fixé : on vint d'une lieue à la ronde. L'empereur avait un beau coursier qui valait bien deux cents marcs et qu'il préférait à tous les autres.

Il appela son sénéchal et lui dit :

« J'enverrai mon cheval pour éprouver Éracle. Qu'en pensez-vous ? »

— Je vous le conseille, en effet.

— Menez-le donc incontinent. »

Le sénéchal partit pour la foire. Il voit Éracle qui parcourt les rangs des vendeurs, cherchant de tous côtés la bête qu'il désire. Le sénéchal était inquiet ; il lui tardait qu'Éracle prît son cheval. Mais l'enfant ne prêtait guère attention à lui. Et le sénéchal se désespérait.

« Le vilain ! Messire en fera sa risée ; il renoncera à le consulter sur sa femme. »

Éracle aperçut un poulain de quatre dents ; il traversa le pré et vint à lui. Tout autour, il y avait bien mille chevaux de grand prix, appartenant à des châtelains et à des comtes.

Le sénéchal cacha son mécontentement :

il tançait les médisants qui déjà tournaient son valet en ridicule.

« Laissez, disait-il, nous verrons bien ce qu'il fera. »

Eracle s'était approché de celui qui tenait le poulain.

« Prud'homme, ça ! entendez-moi ! vendez-moi votre poulain.

— Volontiers, mais il sera trop cher pour vous.

— Combien ? Cent marcs ?

— Oh non ! mais, comme voisin, vous m'en donnerez bien deux marcs et demi.

— Prud'homme, vous ne vous y connaissez guère et ne savez pas qui je suis.

— Je sais qu'il a quatre dents, repartit le prud'homme, mais il n'y en a pas de plus vite entre tous ceux qui sont au préau. Vous êtes un peu jeune pour acheter sans conseil. Si vous m'en saviez bon gré, je vous rabattrais un demi-marc et vous le laisserais pour deux. Il m'a coûté très cher. Il y a bien deux ans que je prends à crédit pour le nourrir, et il a bien petite mesure ; la pauvreté m'a réduit à rien. Celui qui me le donna m'a trompé, car il m'a dit que ce poulain me rendrait riche.

— Qui donc ?

— Je ne sais : il était blanc comme neige ; il me le donna pour l'amour de Dieu et neme dit

autre chose. J'ai nourri mon poulain dans cet espoir ; je croyais qu'il me disait vrai, j'ai attendu en vain, et le besoin me le fait vendre, car je suis plus dépourvu qu'un mendiant.

— Vous ne vous repentirez pas de l'avoir cru, prud'homme. Je donnerai vingt marcs du poulain.

— Vous vous moquez, parce que je suis pauvre.

— Non, et pour vous le montrer, je vous en donnerai vingt de plus. »

Il lui fit peser quarante marcs. Mais l'autre n'osait y toucher, car le pauvre est défiant de nature. Eracle lui remit l'argent de force, et le prud'homme s'en alla en se mussant, tout craintif, entre les gens.

Le sénéchal était consterné. Il eût voulu être tout nu et déchaux au fond du Tibre.

Tous les autres accusaient le valet de fraude et le dénonçaient à qui mieux mieux à l'empereur.

Celui-ci s'écria, courroucé :

« Eracle, je te déteste, tu as agi en insensé en prenant ce roncín. Tu devais acheter le meilleur, et tu as pris le plus mauvais de la foire.

— Ne me querellez pas, sire, répondit Eracle ; ce poulain que vos hommes méprisent tant vaut plus que les mille autres que j'ai

vus. Que serait-ce, s'il avait grandi ? S'il vous plaît, choisissez les trois meilleurs que vous avez : si mon poulain ne les bat tous à la course, je veux qu'on me pendre ou qu'on me coupe la tête. Mettez ici au bout du champ le plus précieux, là-bas le second, et le troisième plus loin. Ce cyprès que vous voyez sera la borne. Je courrai d'abord le premier : si je ne le crève avant que j'arrive à l'autre, qu'on me tranche par le milieu du corps, et si je ne fais pareillement le deuxième, qu'on m'arrache les yeux. Mais, je vous avertis, le poulain sera perdu, s'il fournit la dernière course.

— Vraiment, Éracle, tu te ris de moi.

— Non, sire.

— N'importe, il courra jusqu'au bout. »

Cependant les jaloux excitaient l'empereur contre le jouvenceau : « Ne voyez-vous pas qu'il ne cherche qu'un prétexte pour se dérober et fuir ? Allez-vous-en, et laissez-nous-le : nous lui ferons payer ses mensonges !

— Qu'on amène les chevaux, dit Éracle, et qu'on mette chacun d'eux à part soi, comme je l'ai dit. »

L'empereur fait amener son bon cheval et celui du sénéchal, et un troisième qui appartenait à son connétable : le pire des trois

était encore tenu pour l'un des meilleurs de l'empire.

Eracle monte, et l'écuyer de l'empereur met le pied à l'étrier. Ils piquent. Les chevaux partent à toute vitesse. Les spectateurs s'émerveillent comme le poulain serre de près le bon cheval ; il tarde beaucoup aux envieux qu'il cède à la fatigue, mais Dieu ne les écoute pas.

Le temps était beau. Les trois courses durèrent deux lieues. L'empereur aimait beaucoup sa bête, mais, valût-elle mille marcs, il eût mieux aimé la perdre et voir le poulain gagner les trois courses. Il ne demandait qu'à croire à ce grand miracle : il pourrait ainsi confier au valet le soin de lui trouver une femme.

L'écuyer qui montait le bon cheval de l'empereur estimait que le poulain durait trop à son gré ; il presse un peu l'allure, croyant ainsi devancer le poulain, mais c'est peine perdue : il ne peut le dépasser d'une tête. Son cheval était reposé et gras, et il avait courte haleine. Il n'avait pas parcouru la quatrième quarantaine qu'il penche le cou, le corps lui pèse, l'oing lui fond et le cœur lui crève ; il trébuche à terre ; c'en est fait de lui.

Les envieux enrageaient, mais le valet

menait grande joie. Il fait reposer un peu son poulain, puis serrant le frein, il va jusqu'au relais du second.

Aussitôt que le cheval du connétable sent le poulain, il fait un écart, hennit et souffle, frappe du pied. L'écuyer commence à piquer. Il se met promptement à la course et fait route avec le poulain.

Tous deux ils courent bien. Deux arpents, ils vont, collés ensemble, à bride abattue, mais l'un ne passe pas l'autre. Au troisième arpent, le poulain passe. L'autre est recru, tout le corps lui sue et tremble. Il abandonne la partie, à peu qu'il ne soit mort.

« Ah! le maudit, s'écrient les mauvais hommes, il nous a enchantés! Le diable est en lui!

— Je ne voudrais pas l'avoir dans mon conseil », fait l'un.

Et l'autre demande qu'il périsse.

Cependant Eracle joignait à petite allure le troisième cheval qui se démène impétueusement quand il voit le poulain tout près de lui.

Sur l'heure la course reprend. Le dernier cheval était plus vite que n'étaient les deux autres. Le sénéchal souhaitait la défaite de son cheval, car il ne voulait pas que le valet perdît la partie.



Ils brochent. Éracle lâche un peu les rênes. Le cheval est dépassé. Il a fait un tel effort qu'il s'est démis l'épaule. Eracle se retourne et le voit gisant sur la carrière.

Il revint tout joyeux ; les félons étaient plongés dans le plus profond abattement.

Le sénéchal embrassa le jouvenceau.

« Je ne devrais pas vous baiser, lui dit-il, vous avez tué mon cheval.

— Je m'en voudrais toute ma vie.

— Eracle, bel ami, je suis trop content pour me plaindre de ce dommage. L'empereur va vous aimer plus que jamais. Allons le rejoindre. »

Le sire de Rome fit grande fête à Éracle.

« Ami, dit-il en l'accolant, sois le bienvenu. Il s'en faut de peu que je ne fasse mourir de malemort ceux qui t'ont blâmé et calomnié à tort. Dieu te garde, mon cher Eracle. Je veux que tu sois mon conseiller. Je ne ferai rien que tu n'approuves. Mais je ne voudrais à aucun prix que tu m'eusses dit la vérité sur le poulain : il est très bon, je le vois...

— Non, sire, il ne vaut rien. Aujourd'hui il fut le meilleur du monde ; à cette heure il ne vaut plus qu'une planche pourrie. Il a couru, il est fini. Qu'on lui fende le cuir des jambes : vous verrez que la moelle y est

toute répandue et que les os sont vidés. Il ne devait pas être monté avant un an.

— Vraiment ?

— Voyez plutôt. »

On abattit le poulain, on lui fendit les quatre jambes, on lui creusa les os qu'on trouva vidés de leur moelle.

Désormais Eracle fut honoré de tous ceux de la maison, personne ne le contredit, et tous, se gardant bien de l'outrager, prirent exemple sur l'empereur qui commanda qu'on fit en tout ses volontés.

L'empereur était en âge de se marier, et il s'en remit au devin du soin de lui choisir une femme.

« Tu m'apprendras, dit-il, en quel lieu trouver l'épouse que je désire, car je n'aurai d'autre conseiller que toi.

— Mille grâces, beau sire. Faites incontinent sceller des brefs, et transmettez-les par tout votre empire. Mandez vos gentilshommes à jour nommé. Que chacun amène sa nièce, sa sœur, sa fille ou sa parente. La lettre dira que celle qui vous plaira le plus aura la couronne. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les gentilshommes ne se firent pas prier ; ils choisirent leurs nièces et leurs parentes les plus belles et les plus avenantes. On les para de leurs plus

beaux atours. Ils se mirent à la voie. Au jour dit, ils furent à Rome.

C'était par un beau jour d'été. Les pucelles chevauchaient, et les chevaliers leur tenaient la rêne. Chacun faisait la leçon à sa fille ou à sa sœur.

« Ma belle, si cet honneur vous échoit, n'oubliez pas votre parentage. Souvent la grandeur change le cœur et les habitudes. Mais qui n'aime ce qu'il est de son devoir d'aimer s'en abaisse et en tire peu de profit. Tant qu'un homme n'est pas élevé aux honneurs, on ne sait guère ce qu'il vaut : c'est une bien pauvre noblesse que celle qui est à la merci de la fortune. Plus un homme croît en puissance, plus son cœur doit se montrer franc et généreux... »

La compagnie descendit dans une plaine, en dehors de la ville. On tendit les trefs et les pavillons, et les pucelles s'occupèrent de leur parure et mirent tous leurs soins à se vêtir et à s'ajuster. Cependant une multitude de gens s'attroupaient, curieux de voir les pucelles. On aperçut l'empereur qui arrivait avec sa suite. Les barons vinrent à sa rencontre. On échangea des saluts, et l'empereur remercia ses hommes d'avoir si bien répondu à son ban. Les pucelles sortirent des tentes. On eût dit une foule de reines. Devant l'em-

pereur, elles s'inclinent toutes humblement. Un baron s'avança pour les remercier au nom de son maître d'avoir entrepris le voyage et leur annonça que le lendemain matin, le devin de la cour élitait celle qui serait appelée à partager le lit de l'empereur.

Les pucelles étaient troublées et pensives; chacune observait sa voisine, jalousant l'une, rabaissant l'autre, toutes convoitant l'honneur attendu, et s'imaginant être l'exemplaire de la beauté parfaite et de la vertu achevée.

On montre Eracle au doigt : on dit qu'il sait tout ce que femme veut, tout ce qu'elle a accoutumé de penser et de faire.

Les demoiselles sont effrayées. Celles qui ne sont pas pucelles ont peur d'être découvertes et refusées.

Il était basses vèpres. L'empereur, après avoir parcouru la place, prit congé des barons.

Le lendemain Eracle arriva à l'heure dite, suivi des gens de l'empereur. Les pucelles étaient rangées dans la prairie. Il les salua, puis il s'approcha de la pucelle qui était au bout du rang. Il la trouve très belle. Il observe sa mine et ses manières. Toutes les autres tremblent comme la feuille. Mais Eracle voit le cuivre sous l'or et le plomb

sous l'argent : celle-ci ne songe qu'anneaux et aumônières ; il n'y a pas plus avare sous la chape du ciel.

Il passe sans s'arrêter devant une soixantaine, et avise une pucelle de simple contenance. Il la regarde quelques instants et l'admire.

« Voilà celle qui aura la couronne », murmure la foule.

La demoiselle se voit déjà reine, mais Eracle sourit : il a lu dans sa pensée : la demoiselle a un ami qu'elle aimera toujours : elle se dira malade, et son ami viendra comme médecin lui rendre visite sous la courtine.

Eracle la prie de s'avancer devant quatre barons.

« Belle, nous ne sommes que cinq ici : vous vous attendiez bien à être élue, mais je vous déclare que c'est impossible. Je dirai ce que vous faites, ou vous me direz votre pensée. »

Elle se taisait.

« Je dirai la mauvaise pensée du mire et de la médecine... »

— Ha ! vous ne le ferez pas. Je croyais que vous ne me connaissiez point et que vous m'aviez choisie pour cela. Aussi vous tenais-je pour fou. Faut-il que je vous en dise plus ?

— Et ma récompense si je vous eusse choisie ?

— S'il eût dépendu de moi, vos jours étaient comptés.

— C'eût été un mauvais salaire. Allez vous asseoir. »

La demoiselle se retire; elle voudrait bien être ailleurs.

Eracle en passe soixante, non sans les regarder et les juger d'un coup d'œil. Mais l'une est sotte, l'autre orgueilleuse, celle-ci convoiteuse, celle-là médisante.

Il s'arrête à une pucelle qui paraît valoir mieux. Elle est étrangement belle, certes; elle est encore pure et nette, mais la rose n'est pas bien close de palissade. Avant que le froment soit mûr, il y viendra tant d'ivraie, que la moisson périra.

Eracle en parcourt cent autres. Il en distingue une : elle est chaste, mais elle est trop bavarde : d'un plein poing d'eau, on éteint bien dix cierges d'un coup; ainsi un petit défaut avec beaucoup de qualités suffit à gâter tout le reste.

Eracle passe, il a tôt fait de les toiser et de les juger : il y a bien là une demoiselle avenante, mais sa fierté est insupportable.

Il passe, il en voit cent encore et arrive au bout du rang : celle-ci a bel air et superbe

visage ; elle serait loyale, si elle n'était cruelle ; cette autre est faite à merveille, mais elle aime trop la flatterie. Eracle a cherché en tous sens, il n'a pas trouvé la femme sans reproche.

« Pucelles, dit-il à haute voix, Dieu vous sauve ! Je m'en irai sans emmener nulle d'entre vous. Ce n'est pas qu'il n'y en ait plus de cent dont la moins vaillante serait encore digne d'un empire, mais je craindrais d'être injuste, et, en faisant le bonheur de l'une de vous, de mécontenter les autres. »

Là-dessus il se retire, et les pucelles de prier que le Maufé le puisse engloutir tout vivant.

« Ahi ! quel beau devin ! murmurent-elles. Comme l'empereur a été mal inspiré d'avoir convoqué tous ces barons pour ce failli connaisseur que Dieu maudisse ! »

Les barons prirent congé et ramenèrent les pucelles dans leurs pays.

Cependant Eracle s'en revenait tout pensif et honteux, et il entra ainsi dans la vieille Rome.

Ses yeux s'arrêtèrent soudain sur une meschinette vêtue d'un vieux b্লাut, qui se tenait à la porte d'une maison : elle était orpheline de père et de mère, et fille d'un sénateur défunt. Sa tante l'avait en main-

bournie; elle était jeunette et tendre et fort jolie. Eracle la regarda : il la vit telle qu'elle était, simple et d'excellente nature.

Il piqua vers elle et traversa la rue. La meschinette fut effrayée. Elle se hâta de rentrer. Sa tante accourut :

« Nièce, qui donc te poursuit ? Hélas ! on voit bien que ton bon père n'est plus en vie ; tu es sans soutien contre les offenses.

— Dame, Dieu soit avec vous, dit Eracle en s'approchant.

— Valet, Dieu vous bénisse !

— Dame, quelle est cette meschine au bliaut ?

— Beau doux valet, c'est la fille au plus riche homme qui fut dans la cité, mais il est mort depuis longtemps ; c'était mon frère ; celle-ci est ma nièce, je l'ai nourrie.

— Faites-la venir.

— Beau valet, passez votre chemin. N'espérez pas qu'elle fasse folie ; elle ne sait rien du mal : il suffit qu'on parle d'enfant devant elle pour qu'elle se lève. Son père fut prud'homme et de grand renom. Allez chercher votre plaisir ailleurs.

— Rassurez-vous, dame, je ne viens pas pour ce que vous croyez. »

La tante appela la meschinette. Elle s'avança toute craintive et salua timidement.

Eracle la fait marcher, regarde en haut, regarde en bas. Sa contenance et son regard lui plaisent. Certainement, il n'en est pas de plus douce ni de plus vertueuse par le monde.

« Dame, dit Eracle, avant la fin de la semaine, votre nièce portera la couronne et sera servie par les plus hauts hommes de cet empire.

— Elle n'en vaudra pas moins, dit tristement la tante, parce que vous vous moquez d'elle. Nous savons que l'empereur a ajourné à ce matin les demoiselles de son royaume. Il a même commis un devin pour élire la plus sage et la plus belle.

— Dame, je suis ce devin. Je n'ai pu rencontrer dehors telle femme que je voulais. Maintenant je l'ai trouvée; je l'ai demandée et la demande, et je la recommande à Dieu jusqu'au revoir. »

Cela dit, il s'éloigna, laissant la meschinette et sa tante stupéfaites. Il courut vers son seigneur à qui il conta l'aventure.

« Sire, j'allais à travers les vieilles rues de la ville, quand je rencontrai une orpheline, fille d'un sénateur. C'est la fleur de Rome, c'est la perle de tout l'empire. Remerciez le Créateur. Si elle se tient au point où elle en est, je vous dis qu'il n'y a qu'une rose

au verger, un seul arbre dans la forêt. Elle n'a pas d'égale au monde. »

L'empereur était au comble de la joie.

« Beau frère, faites-lui donner de riches étoffes et tailler une robe telle qu'il convient à une impératrice, et sans délai. Je me marierai dans trois jours. »

Eracle fit apprêter la robe aussitôt qu'il put et semondre les châtelains, les ducs et les comtes.

Comment dire la joie de la tante, quand elle vit accomplie la promesse d'Eracle !

« Il ne me chaut maintenant de mourir. J'ai cru élever une orpheline, et j'ai nourri une reine. Que celui qui fit cette élection soit béni de Dieu ! Et toi, belle nièce, n'oublie jamais que tu dois à Dieu, selon qu'il t'a prêté. »

L'empereur avait nom Laïs et la pucelle Athanaïs. Au tiers jour, elle fut vêtue magnifiquement, et elle trouva autour d'elle pour l'admirer des cousins à foison, car on a beaucoup de parents lorsqu'on devient riche.

Le mariage fut célébré au moutier Saint-Pierre, et les noces furent grandes et belles à merveille.

Jamais époux ne furent si heureux. Au bout d'une année, Athanaïs avait conquis l'estime des grands et des menus ; elle était

renommée comme bonne, aimable, aumônière aux pauvres, douce et secourable aux faibles, juste envers tous.

Eracle prospérait, ce qui était naturel, car il suivait les commandements de Dieu. Son histoire était sue de tous : comment l'ange en avait fait démonstration, avant qu'il fût né, comme il était issu de fort bonnes gens, comment avait vécu son père Miriadus, et comment sa mère Cassine avait abandonné or, argent et blé et tout son avoir aux pauvres gens, et comment elle avait fait largesse plus grande encore en vendant son cher fils pour l'amour de Dieu. Le savoir d'Eracle venait du Ciel : il était heureux et chéri de toutes les cours, et chacun eût eu scrupule de prendre quelque dessein sans en avoir délibéré avec lui. Ce devin avait la mine d'un prince. Il requit les armes de l'empereur, et le sire l'adouba avec trente compagnons en témoignage de grand amour. Sa chevalerie ne tourna pas en jonglerie : elle fut haute, profitable à Sainte-Eglise, et toute consacrée aux œuvres de piété et de miséricorde.

Les deux époux vécurent pendant sept ans, dans l'union la plus parfaite qui se puisse imaginer. On n'eût pu trouver dame de Rome qui aimât plus loyauté et droiture et Dieu par dessus tout. Elle recouvrait les

autels, faisait chanter messes et matines, et elle fonda mainte abbaye.

Or il advint que la gent païenne attaqua une cité de l'empereur; quand il reçut cette nouvelle, Laïs fut fort ennuyé. Sur-le-champ il fit semondre son ost et se disposa à partir en campagne. Mais c'était un parti douloureux que de se séparer de sa chère Athanaïs. Il ne pouvait songer à l'emmener avec lui, car le voyage était long et pénible; il éprouvait les craintes que tout fin amant ressent en de telles rencontres; l'homme le plus sage, en effet, redoute toujours de perdre ce qu'il tient; et l'amoureux est rongé d'une crainte perpétuelle.

« Eracle, bel ami, dit-il à son devin, conseillez-moi. Je vais aller en guerre avec les miens, et l'impératrice demeurera, ce dont j'ai tristesse et souci. Vous-même, vous m'accompagnerez. Comment garder ma dame?

— Sire, faites-moi rôtir tout vif si nulle garde est nécessaire. Dieu m'aurait bien trompé s'il y avait en votre femme un grain de folie!

— Je n'ai aucun soupçon, repartit l'empereur, mais je l'aime trop pour l'abandonner à elle-même. Je ne veux pas qu'on me joue.

— Si vous la contraignez, sire, forteresse,

serrures, ni liens de fer ne pourront la retenir. Si elle demeure libre, il n'y aura jamais si bonne femme. Laissez-la en paix, sire; elle sera toujours votre fidèle amie. Il y a plusieurs sortes de femmes : il en est telles qui, sans la menace d'un châtiment, auraient tôt machiné quelque intrigue coupable, et telles autres qu'on perd sans recours par une injuste sévérité.

— Eracle, vous voyez le cœur de ma femme, mais vous ne pouvez voir le mien. Je vais reprendre une cité à l'ennemi : le siège sera long, je crois, et je laisse derrière moi l'être qui m'est le plus cher au monde. J'aimerais mieux être en bière que d'avoir bruit de cocu. Or, sans perdre de temps, conseillez-moi ce que je dois faire.

— Sire, je ne vous dirai rien de plus. Si vous ne suivez mon avis, ce sera tant pis pour vous. Croyez-vous que cette femme qui est la bonté même sera heureuse de voir sa liberté ravie? J'ose bien vous l'avouer : si on lui fait expier à l'avance ce qui jamais ne lui vint à la pensée, elle finira par imaginer mille ruses pour l'exécuter. On montre à la femme le chemin de la faute, quand on la contrarie sans motif raisonnable. Que madame aille par ses maisons, ses villes, et ses châteaux, qu'elle visite ses terres et ses gens; elle aura toujours

sous les yeux les richesses et les honneurs qu'elle tient de vous et qui lui inspireront une éternelle reconnaissance. Si vous l'enfermez, au contraire, elle maudira cent fois le jour le rang où vous l'avez placée.

— Comment ! ami, je n'aurai d'autre conseil de vous ?

— Non, sire.

— Tant pis. Je la mettrai en un lieu où elle sera très bien : je l'enfermerai dans cette tour : vingt-quatre chevaliers la verront à son lever et à son coucher, et elle ne pourra faire un pas qu'ils ne l'aperçoivent de toutes parts, car les lits seront disposés à la ronde, le chevet joignant le mur, et ainsi ils auront les yeux sur elle à toute heure du jour et de la nuit. Les chevaliers seront d'âge mur, et choisis parmi les plus sensés et les plus sûrs ; chacun aura sa femme avec lui dans sa logette. Nul ne pourra parler à Athanaïs que l'un d'eux ne l'entende ; et aucun homme ne mettra le pied dans la tour, excepté celui qui la servira.

— A votre gré, sire, et Dieu fasse miracle pour que vous n'ayez pas à vous en repentir ! »

L'impératrice fut mise dans la tour, sous huis bien ferrés et sous bonne garde.

L'empereur prit congé, rassembla son ost et l'emmena à grandes journées. Au bout d'un

mois, il arriva en vue de la cité. Les chevaliers et les barons dressèrent leurs loges dans les champs environnants, et le tref impérial fut tendu jouxte un antique rocher. On apprêta les engins et le feu grégeois. Un long temps s'écoulera avant que les assaillants s'emparent des navires qui amènent à la ville la chair, le vin et le blé. Jamais les assiégés ne seront conquis par famine. Déjà les gens de l'empereur ont tiré à foison sur les murailles, mais ils ont peu avancé. Et l'empereur se tient dans son pavillon, morne et tête baissée.

Mais revenons à la dame.

« Oh ! l'horrible chose ! pensait-elle. M'avoir enfermée ici ! Quel forfait ai-je commis ? L'Envie hait toujours la Beauté, l'Honneur et la Foi. On m'a rendu le mal pour le bien ! Le diable a-t-il assez aveuglé ceux qui m'ont enfermée en ces murs ! »

Elle se remémorait ainsi sa foi si mal récompensée.

Cependant vint la semaine de la grande fête annuelle qu'on célébrait alors à Rome : selon un antique usage, huit jours pleins duraient les réjouissances, et les forfaits et les bannis avaient droit d'y prendre part, au milieu des dames et des pucelles. L'impéra-

trice n'y manquait jamais, et les valets de haut parage avaient accoutumé d'y harper devant elle.

Athanaïs mit sa plus belle robe, et ses chevaliers se disposèrent pour l'accompagner ; ils le faisaient de mauvais gré, mais nul n'était maître de contredire la dame, puisque la coutume voulait qu'elle fût à la fête.

Ils se promirent bien de la surveiller de près. Athanaïs s'y accorda de bonne grâce ; ils n'ont aucun pouvoir sur ses pensées : elle pourra bien les décevoir, aimer, haïr sans qu'ils s'en aperçoivent.

La fête fut des plus gaies et les divertissements nombreux. Les valets vêtus de samit sautent et font maint tour, ils trèchent, ballent et chantent en s'accompagnant de la harpe et de la rote ; l'un excelle au chalumeau, l'autre fait merveille avec l'estive ou la musette. Les plus légers jouent à la pelote, et celui qui court le mieux remporte le prix.

Quand ils apprirent que l'impératrice approchait, ils allèrent à sa rencontre avec leur instruments. Elle s'assit en sa chaire. La fête reprit de plus belle. Chacun cherchait à se faire valoir et se tirait le plus près qu'il pouvait de la belle Athanaïs, en menant la trèche ou la carole.

Le plus beau de tous les damoiseaux avait

nom Paridès ; c'était le fils d'un riche sénateur ; nul n'avait plus gracieux maintien et à nul autre ne seyaient mieux le bliaut brodé et le chapeau de fleurs. Il avait harpé tout le jour, et devant la dame avait fait mainte estampie et maint trétour.

Athanaïs fut frappée tout à coup de son air triste. Il était bien pris dans sa robe de soie tissue d'or ; il avait les yeux vairs, le visage ovale, les bras fort bien faits et ses cheveux blonds tombaient de ses tempes en mille boucles.

Tout en montrant ses talents, il regarde la dame, et elle le regarde à son tour. Tous deux tombent dans une profonde rêverie. Il pense que celui qui verrait tous les jours cette dame serait né à la bonne heure, et aussitôt il regrette de l'avoir vue.

« A quoi pensé-je ? se dit-il, quelle folie ! Je suis venu ici pour danser. Et ne sais-je pas assez les tourments de l'amour par ceux que j'en vois consumés ? »

Et de nouveau ses doigts courent sur l'instrument, et de nouveau il trèche, balle, trépigne et saute.

« Dieu ! quelle beauté ! pense la dame, comme celle qui serait aimée de ce damoiseau aurait plus de chance que moi qu'on nomme dame de cet empire et qui vit en tristesse et

douleur... C'en est trop, je veux secouer ma chaîne, s'il se peut. Mieux vaut peu de bien avec la joie que la terre entière et deuil perpétuel. Le vilain dit que s'abaisse sans remords celui qui se réjouit. Quel mal y aurait-il à aimer ce beau valet que je vois là ? M'aimerait-il ? Pourquoi non ? Mais si l'empereur le sait... Songe, Athanaïs, au petit train que tu menais, quand celui qui crut découvrir en toi la meilleure femme du monde, t'élut à pareil honneur ! L'empereur te confondra, s'il apprend ta trahison... Il aura tort, car il m'a enfermée. Si je saute le pas, je ne serai la première, ni la dernière, et mainte a fait pis... »

Ainsi la dame se désolait, et Paridès était songeur.

« Elle me regarde, pensait-il, c'est que je porte la bannière devant tous. Je n'ai pas mon rival pour sauter et harper. Ma harpe est bonne ; elle se délecte à l'entendre. C'est pour cela qu'elle me regarde... Peut-être est-ce aussi pour mes beaux yeux ? Mais non ! Je n'ai rien à espérer en si haut lieu. Comme en peu d'heures ma gaité s'est envolée ! Il me tarde de dormir ; la nuit soulagera mon mal. »

La fête était finie. Paridès rentra chez ses parents, et les chevaliers reconduisirent l'impératrice à sa tour.

Athanaïs souffre en silence, le cœur serré

de fine angoisse. Elle se promet bien d'aller aux octaves de la fête, non pour baller et trêcher, mais pour revoir Paridès.

« Cette aventure n'eût pas eu lieu, si je ne fusse captive. L'oiseau qui sort du breuil, quand il est dans la campagne, se joint aux autres oiseaux, et quand il vole au milieu d'eux, il en réjouit cinq ou six : ainsi fis-je quand j'échappai de prison, je vis les damoiseaux et partageai leur joie. »

Elle évoquait le plus beau d'entre eux, harpant et dansant devant elle. Athanaïs ne pouvait plus se le celer : elle aimait sans retour. Mais son cher Paridès qu'elle croyait insensible était plus malade qu'elle du dard d'amour ; il en perdait le dormir, le boire et le manger, si bien que sa mère s'en émut, et tout le voisinage.

Près du palais du sénateur, qui était à l'ost avec l'empereur, demeurait une femme qui rendait maint petit service, selon le besoin des gens. On lui conta que le valet se consumait de langueur, et n'avait plus qu'à aller en terre, si l'on n'y trouvait remède au plus tôt.

La vieille était adroite et subtile : elle accourut et lui tâta le poulx ; elle examine son visage et voit qu'il a pleuré.

« Ami, lui dit-elle, je veux vous guérir : les

vôtres ont été si bons pour moi ! Que ne m'avez-vous mandée plus tôt ? Vous êtes jeune : jonvenceau se passe volontiers de conseil. Mais c'est enfantillage de ne pas avouer le sujet de sa peine, quand on vous le demande pour votre bien. Un bon ami vaut son pesant d'or, et je suis votre meilleure amie. D'où vient ce mal premièrement ? Votre santé vous sera rendue : je l'ai là, dans mon poing.

— Donc c'est ma mort que vous tenez, car ma santé n'est autre chose.

— Bel ami, à vos paroles, je connais bien votre infirmité. Ne vous laissez pas surmonter par la paresse et la désespérance. Il n'y a garce si vile à Rome qui ne se rengorgerait de voir un haut homme languir pour elle de telle manière. La femme n'a d'estime que pour celui qui la met à ses pieds ; j'ai été jeune : je le sais par expérience. Écoutez-moi : je connais tant de ruses et de tours que vos désirs seront satisfaits, même si c'est l'impératrice...

— Ah ! dit Paridès en chancelant, vous avez nommé celle que j'aime, celle par qui je meurs.

— Non, bel ami, vous ne mourrez pas cette fois, si vous acceptez mon aide. Or mangez un petit. »

Elle lui fit prendre un chaudeau. Paridès se sentit un peu réconforté. Et il ne laissa

pas partir la vieille sans lui témoigner sa reconnaissance.

La vieille possédait un cerisier dont elle avait coutume de présenter les fruits à la dame, chaque année à la Saint-Jean. Or les cerises étaient mûres : cela faisait bien son affaire.

Le lendemain, elle prit un beau panier qu'elle remplit de son fruit et qu'elle para le mieux qu'elle put ; puis elle vint à la poterne de la tour.

« Holà ! hucha-t-elle, laissez-moi entrer ! »

Le portier ouvrit ; il vit le fruit couvert de feuilles et reconnut bien la vieille qu'il avait vue déjà plusieurs fois. Il referme le pôtis, monte à l'étage, fait son message, et les barons commandent d'introduire la vieille.

Après avoir monté les degrés, la vieille entra dans la chambre d'Athanaïs : la dame était assise sur un tapis et lisait un livre.

« Dieu qui fit le monde sauve et bénisse ma dame et sa compagnie », dit-elle, et elle se mit à genoux. Tout d'abord elle s'entremet de parler de toute autre chose que du présent : pour gagner le cœur d'Athanaïs et pour détourner les soupçons des chevaliers, elle montre ses bras couverts d'une guenille et ses pieds mal chaussés. Puis doucement, et d'une voix tremblante :

« Ma vie est en péril, douce dame, car j'ai un message à vous faire, et je crains de vous courroucer.

— Sœur, dis tout, je le veux, répond l'impératrice : tu n'en auras pas moins du mien.

— O beauté parfaite, fleur de rose, je vous plains, et tout le monde aussi. Car celui qui vous a mis à l'honneur vous abreuve de fiel : votre loyauté ne vous a pas fait épargner. Il a enfermé votre honneur ici, et mis dehors votre honte. Si je fusse à votre place, j'aimerais mieux être à un vilain et traitée honorablement qu'avoir Rome en ma main dans de pareilles conditions. Mais vous n'êtes pas, je pense, réduite à telle extrémité que vous n'ayez quelque désir d'alléger votre ennui, et peut-être pensez-vous à quelqu'un...

— A Dieu ne plaise, amie. Je puis bien songer à tel, mais ce serait folie de ma part de le lui laisser entendre, si auparavant il ne m'eût donné quelque signe ou fait parler par quelque messenger... Hélas ! il ne le sait, ni ne le saura jamais, celui à qui mon cœur pense jour et nuit.

— Vous l'assurez trop, madame. Mais quel est l'homme qui serait digne de reposer entre vos bras ? Je n'en vois qu'un à Rome : celui-là est tel qu'il éclipserait un comte ou un roi. Dieu l'a fait si beau et si courtois que tout le

reste, au prix de lui, est laid, grossier et déplaisant ; pour les péchés de la nation, Dieu a mis tous les biens en un seul, puisque en outre il vous aime.

— Qui donc est-il ?

— Paridès.

— Malheureuse ! pourquoi me nommes-tu l'homme au monde qui m'a fait le plus de mal ?

— Pardon, madame. Comment serait-il si vilain, puisqu'il mourrait pour vous ?

— Mère, vous me comprenez mal : je ne sais s'il est mon ennemi, mais je sais bien une chose, c'est que je l'aime. Si je ne puis l'avoir, je ne prise ma vie un bouton. Je ne demande autre soulagement de mes peines. Mais brisons là, à cause des barons. Va-t'en, et reviens sans faute demain à midi : tu auras mon présent. Tu garderas tout à ton usage, mais porte le surplus à mon ami, et dis-lui de ma part qu'il obéisse à mon écrit. »

La vieille prit congé, et se hâta d'aller conter l'entrevue au valet. Paridès fut fou de joie.

Le jour suivant, dès le matin, la dame prit encre, penne et parchemin ; elle ne manda pas son écrivain, mais elle-même rédigea son commandement, et plia le bref.

Elle appelle ses queux et leur commande

des pâtés pour le dîner. Elle pense : « Le roi sera maté par la fierce, si ce n'est par l'au-fin¹. »

A l'heure dite, les chevaliers s'assirent au manger, auprès d'Athanaïs. Elle tient le bref plié sous ses doigts, soulève un peu la croûte d'un pâté qu'elle a devant soi, y glisse doucement le billet.

Comme si de rien n'était, elle mit le pâté dans une écuelle d'argent, et l'envoya à la vieille qui attendait à la porte, disant qu'elle avait bien mérité sa récompense.

Tout le monde approuva la dame, sans se douter de quelle farcissure la croûte était garnie.

La vieille se sauva, emportant le présent. Elle était en émoi, parce que l'impératrice lui avait dit que le surplus serait pour le valet.

« Il n'y a d'autre présent que ce mets, dit-elle, et le surplus est l'écuelle d'argent. Au diable le pâté, et male goutte ait qui l'envoie ! Ça ! Vit-on jamais telle galanterie venant de si noble dame à valet de si haut rang ? Il n'a que faire de son argent. Elle eût dû me donner l'écuelle, et à lui la ceinture et l'aumônière. »

1. Fierce, Au fin : la Reine, le Fou, termes du jeu d'échecs.

De rage elle brise le pâté, et découvre la lettre d'Athanaïs.

« Beau sire Dieu, merci ! C'est le surplus que je vois ici. Dieu sauve la bonne impératrice ! »

Elle prit pour elle l'écuelle et le pâté et remit le bref au damoiseau qui ne fut pas moins content de son présent que la vieille.

Athanaïs lui mandait qu'elle n'avait d'amour que de lui, qu'il allât à la maison de la vieille et y fit faire de nuit un souterrain de telle sorte qu'ils pussent y entrer ensemble, et qu'il prit garde de bien en dissimuler l'huisset, pour que nul ne le remarque d'aventure. Devant la porte de la mesure était un creux que la dame connaissait : Paridès devait le faire remplir d'eau ; le jour du rendez-vous, la vieille allumerait dans son ouvroir un grand feu qu'elle entretiendrait jusqu'à none, en ayant bien soin surtout d'éloigner les fâcheux.

Paridès fit de point en point ce qu'Athanaïs avait commandé.

La semaine est écoulée. Paridès se cache dans la chambre souterraine ; la dame se pare et s'apprête à tromper la surveillance des barons.

L'empereur avait un cheval très vif qui

n'avait pas pris le mors depuis un certain temps : c'est sur cette bête fringante que la dame voulut monter.

Tandis que la vieille entassait les bûches dans son foyer, les barons chevauchaient doucement, emmenant la dame. Tout en parlant de chose et d'autre, ils arrivent près de la maison dont la porte était ouverte.

A ce moment, Athanaïs donne de l'éperon. Le palefroi fait un saut et la désarçonne. Elle tombe dans le creux plein d'eau.

Les barons s'empressèrent de descendre :
« Seigneurs, je suis toute mouillée et le pied me fait mal : j'entrerai dans cette maison où je vois du feu allumé ; qu'on aille me chercher d'autres vêtements. »

Les barons la portèrent dans la maison, et après s'être assurés que la vieille était seule et qu'il n'y avait fenêtre ni pertuis par où l'on puisse entrer, ils montèrent et piquèrent vers le donjon.

Cependant la vieille fermait l'huis et ouvrait le souterrain.

Je laisse à penser la joie que firent les deux amants. Ils étaient à l'étroit, mais quand on a ce qu'on aime entre ses bras, on se contente de petit espace. Bientôt il fallut se quitter non sans baisers redoublés, étreintes ni larmes. Paridès demeura dans le souterrain, la

dame en sortit, et la vieille en étoupa l'entrée. Cela fait, elle rouvrit toute grande la porte de la maison.

Les gens de l'empereur revinrent, apportant manteau et jupe de samit. L'impératrice s'habilla et donna l'autre manteau à la vieille pour loyer de ses bons offices.

Athanaïs se rendit ensuite à la fête. Paridès sortit de sa cachette et rejoignit les autres damoiseaux. Dieu sait avec quelle grâce, avec quelle ardeur il mena la danse et joua de sa harpe ! Il ne connaissait plus la tristesse, mais son cœur brûlait comme les tisons quand la bûche est allumée.

Le soir était venu. Les chevaliers ramenèrent la dame à la tour.

Cependant Eracle, qui était à l'ost avec l'empereur, lui dit un jour :

« Sire, madame pense à folie. »

Quel coup pour l'empereur ! Il résolut aussitôt de regagner Rome.

Ce fut un triste retour. Tandis qu'ils chevauchent, Laïs angoissé s'enquiert de l'événement qu'il redoute.

« Sire, dit Eracle, dès hier matin la chose fut consommée, ce dont j'aurai grand tort aux yeux de ceux dont le métier est de calomnier et de mentir ; ils exècrent les gens de

bien et ne médisent jamais des mauvais qui leur ressemblent. »

Ils arrivèrent à Rome à la tombée de la nuit. Déjà la dame était rongée par le remords, quand elle apprit que l'empereur était de retour.

On desserre les huis. Ils entrent plus de mille. Tout le palais est pourtendu de draps et de bannières.

L'empereur descend. Athanaïs s'approche en tremblant :

« Sire, soyez le bienvenu !

— Et vous, soyez trouvée telle que vous vous êtes révélée depuis mon départ ! L'amour n'existe plus entre nous désormais. Qu'avez-vous fait de la foi que vous m'avez jurée ? Pauvre et loyale autrefois, la grandeur où je vous ai élevée vous a été fatale. Que richesse tourne à malédiction à qui trahit son seigneur ! Vous teniez de Dieu tous les biens dont je vous ai comblée : quel usage en avez-vous fait ? Quelles grâces lui avez-vous rendues ? Misérable, qui vous a possédée, quel homme ?

— Merci pour Dieu, sire empereur !

— Quelle merci ? Tôt faites-moi savoir le nom de cet homme !

— Grâce pour lui, messire ! Faites-moi tuer, mais que moi seule je meure pour nous deux.

Il n'a pas méfait envers vous. Ne mêlez pas l'or avec l'archal. Qu'en peut-il mais, si j'ai le cœur pervers ? Puisque la monnaie est fausse, qu'on jette le coin. Donnez le mauvais blé aux porcs, et que mon ami soit libre.

— Laissons cela ; il vous faut le nommer.

— Beau sire, c'est Paridès. En nommant celui que j'aime, je lui nuis, et il me nuira, si je puis, car s'il est livré au bourreau et qu'on épargne ma vie, je me ferai justice. »

L'empereur se tait, accablé de tristesse.

L'assistance est saisie d'une grande pitié : ils maudissent la tour où la dame fut injustement enfermée. L'empereur envoie chercher Paridès.

On l'amène et la foule s'écarte, mue de compassion, comme si déjà le bûcher était allumé et le gibet dressé. Les deux amants ont peur des supplices, mais plus encore ils redoutent de se perdre l'un l'autre. Ils ne demandent que la faveur de mourir ensemble.

« Que pour notre démerite, crient-ils, guerdon nous soit rendu !

— Veux-tu mourir courageusement pour celle que j'ai nourrie, toi qui m'as déshonoré ?

— Sire, je ne crois pas que ce soit honte de périr pour celle qu'on aime.

— Or, dis-moi, femme pleine de fausseté, comment osas-tu attirer celui-ci ?

— Amour m'y poussa.

— Tu l'aimes encore ?

— Qui est pris dans les réseaux d'amour ne s'en délivre pas quand il veut. Maintenant je laisserais tout pour être avec lui une semaine.

— Femme maudite ! Fol est qui te convoite ! Celui qui a tes faveurs aujourd'hui a mal placé sa confiance : il doit bien savoir que si tu m'as traité de telle sorte, moi qui te tirai de la pauvreté, rien ne t'empêchera de recommencer avec un autre. »

Eracle prit la parole :

« Sire, nul ne doit s'étonner de votre courroux. Mais si j'osais, je vous conseillerais en bonne foi d'agir comme j'agis moi-même, en pareille occurrence. N'accablez pas madame si vilainement, car je vous le dis : c'est par votre faute qu'elle a péché. Elle était chaste et pure, elle était la meilleure du monde, quand vous la fîtes mettre en prison. Je vous ai dit alors que vous vous repentiriez de votre erreur. Pour votre bien et votre honneur, n'ajoutez pas à votre disgrâce. Séparez-vous bellement par la permission du pape. Que voulez-vous faire de plus ? Votre femme perdra son rang ; cela doit suffire. Elle est assez punie pour ne jamais

recouvrer l'honneur qu'elle a perdu. Faites retomber le blâme sur celui qui le mérite : je dois vous l'avouer, quelque tristesse que j'en aie, c'est vous l'auteur de votre infortune. On dira dans cent ans : « Celui qui mit sa femme sous étroite surveillance convainquit d'erreur son devin Eracle ; la dame eût mauvaise fin. » Ils ne diront pas ce que je vous dis : que si elle ne fût emprisonnée, jamais elle n'eût trahi sa foi, car chacun refuse d'accorder aux autres les vertus qu'il n'a pas. Nul n'aperçoit ses défauts, et il voit dans les prud'hommes l'ombre de ses propres vices, et ne voit pas d'où l'ombre vient. Mais, n'importe, la vérité vaincra, et quelque prud'homme dira plus tard : « Si Eracle avait été cru, jamais Laïs n'aurait été trompé. »

— Eracle, ami, dit l'empereur, il n'y a pas d'autre avis à suivre que le tien. Je pris cette femme par l'office du prêtre ; je m'en veux séparer loyalement. Je ne veux pas faire un martyr de ce valet. Je lui donnerai Athanaïs pour femme. Si elle se résigne à perdre la couronne, elle pourra encore être heureuse. Pour moi, je suis venu à mauvais port, mais pour autant je ne me vengerai. Paridès est de bon lieu ; ils auront de quoi vivre et seront riches à la mort du père. »

Eracle s'inclina. La dame se mit à ge-

noux et remercia l'empereur de sa clémence.

L'empereur se résigna : par sa défiance il avait perdu la perle et la fleur de cette cité de Rome qui donna le jour à tant de félons.

Quant à Eracle, il vécut preux, droit, loyal, aimé des bons, craint des méchants, abaissant les orgueilleux, et honorant les prud'hommes. On dit même qu'il devint empereur de Constantinople, déconfit le roi des Perses Chosroès qui détruisait les Chrétiens et leur faisait adorer le soleil, reconquit la vraie Croix et la rapporta en triomphe à Jérusalem.

QUAND Humbaut eut fini son conte, les pucelles se déclarèrent enchantées. Rien n'était plus touchant à leurs yeux que le vœu de Cassine et de Miriadus et la résignation du petit Eracle allant au marché, la corde au cou, et rien de plus merveilleux que la triple épreuve de l'eau, du feu et du fer. On rit beaucoup, et en même temps l'on eut pitié de la déconvenue des prétendantes qui parurent un peu naïves et outrecuidées. On blâma fort le roi de sa défiance à l'égard de la douce Athanaïs; on partagea les angoisses du beau Paridès, et l'on trouva qu'il avait bien mérité sa récompense, mais le malheur du roi fit couler quelques larmes.

« Il a été mal inspiré, dit Orry, il a douté, et ce fut sa perte. Il n'est pas rare qu'un mari soit en quelque manière la cause de son infortune.

Celui dont je vous conterai les aventures eut une fin encore plus affreuse; sa femme le trompa ainsi qu'Athanaïs, mais elle fut d'une rare constance. Ecoutez plutôt l'histoire de Cligès et Fénice, ou le Mari en songe et la fausse Morte. »

CLIGÈS ET FÉNICE



CLIGES ET FÉNICE

UN empereur de Constantinople eut deux fils. L'aîné, qui avait nom Alexandre, quitta son pays, et s'en alla en Grande-Bretagne prendre les armes du roi Artur qui régnait alors. Il se distingua par sa prouesse et servit bien le roi qui lui donna le meilleur royaume de Galles; il soupira longtemps pour Soredamour, nièce d'Artur et sœur de Gauvain, et l'épousa enfin après maintes traverses.

Un fils naquit de leur union, qui fut nommé Cligès, et qui fut accompli en toutes vertus, comme on le verra ci-après.

Il arriva que l'empereur qui tenait la Grèce et Constantinople tomba malade de maladie mortelle. Quand il sentit que sa fin était proche, il réunit les plus hauts barons de sa terre et leur commanda qu'ils envoyassent quérir en Bretagne son fils Alexandre ; après quoi il mourut.

Les messagers s'embarquèrent, mais pendant la traversée, ils furent pris par une tourmente qui brisa et engloutit leur nef. Tous furent noyés en mer, à l'exception d'un félon qui n'aimait pas Alexandre et qui médita de le déposséder au profit du puîné Alis.

Il retourna en Grèce et raconta qu'en revenant de Bretagne avec Alexandre, ils avaient essuyé une tempête et que lui seul avait échappé au naufrage. On le crut, et sans contestation, Alis fut couronné empereur.

Il ne tarda pas beaucoup qu'Alexandre n'apprît que son père était mort et qu'Alis régnait à sa place. Il demanda congé au roi Artur. Celui-ci ne le retint pas, et il le pria d'emmener avec lui une troupe nombreuse de Gallois, d'Ecossais et de Cornouaillais. S'il l'eût désiré, Alexandre eût emmené de grandes forces, mais il n'avait pas dessein de traiter ses gens en ennemis, si son frère vou-

lait lui rendre son héritage. Il prit avec lui seulement quarante chevaliers, sa femme Soredamour et son fils Cligès.

Ils se mirent en mer à Shoreham ; ils eurent bon vent, leur nef courut plus vite que cerf qui fuit, et avant la fin du mois, ils arrivèrent au port, devant Athènes.

L'empereur séjournait dans cette cité où il y avait grande assemblée des barons du pays.

Aussitôt qu'il fut arrivé, Alexandre envoya dans la ville un de ses privés pour savoir s'il y serait accueilli, ou si l'on refuserait de le reconnaître pour le souverain naturel de la Grèce.

Le chevalier chargé du message se nommait Acorionde ; il était riche, il parlait bien et était considéré dans la contrée, car il était natif d'Athènes, où de toute ancienneté ses ancêtres avaient eu grande seigneurie.

Quand il eut appris que l'empereur, qui régnait contre toute justice, était dans la ville, il alla droit au palais. Sur son passage, il vit beaucoup de gens qui le saluaient, mais il ne voulut pas leur répondre, ignorant quels étaient leurs sentiments à l'égard d'Alexandre. Il se présenta à celui qu'ils appelaient leur empereur, et il lui dit sans l'avoir salué :

« Alis, je viens de la part d'Alexandre qui est là, dans le port. En tant que ton frère, il te demande ce qui lui appartient, et il ne désire rien contre la justice. Constantinople que tu tiens doit être sienne, et le sera. Ce ne serait pas bien ni raison qu'il y eût entre vous désaccord. Crois mon conseil, accorde-toi avec ton frère, et rends-lui la couronne en paix.

— Beau doux ami, répondit Alis, tu t'es entremis de chose folle, en apportant ce message. Je sais bien que mon frère est mort. S'il était vivant et que j'en fusse certain, j'en serais très heureux, mais je ne le croirai tant que je le vois. Il est mort depuis longtemps, sans quoi il se présenterait lui-même. Il n'aurait pas lieu de craindre que je ne lui donnasse beaucoup de terre. S'il vit et se tient éloigné de moi, il est fou, car s'il me servait, il n'en vaudrait pas moins. Quoi qu'il en soit je garderai la couronne. »

Acorionde comprit que l'empereur n'était pas disposé à rendre son droit à Alexandre ; il ne laissa pas cependant de lui dire ce qu'il voulait :

« Alis, Dieu me confonde si la chose en demeure là. Je te défie de la part de ton frère, et de sa part, comme je le dois, je somme tous ceux qui sont ici qu'ils t'aban-

donnent et viennent à lui comme à leur droit seigneur. Que ceux qui sont loyaux en donnent la preuve ! »

Sur ces mots il quitta la cour.

L'empereur fit appeler pour se conseiller ses familiers en qui il avait le plus confiance. Il voulait savoir ce que chacun d'eux pensait du défi de son frère, et s'il n'en était pas qui fussent disposés à lui prêter leur aide. Il n'en trouva pas un qui fût partisan de la guerre.

« Qu'il vous souvienne, lui dirent-ils, de la discorde d'Étéocle et de Polynice qui finalement s'occirent l'un l'autre de leurs propres mains. Pareil malheur peut vous arriver, si vous voulez entreprendre une guerre, et votre terre en sera détruite. »

Et ils conseillèrent à Alis de rechercher telle paix qui serait juste, pourvu que ni l'un ni l'autre ne prétendissent trop.

Alis comprit que s'il ne traitait raisonnablement avec son frère, tous les barons lui feraient défaut ; il leur dit qu'il voulait être conciliant, mais que la couronne lui demeurerait, quelque tournure que prît l'affaire.

Alis envoya donc son connétable à Alexandre, pour convenir avec lui d'une paix ferme et stable : il lui abandonnait le gouvernement de la terre, mais il aurait

l'honneur de la couronne et le nom d'empereur : à telles conditions, s'il lui plaisait, l'accord pourrait se faire entre eux.

Dès que le connétable eut rapporté la chose, Alexandre monta et se rendit à Athènes avec ses gens. Ils furent reçus à grande joie. Mais Alexandre n'accepta pas que son frère gardât la seigneurie de l'empire, s'il ne lui donnait l'assurance que jamais il ne prendrait femme, et qu'après lui Cligès serait couronné empereur. Alis jura d'observer ces conditions ; la paix fut faite ainsi entre les deux frères, au contentement de tous. Dès lors, les barons reconnurent Alis pour leur souverain, mais par devant Alexandre venaient les grandes et les petites affaires ; il était obéi en tout, et rien ne se faisait sans lui. Alis n'avait plus que le nom d'empereur ; Alexandre régnait de fait, et qui ne le servait par amour était contraint de le faire par peur.

Au bout de quelques années Alexandre vint à mourir. Auparavant, il avait mandé son fils et lui avait dit :

« Beau fils Cligès, tu ne sauras jamais ta valeur si tu ne vas en faire l'épreuve à la cour du roi Artur contre les Français et les Bretons. Si le hasard t'y mène, aie bien soin de ne pas te faire connaître, avant de t'être

éprouvé avec les plus fameux de la cour. Je te conseille, si l'occasion s'en présente, de t'essayer avec ton oncle, monseigneur Gauvain; ne le mets pas en oubli. »

Après cette admonition, Alexandre ne vécut pas longuement, et Soredamour en eut tel deuil qu'elle ne put lui survivre.

Il s'écoula un certain temps : Alis remplit fidèlement l'engagement qu'il avait pris de ne point se marier, car il voulait être loyal. Mais il n'y a cour où l'on ne trouve de mauvais conseillers; les gens de l'empereur venaient souvent à lui et l'exhortaient à prendre femme; ils le pressèrent tant qu'à la fin il leur promit de faire leur volonté. « Mais, dit-il, il faudra que la dame de Constantinople soit belle, sage et riche. »

Les conseillers répondirent qu'ils lui trouveraient une épouse à son gré, et qu'ils avaient l'intention d'aller en terre tioise pour quérir la fille de l'empereur. Alis ne pourrait souhaiter un parti plus avantageux, l'empereur d'Allemagne était très puissant, et sa fille si avenante et si belle que jamais, en toute la chrétienté, on n'eût trouvé sa pareille.

L'empereur leur octroya ce qu'ils demandaient; ils s'équipèrent donc et se mirent en chemin. Ils allèrent tant, à grandes journées, qu'ils rencontrèrent l'empereur à Ren-

nebourg, et ils lui dirent qu'ils venaient de la part de leur seigneur lui demander sa fille aînée.

L'empereur d'Allemagne fut très flatté de cette demande qui ne pouvait que l'honorer et le rehausser aux yeux du monde ; il répondit qu'il donnerait volontiers sa fille, mais qu'il l'avait déjà promise au duc de Saxe. Aussi ne pourraient-ils l'emmenner, si l'empereur ne venait lui-même en Allemagne avec de grandes forces, afin que le duc ne pût lui faire obstacle au retour.

Sur quoi, les messagers prirent congé ; ils reprirent le chemin de la Grèce et rapportèrent à leur seigneur la réponse de l'empereur d'Allemagne.

Alis choisit aussitôt ses meilleurs chevaliers et les plus éprouvés, et il prit avec lui son neveu Cligès.

Les Grecs se mirent à la voie et ne s'arrêtèrent tant qu'ils furent à Cologne. L'empereur y tenait sa cour au milieu d'une foule nombreuse de barons.

Les deux empereurs se firent fête. L'empereur d'Allemagne manda sa fille au palais ; elle avait nom Fénice, et ce n'était pas sans raison, car, de même que le Phénix est seul de son espèce, ainsi Fénice n'avait pas d'égale en beauté.

La pucellè s'avança, et le palais fut comme illuminé du rayonnement de son visage qui brillait plus que ne fissent quatre escarboucles.

Cligès désaffublé se tenait près de son oncle ; le jour était un peu sombre, mais quelle lumière rendait la pucelle !

Cligès était dans la fleur de son âge, car il avait près de quinze ans ; il était plus avenant que Narcisse qui vit sa forme dans la fontaine : il l'aima tant quand il l'eut regardée qu'il mourut, dit-on, de ne pouvoir la posséder ; il avait grande beauté et peu de sagesse. Mais Cligès avait l'une et l'autre. Ses cheveux ressemblaient l'or fin, et sa face la rose nouvelle ; il avait le nez fait à souhait, la bouche belle, haute stature, avec cela sens, force et largesse ; d'escrime et d'arc, de chiens et d'oiseaux il en savait plus que Tristan.

Cligès se tenait devant son oncle, et ceux qui ne le connaissaient pas avaient l'air inquiet, et ceux qui ne connaissaient pas la pucelle étaient anxieux aussi : tous la regardaient avec émerveillement.

Cligès dirige ses yeux vers Fénice à la dérobée et les ramène si sagement qu'à les voir aller et venir, qui l'eût observé n'eût pu le tenir pour fol ; la pucelle rencontre

ses regards ; il semble bien qu'ils veuillent échanger leurs cœurs.

Mais parlons du duc de Saxe. Il avait dépêché à Cologne un jeune valet de ses parents, lequel manda à l'empereur, de la part du duc, qu'il n'attendît de lui paix ni trêve s'il ne lui envoyait sa fille.

Le valet fit son message sans arrogance, simplement, mais il ne trouva personne qui lui répondît, chevalier ni empereur. Quand il vit que tous se taisaient, et que c'était par dédain, il quitta la cour en jetant le défi de la part de son seigneur. Mais, avant de retourner dans sa contrée, le jeune étourdi pria Cligès à une partie de bouhourd.

Cligès accepta ; ses compagnons et ceux du Saxon montèrent incontinent ; ils se comptèrent : ils étaient trois cents de chaque côté. Tout le palais se vida : chevaliers et demoiselles s'installèrent aux êtres, aux brèches et aux fenêtres pour regarder la joute. Fénice s'est assise à une fenêtre ; elle est heureuse parce qu'elle pourra voir de là celui qu'elle s'est prise à aimer soudain. Il lui semble bien déjà que jamais son cœur n'aura de repos, si elle est à un autre qu'à lui. Elle ne sait comment il se nomme, ni d'où il est. Elle ne veut pas le lui demander,

mais il lui tarde d'en apprendre par autrui quelque chose qui la rende heureuse. Par la fenêtre, elle regarde les écus où l'or reluit, et ceux qui les portent et s'exercent à la joute. Mais toutes ses pensées vont à Cligès qu'elle suit des yeux sans relâche.

Cligès n'avait d'autre souci que de behourder savamment pour montrer à la pucelle son courage et son adresse. Il fond sur le neveu du duc qui allait brisant foison de lances et désarçonnant les Grégeois. Il s'appuie sur ses étriers, et il le frappe si rudement qu'il le jette hors de la selle. Le valet eut tôt fait de remonter pour prendre sa revanche. Il se précipite sur Cligès, mais celui-ci d'un coup de lance le porte à terre derechef. Les Saxons étaient en émoi : car il n'était aucun d'eux, si Cligès l'atteignait, qui demeurât sur ses arçons.

Grecs et Tiois sont très contents quand ils voient de quelle manière les leurs reconduisent les Saxons. Ceux-ci, chassés honteusement, s'enfuient tant qu'ils atteignent à un cours d'eau. Plus d'un y plonge et s'y baigne malgré soi. Cligès a renversé au plus profond du gué le neveu du duc avec maints de ses compagnons.

La joute était finie, à la déconfiture des Saxons. Cligès s'en revint joyeusement. Il

monta droit à une porte, voisine de l'étage où était Fénice, et en la cherchant des yeux, il surprit son regard au passage.

Il n'y avait Tiois ni Allemand qui n'admirassent le beau valet, et ils se demandaient tous d'où lui venait si tôt si grande prouesse et qui il était. Ils s'informèrent tant qu'ils surent son nom et celui de son père, et par toute la cité courut la nouvelle de la convention que l'empereur Alis lui avait octroyée.

L'angoisie étreignait Fénice; elle ne savait à qui se conseiller et n'osait s'entretenir qu'avec elle seule, durant ses longues veilles, de celui qu'elle aimait. Elle s'efforçait de cacher le mieux qu'elle pouvait sa tristesse, mais la perte de sommeil se décelait à la pâleur de son visage.

Elle avait une maîtresse qui l'avait nourrie dès l'enfance; celle-ci s'appelait Thessala du nom de son pays, car elle était née en Thessalie; dans cette contrée, on le sait, sont pratiquées les diableries; les femmes y usent de charmes et de sortilèges, et comme elles, Thessala savait beaucoup de nigromance.

Elle remarqua le mauvais teint de Fénice.

« Dieu, fait-elle, êtes-vous enchantée, ma chère demoiselle, que vous avez la figure si blême? Dites-moi de quoi vous souffrez. Si nul

peut vous en guérir, vous pouvez compter sur moi, je vous rendrai la santé. Je sais soigner l'hydropisie, l'arthrite, l'asthme et l'esquinancie. Je connais si bien le pouls et les autres signes que vous n'aurez d'autre mire. Sur les enchantements et les charmes les plus efficaces, j'en sais plus que Médée elle-même. Je ne vous en ai rien dit jusqu'ici, moi qui vous ai nourrie, et vous ne le sauriez pas, si je ne voyais, comme chose certaine, que vous avez besoin de mon aide. L'empereur vous a confiée à mes soins, et je m'en suis bien acquittée. Mais j'aurais perdu mes peines si je ne vous soulageais de ce mal. Ne me cachez rien. »

La pucelle, qui craignait qu'on ne la blâmât, hésitait à se découvrir. Mais entendant que Thessala se vantait de se connaître en poisons et sortilèges, elle se résolut à lui dire la cause de son abattement, mais à condition qu'elle serait discrète et jamais ne lui en ferait reproche.

« Maîtresse, dit-elle, l'empereur me marie, et c'est là le sujet de ma douleur, parce que celui qui me plaît est le neveu de celui que je dois prendre, et si je fais la joie de l'un, je n'aurai jamais ma joie de l'autre. J'aimerais être morte plutôt qu'à propos de nous fût appelée l'amour d'Iseut et Tristan dont on

dit tant de folies. Jamais je ne pourrais m'accommoder de la vie qu'Iseut a menée. Amour la fit agir vilainement, car son corps fut à deux rentiers, et son cœur n'appartint qu'à un seul. Cet amour ne fut pas raisonnable, mais le mien sera toujours constant, et à aucun prix je ne ferai le partage de mon corps et de mon cœur. Mon corps ne sera pas commun et n'aura pas deux parçonniers. Celui qui aura le cœur aura le corps. Mais je ne puis savoir comment celui à qui mon cœur s'abandonne pourra avoir le corps, puisque mon père l'a donné à un autre, et que je n'ose lui désobéir. Si vous saviez tant de ruses et d'artifices, que celui à qui je suis promise ne puisse avoir sa part, vous m'auriez servie à mon gré. Maîtresse, mettez-y vos soins. Que l'empereur de Constantinople ne puisse faillir à la parole qu'il a donnée au père de Cligès de ne jamais prendre femme. Je m'en voudrais que Cligès perdît par ma faute l'honneur qui doit lui revenir un jour, et qu'un enfant naquît de moi, par quoi il serait deshérité. »

Thessala promet à Fénice d'employer conjurations, philtres et enchantements pour la servir. La pucelle n'aura rien à craindre de l'empereur, dès qu'il aura bu d'un certain breuvage. L'époux et l'épouse coucheront

ensemble, mais ce sera comme s'il y eût un mur entre eux...

« Toutefois, ajoute Thessala, ne soyez pas inquiète, s'il se déduit avec vous en songe; quand il dormira profondément, il rêvera qu'il vous tient dans ses bras, et rien ne pourra le persuader que ce soit illusion et fantôme, car en dormant, il croira veiller. »

Ces paroles comblèrent la pucelle de joie : elle voit le moyen d'arriver à ses fins, ce qui lui tarde beaucoup, car Cligès ne sera pas si cruel qu'il n'ait aucune pitié d'elle, quand il saura qu'elle l'aime à ce point de demeurer pucelle à son profit et de sauver en même temps son héritage.

Thessala, l'ayant assurée de sa foi, l'une et l'autre se jurèrent de taire cet entretien.

Le matin, Fénice fut mandée par son père. Les deux empereurs avaient pris leurs dispositions pour le mariage. Et la fête déjà commençait au palais.

Pendant Thessala s'occupait de brasser son breuvage : elle y jette des épices à foison pour qu'il n'ait rien d'aigre ni d'amer, elle bat le mélange et le coule tant qu'il soit clair, bien odorant et d'une saveur agréable.

Il était l'heure du souper; les tables et les nappes étaient mises. Il convenait que Thes-

sala avisât au moyen de présenter au roi le breuvage. Tous étaient assis au manger, et Cligès servait son oncle. Thessala pensa qu'elle le ferait porter par celui qui en aurait la joie et le profit.

Elle appela le jouvenceau.

« Ami, fit-elle, je veux gratifier l'empereur d'un précieux breuvage ; je ne veux pas qu'au souper et au coucher il en boive d'autre. Il en aura beaucoup de plaisir, car jamais il n'en goûta de si exquis. Gardez bien que nul autre n'y touche, car il y en a peu. Et que l'empereur ne sache d'où il vient : dites que vous le trouvâtes d'aventure parmi les présents, et l'ayant éprouvé, et reconnu au flair les bonnes épices qui le composent, vous le mîtes en sa coupe. N'allez pas concevoir quelque mauvais soupçon : le breuvage est net et sain, et quelque jour, je pense, il pourra vous faire heureux vous-même. »

Cligès prit le breuvage, le mit dans une coupe de cristal et le présenta à l'empereur. Celui-ci en but un grand trait, et il en sentit aussitôt la vertu à la chaleur qui lui descendait du chef au cœur et du cœur lui remontait à la tête.

Quand le moment vint d'ôter les tables, l'empereur était bien gabé ! Il a bu de la boisson de Thessala tellement qu'il en sentira

les effets toute sa vie. Chaque nuit, en son dormant, il sera ivre, et sa fantaisie le travaillera tant que chaque fois il croira veiller.

Il y eut beaucoup d'évêques et abbés pour signer et bénir le lit. Puis ce fut l'heure d'aller gésir, et l'empereur se coucha aux côtés de sa femme, comme il le devait. Comment il le devait ? Je mens, car il n'approcha ses lèvres de sa bouche, mais, quand il fut auprès d'elle, il s'endormit tout soudain.

La pucelle tremble de tous ses membres ; elle craint que le philtre n'agisse pas. Mais Alis est si bien enchanté que jamais il n'aura désir de sa femme ou d'autre, sinon dans le sommeil : il aura le plaisir qu'on peut avoir en songeant, et il tiendra le songe pour véritable. Fénice le sait ; toutefois elle s'écarte de lui. Elle voit bientôt qu'il dort profondément. Il dort et songe, en grande convoitise de la pucelle qui se défend ; il la prie et l'appelle doucement ; il croit la tenir : ce n'est qu'illusion, et il est heureux pour une ombre. Il baise et embrasse le néant, tance et lutte pour un fantôme. Certes, le poison fut bien confit qui tant le travaille et démène ! Mais qui voudrait le persuader qu'il n'a pas pris la forteresse et que sa joie est folle, ce serait peine perdue.

Ainsi en sera-t-il pour lui désormais, s'il

peut emmener Fénice en sa contrée. Toutefois il n'y est pas encore.

Le duc de Saxe avait rassemblé de grandes forces et avait garni toutes ses marches. A la cour il avait des espions qui lui faisaient connaître chaque jour les projets d'Alis, quand il s'en retournerait en Grèce et par quel chemin.

Alis ne demeura pas longtemps à Cologne, après les noces. Son hôte le convoya en grande compagnie, car il redoutait une attaque des Saxons.

Les deux empereurs cheminèrent sans arrêt jusqu'au delà de Rennebourg. Une après-midi, ils dressèrent leurs tentes dans les prés sur le Danube, aux abords de la Forêt-Noire. De l'autre côté du fleuve étaient campés les Saxons. Le neveu du duc observait, seul, du haut d'un tertre, le moment d'assaillir la route. Il aperçut Cligès qui chevauchait, quatrième de valets portant écus et lances, pour be-hourder et se divertir. Il prit cinq de ses compagnons et alla se cacher avec eux au coin d'un bois, dans la vallée. Puis s'adressant vers Cligès d'un brusque élan, il le frappa à l'échine; Cligès n'eut que le temps de se baisser; le fer passa par-dessus son dos. Il fut un peu blessé.

Il riposta aussitôt et planta sa lance dans le cœur du Saxon. Les autres se débandèrent et prirent la fuite dans la forêt, du côté où se trouvait le gros de leurs troupes qui s'apprêtaient à assaillir les Grecs.

Quand le duc apprit des compagnons de son neveu la perte qu'il venait de faire, il jura Dieu et les saints de n'avoir plaisir en sa vie que le meurtre de son neveu ne fût vengé, et il dit qu'il serait son bon ami, celui qui lui en apporterait la tête.

Un chevalier se vanta d'accomplir cette prouesse. Cligès, après s'être jeté au milieu des Saxons cachés dans la forêt, retournait au galop vers ses compagnons. Il aperçut le chevalier qui piquait de son côté; il s'arrêta et attendit. Le chevalier l'interpelle avec arrogance :

« Garçon, fait-il, tu laisseras un gage pour mon seigneur que tu as tué. Je ne me prise pas un faux besant, si je n'emporte ta tête pour en faire présent au duc.

— Venez la prendre », répliqua Cligès.

Ce disant, il fond sur lui et le fait trébucher, avec son destrier par dessus, si roidement qu'il lui casse une jambe.

Il descendit et le désarma. Après avoir revêtu son heaume et son écu, il lui trancha la tête de son épée; il la ficha à la pointe de sa

lance, pensant qu'il l'offrirait au duc à qui la sienne était promise.

Il avait à peine remonté sur son destrier qu'il aperçut de gros bataillons avec plus de cent bannières; c'étaient les Grecs et les Tiois qui s'avançaient contre les Saxons.

Il pique vers ceux-ci, tandis que les autres, le prenant pour un ennemi, s'évertuent à le poursuivre.

Les Saxons trompés par son armure disent : « Voilà notre chevalier. Il apporte la tête de Cligès, et les Grecs sont à sa poursuite. Hâtons-nous d'aller à son aide. »

Ils s'élancent sur leur chevaux. Cligès broche vers eux, la lance droite avec la tête au bout.

Des deux côtés, on croyait Cligès mort; les uns se réjouissaient, les autres étaient dolents.

Mais Cligès ne se tait pas plus longtemps.

« Barons, crie-t-il de toute sa force, frappez ! Je suis Cligès que vous cherchez. Or ça, hardis chevaliers, que nul ne soit couard, car la première joute est à nous ! »

Le duc, se voyant trahi, se hâte de rassembler ses gens. Les Grecs sont à peu de distance; de part et d'autre, on charge, la lance allongée. Aux premières rencontres, les écus sont percés, les lances fracassées, les sangles



tranchées, les étriers rompus. On emmène les montures vidées de leurs cavaliers. Le duc et Cligès se heurtent de leurs grandes lances qui volent en éclats. Cligès était adroit à cheval ; il demeure ferme en selle et ne bronche pas ; mais le duc a guerpi les arçons. Cligès croyait bien le prendre, quand les Saxons vinrent à la rescousse. Pourtant, il sortit de la mêlée sans dommage, et non sans gain, car il emmena le destrier de son ennemi qui était un arabi plus blanc que laine et valait à l'usage d'un prud'homme plus que tout l'avoir d'Octavien.

Sur ces entrefaites, un espion saxon vint au duc :

« Sire, lui dit-il, il ne reste en toutes les tentes des Grecs un homme qui puisse se défendre. Si tu me crois, nous nous emparerons de la fille de l'empereur, tandis que les Grecs sont occupés à la bataille. Baille-moi cent de tes chevaliers, et je leur baillerai ta mie. Je les conduirai par une vieille voie écartée où nous ne rencontrerons pas un seul Allemand, et nous prendrons sans danger la pucelle en son tref. »

Le duc approuva ce dessein. Il envoya cent chevaliers avec l'espion. Ils prirent la pucelle dans son pavillon. Quand ils furent à une certaine distance du camp, ils la firent accom-

pagner par douze d'entre eux, et les autres coururent avertir le duc.

Celui-ci ne désirait pas d'autre butin. Aussi prit-il aussitôt trêve avec les Grecs jusqu'au lendemain.

Grecs et Saxons rentrèrent les uns et les autres dans leurs tentes. Mais Cligès avait tout vu, du haut d'un tertre où il observait, sans que nul y prît garde.

Il se mit à poursuivre les ravisseurs.

« Le duc nous suit, dirent les Saxons. Attendons-le ; il est parti tout seul de l'ost et cherche à nous rejoindre. »

Six se détachèrent de la troupe et coururent à lui, tandis que les autres emmenaient la pucelle au petit pas.

« Duc de Saxe, s'écrie celui qui allait devant, Dieu te sauve ! Ton amie t'est rendue. »

Il est merveilleux que Cligès n'enrage en entendant ces mots. Tigresse ou lionne à qui l'on prend ses faons ne fut prise de telle furie. Il broche son arabi et, boutant sa lance de toute la force de son bras, il enfonce la targe du Saxon et lui plante le fer dans le cœur. Les autres se déroutent : il fond sur le second, et d'un coup de sa lance, il lui ravit l'âme et la parole ; après il s'adresse au tiers et lui coule une toise de fût parmi le corps ; au quatrième il donne une telle colée qu'il le laisse mort au

milieu du champ ; le cinquième et le sixième n'eurent pas meilleur sort. Cela fait, il s'élance contre ceux qui emmenaient la pucelle. Il les atteint, se jette sur eux comme loup familleux ; il pique, lance sur fautre, d'un seul coup en désarçonne deux, et les met fort mal en point. Les quatre autres s'avancent : l'un d'eux va frapper, mais Cligès tire la lame du fourreau, et lui fait voler la tête au fil de son épée.

Fénice voyait la bataille, mais elle ne savait pas que ce fût Cligès qui combattait sous ses yeux : elle l'eût désiré pour son honneur, mais elle le craignait pour le péril auquel il était exposé. Les trois Saxons s'acharnent sur lui, trouent et fendent son écu, mais ne peuvent démailler son haubert, et tout ce que Cligès atteint de son brant émoulu, il le pourfend, le rompt et le dépièce ; il tourne ainsi que la toupie sous le fouet. A la fin, il les a tous tués ou blessés ; il épargne le dernier, à qui il fait connaître son nom, afin que le duc soit informé du sort de son neveu.

Cligès emmena Fénice. C'était le moment ou jamais pour les amants de se faire leurs confidences : si l'un ne parle pas, et si l'autre se tait, ils souffriront le martyre. Chacun pouvait avouer son amour, sans crainte des oreilles indiscrètes. Mais ils appréhendaient tant d'être

éconduits, l'un et l'autre, qu'ils n'osaient dévoiler le secret de leur cœur. Cligès se fût découvert, s'il n'eût redouté un refus, et Fénice eût dit le mot qui lui brûlait les lèvres, si elle eût su l'accueil que Cligès y ferait. Et pourtant, malgré eux, ils révèlent quelque chose de leurs pensées, car leurs yeux sont plus hardis que leur langue. Que Fénice n'ose se déclarer la première, ce n'est pas étonnant : pucelle doit être simple et retenue. Mais celui-ci, qu'attend-il et pourquoi tarde-t-il, lui qui fit pour elle tant de prouesses, et qui est si couard, maintenant qu'il se trouve seul en face d'elle ? Il me semble voir les chiens fuir devant le lièvre, et le faucon devant la cane, l'agneau chasser le loup, et la colombe l'aigle. Ainsi vont les choses à l'envers.

Mais il me prend envie de dire la raison pour quoi il arrive aux fins amants que le sang-froid et l'audace leur manquent pour dire ce qu'ils pensent, quand le lieu et les circonstances s'y prêtent.

O vous qui êtes instruits de l'Amour, qui maintenez fidèlement ses usages et jamais n'avez enfreint sa loi, quoi qu'il dût vous advenir, dites-moi si l'on peut voir l'objet aimé sans que l'on en tressaille et pâlisce ? Nul ne sera contre moi si je dis que l' amoureux qui ne tremble ni ne pâlit et qui n'y perd

sens et mémoire se procure en larcin ce qui ne lui revient pas de droit. Le serviteur qui ne craint pas son maître doit quitter son service : or il ne craint pas son maître, celui qui ne le prise, et qui ne le prise ne cherche pas à lui être agréable, mais s'efforce de le tromper et de lui dérober sa chose. Le serviteur doit trembler de peur quand son maître l'appelle ou le mande. Et qui se réclame de l'Amour en fait son seigneur et son maître ; il est donc juste qu'il l'ait en révérence et le craigne et l'honore. Amour sans crainte est feu sans flamme, rayon sans miel, été sans fleur, hiver sans gelée, ciel sans lune et livre sans lettres ; ce n'est rien. Qui veut aimer doit craindre, ou sinon, il ne peut. Mais il redoute seulement celle qui l'aime, et pour elle sa hardiesse ne connaît pas de bornes.

Donc Cligès n'est pas à reprendre, s'il a peur de son amie. Il n'eût pas toutefois laissé de la requérir et prier d'amour, comment que la chose fût prise, si elle n'eût été la femme de son oncle.

N'osant dire ce qu'il veut, il souffre de sa plaie qui s'envenime davantage à mesure que le temps passe.

Ils revinrent ainsi vers leurs gens, et s'ils parlèrent, ce fut de choses indifférentes. Chacun sur son blanc cheval, ils vont, et

rejoignent le camp où ils trouvent grand deuil : tous croyaient que Cligès était mort et que Fénice était perdue.

La joie succède à la tristesse. Les deux empereurs vont à la rencontre des arrivants. Il leur tardait de savoir comment Cligès avait retrouvé et sauvé l'impératrice. Cligès leur conte le stratagème de l'armure et le combat avec les Saxons, et ils s'émerveillent fort et louent son courage.

Mais revenons au duc. Il était fou de colère et ne se tenait pas pour battu. Il jure bien qu'il prendra sa revanche, si Cligès y consent. Il propose une joute à telles conditions que si le Grec est vainqueur, l'empereur pourra s'en aller en toute sûreté dans son pays et emmener la pucelle, et que, si Cligès est vaincu, il n'y aura paix ni trêve que Fénice ne lui demeure.

Le duc fit connaître sa résolution aux deux empereurs par un sien drogman qui savait l'allemand et le grec.

Celui-ci fit son message dans les deux langues. Tout le camp s'agite et frémit : ils disent qu'il ne plaise à Dieu que Cligès recommence le combat. Les empereurs étaient effrayés, mais Cligès se jette à leurs pieds, les suppliant de lui accorder cette bataille pour salaire de son dernier exploit.

« Beau neveu, fit l'empereur d'Allemagne en levant la main, votre dessein me peine, car je n'attends que deuil de cette joute. Vous m'avez rendu joyeux, mais il me coûte de vous accorder cette bataille, car je vous vois trop enfant. Je n'ose toutefois repousser votre demande. Mais si vous écoutiez ma prière, vous ne vous chargeriez pas d'un tel faix. »

Cligès ne voulut pas entendre raison ; il renouvela sa demande, l'empereur l'octroya, et il y eut parmi les gens maintes larmes pleurées.

Avant l'heure de prime, le messager avait rapporté la réponse.

Le duc de Saxe voyait déjà Cligès mort et conquis. Il se fit armer promptement. Cependant Cligès, à qui il tardait de donner de nouvelles preuves de sa valeur, requit les armes de son oncle qui le fit chevalier. Quand il fut armé de pied en chef, l'empereur lui ceignit l'épée, et Cligès monta son arabi blanc, dont le harnais était blanc comme neige ; à son col pendait un écu tout d'ivoire et sans autre peinture.

Les deux combattants ont fixé à mi-chemin le lieu de la rencontre : de chaque côté seront leurs gens, tous sans épées ni lances,

et ils feront le serment de ne bouger, tant que la bataille durera.

Les deux osts sont assemblées, les champions prêts à la lutte, et chacun espère la victoire.

L'impératrice se fit mener sur le champ; elle était pleine d'angoisse pour Cligès, et bien résolue à mourir, si elle voyait périr sous ses yeux celui sans qui elle ne pouvait vivre.

La lance au poing, ils fondent l'un sur l'autre; au premier choc les fûts volent en éclats, les chevaux sont renversés, et tous deux ont guerpi la selle. Tous deux sur pieds, ils se requièrent à l'épée, les heaumes étincellent comme le fer rouge, quand le fèvre le tire de la forge et le bat sur l'enclume. Ils se rendent l'un l'autre les coups avec usure.

Le duc paye Cligès d'une colée si merveilleuse que le jouvenceau tombe sur un genou. L'empereur est ébahi, Fénice est éperdue; elle s'écrie : « Dieu, aide ! » C'est tout ce qu'elle peut dire, la voix lui manque, elle se pâme en croix. Les barons s'empressèrent autour d'elle pour la relever : nul ne songeait à la blâmer, car ils pensaient tous qu'elle en eût fait autant pour chacun d'eux.

Cligès avait ouï le cri de Fénice; il en sent redoubler sa force et son courage.

Le duc s'étonne de son ardeur :

« Valet, fait-il, Dieu me sauve ! Je te vois plein de cœur et de hardiesse : si ce n'était pour mon neveu que tu as tué, ce que je n'oublierai jamais, je ferais volontiers la paix avec toi, et laisserais là cette querelle pour une femme.

— Duc, fait Cligès, ne convient-il pas qu'on abandonne son droit, quand on ne peut le défendre ? De deux maux, quand on le peut, il faut choisir le moindre. Quand il m'attaqua, votre neveu ne fut point sage. Et je ferai tout ainsi de vous, que j'ai fait de lui, si vous ne voulez m'offrir une bonne paix. »

Le duc voyait que le bachelier avait crû en force et en courage : il pensa qu'il valait mieux en demeurer là, avant qu'il fût lui-même recru et las de combattre. Il lui dit :

« Valet, je te vois franc, ouvert et courageux. Mais tu es trop jeune. Et je pense et suis sûr que, si je t'occis, je n'en retirerai gloire ni louange : on m'en fera honte toute ma vie. Ce sera ton éternel honneur de t'être mesuré à moi en deux joutes. Et maintenant le désir me vient de te déclarer quitte et de cesser le combat.

— Duc, il ne faut pas qu'on puisse dire que vous m'avez fait une bonté et octroyé

merci. Devant tous ceux qui sont présents, il vous faudra déclarer à haute voix ce que vous me dites, si vous voulez vous accorder avec moi. »

La paix fut faite à ces conditions. Cligès eut l'honneur de la journée. Les Grecs en firent grande liesse, mais les Saxons n'en rirent pas : ils avaient bien vu que leur seigneur était las et recru, car s'il n'eût tenu qu'à lui, il n'eût pas épargné son adversaire.

Le duc retourna en Saxe, dolent et vergogneux, et peu prisé de ses hommes qui le tenaient pour failli et recréant. Les Grégois se mirent en chemin pour Constantinople. L'empereur d'Allemagne prit congé de son gendre, de sa fille et de Cligès.

Cligès pense à la recommandation de son feu père. Si son oncle veut le lui octroyer, il ira en Bretagne parler à son oncle le roi Artur, car il a grand désir de le connaître et de le voir.

« Beau neveu, dit Alis, il ne me plaît pas que vous nous laissiez, car je veux que vous soyez mon compagnon et seigneur avec moi de mon empire.

— Beau sire, répond Cligès, il ne m'appartient, et je ne suis tant sage ni tant preux

que je mérite d'être avec vous ou avec autrui maître de l'empire. Je suis enfant, et je sais peu. On éprouve l'or pour savoir s'il est fin, et moi je veux m'éprouver là où est la pierre de touche. En Bretagne sont les prud'hommes vantés, et qui veut avoir renom d'honneur et de prouesse doit rechercher leur compagnie. »

Alis vit que rien ne pouvait retenir le jeune homme. Il lui donna autant de compagnons qu'il désirait, et lui bailla de l'or et des chevaux ; Cligès en choisit quatre, un blanc, un sor, un fauve et un noir.

Il alla prendre congé de sa mie. Il s'agenouilla devant elle, inclinant les yeux à terre, et pleurant tant qu'il arrose de ses larmes son biau et son hermine. Il semble qu'il ait vergogne, comme s'il se reprochait quelque chose à son égard. Fénice le regarde peureusement et ne sait quelle affaire l'amène.

« Ami, beau sire, dit-elle, levez-vous ; seyez-vous près de moi, ne pleurez plus, et me dites votre plaisir.

— Que vous dire, dame ? Je vous demande congé.

— Congé de quoi ?

— Dame, je dois aller en Bretagne.

— Et pour quelle besogne ?

— Quand il mourut, mon père me pria de

m'y rendre, aussitôt que je serais chevalier. Le voyage sera moins long d'ici qu'en partant de la Grèce. Mon devoir est que je prenne congé de vous, comme de celle à qui je suis tout entier ».

Au départ il y eut sanglots et soupirs, mais si bien couverts que nul témoin, tant vit-il et ouït clairement, eût pu se douter que Cligès aimait Fénice.

Le bachelier s'en est allé pensif vers la Bretagne. La pucelle suivit la route de l'empereur, plongée dans un abîme de rêverie. Quand on arriva en Grèce, elle fut reçue à grand honneur comme impératrice. Mais ces honneurs lui étaient de peu ; elle était toute absorbée en Cligès. Elle ne pensait pas que jamais son cœur lui revînt, si Cligès qui l'avait pris ne le lui rapportait. Elle languissait, soupirant et pleurant chaque jour, et se rappelant le départ de Cligès, le congé qu'il avait requis d'elle, sa tristesse, son humble contenance, comment il était pâle et changé, et tout en larmes, et comment il se tenait à genoux devant elle, comme s'il voulait l'adorer. Ces images étaient douces à son souvenir ; après, pour la bouche, elle mettait sur sa langue un mot plaisant et suave comme les bonnes épices, un mot dont elle ne voudrait pas avoir mal compris le sens, tant il la sou-

lage et console. Cligès a dit qu'il était « tout à elle ». Et en redisant ce mot, elle sent une douceur qui lui coule au cœur. Ce mot précieux, elle se le répète souvent, et elle le renferme en sa mémoire jalousement, comme un trésor.

« Quelle était la pensée de Cligès, se dit-elle, quand il m'a dit : « Je suis tout vôtre » ? En quoi suis-je sa dame ? Quel est mon pouvoir sur lui ? Je ne vois que l'amour qui puisse me mériter cette faveur. Il y en a qui disent cela par flatterie. Est-ce son cas ? Je l'ai vu changer de couleur et pleurer piteusement. Cela ne vient pas de ruse ou de tricherie. Non, ses yeux ne m'ont pas menti ! Mais peut-être qu'il pleurait parce qu'il quittait ses amis ? Il en a beaucoup. Ah ! celui qui lui persuada d'aller en Bretagne n'eût pu mieux faire pour me percer le cœur ! Jamais Cligès ne fût parti si son cœur fût pareil au mien. Le sien est seigneur, le mien est serf, mais peu lui chaut de mon service. »

Ainsi l'amour travaillait la pucelle, mais sa tristesse était délices, tant qu'elle ne pouvait en être lassée.

Cligès passa la mer et arriva à Wallingford. Il y eut bel hôtel et y fit large dépense. Sur son ordre, ses gens se sont tant enquis qu'on leur a rapporté que les barons du roi Artur

avaient projeté aux environs d'Oxford un tournoi qui devait durer quatre jours.

Cligès avait le temps de s'y préparer dans la quinzaine. Il envoya promptement à Londres trois de ses écuyers en leur commandant d'acheter trois armures de couleur différente, une noire, une vermeille, et une verte, et de les dissimuler sous une enveloppe de toile.

Les écuyers allèrent et rapportèrent bientôt les armures, et Cligès les fit mettre avec celle que l'empereur lui avait donnée au bord du Danube.

Au jour nommé les barons, qui étaient la meilleure chevalerie du roi Artur, se trouvèrent rassemblés dans les plaines devant Oxford.

Comme c'était la coutume en ce temps-là, un chevalier s'avança seul entre les deux rangs pour ouvrir le tournoi. Nul ne se présenta contre lui. Et les gens murmuraient :

« Pourquoi donc nul ne sort du rang pour combattre ? »

— C'est que celui-ci est un des piliers de la chevalerie. Vous ne voyez pas !

— Qui donc est-ce ?

— Sagremor le Déréé.

— Ah !... »

Cligès entendait ces propos. Il était assis

sur son cheval moreau, et ses armes étaient plus noires que mûre. Quand il vit que personne ne s'avancait, il piqua. On le regardait avec curiosité; personne ne le connaissait.

« Avez-vous déjà vu ce chevalier?

— Non.

— Ni moi!

— Son armure est plus noire que chape de moine. »

Cependant Cligès frappait, et d'un seul coup abattait Sagremor qui s'avouait son prisonnier.

Alors les joutes succèdent aux joutes. Cligès ne trouve aucun chevalier devant lui qu'il ne prenne ou ne désarçonne. Mais l'on a plus de mérite à oser le défier, même si l'on perd la partie, qu'à prendre un chevalier de la moyenne.

C'était l'heure de vêpres. Cligès rentra à son hôtel. Il fit serrer l'armure noire dans une chambre, et il eut bien soin de mettre en évidence devant son huis, sur le chemin, les armes vertes, afin de tromper les curieux.

D'un bout à l'autre de la ville, on se demandait quel était le chevalier aux armes noires. En vain le roi Artur s'était enquis de son repaire.

« Nous ne savons ce qu'il est devenu,

faisaient les gens, qui n'en pouvaient dire davantage, non plus que s'il fût à Césarée, à Tolède ou à Candie.

— Par ma foi, dit le roi, c'est grande merveille. Un fantôme, sans doute, s'est promené parmi nous. Il a versé maints chevaliers qui de l'année ne verront son pays ni sa porte, et chacun manquera à sa parole. »

Ainsi, pendant toute la soirée, on ne parlait que du noir chevalier.

Le lendemain, le tournoi reprit. Pour faire la première joute, Lancelot du Lac s'est avancé; il attend, lance droite. Et voici Cligès qui accourt, tout battant, plus vert que n'est herbe de pré, sur son cheval fauve.

Il pique, et les gens disent : « Celui-là est encore plus adroit que le chevalier aux noires armes. Il l'emporte sur celui d'hier comme le laurier sur le sureau. Au moins, cette fois, saurons-nous à qui nous avons affaire. »

Cligès assène un tel coup sur l'écu au lion d'or qu'il jette Lancelot hors de la selle. Lancelot ne peut se défendre et s'avoue prisonnier.

Lors le tournoi s'engage, Cligès fracasse les lances l'une après l'autre, en désarçonne deux fois plus que la veille et en remporte deux fois plus d'honneur.

Après vêpres, il retourna dans son hôtel, .

comme il avait accoutumé; il fit promptement tirer et mettre devant son huis ses atours vermeils, et ôta son armure verte qu'il cacha soigneusement.

Le lendemain, ce fut Perceval le Gallois qui ouvrit le tournoi. Cligès parut sur son destrier sor avec ses armes vermeilles. Ils piquent et échangent de grands coups de leurs courtes lances carrées. Perceval est bientôt renversé et doit fiancer prison.

Lors commence l'étour, et Cligès abat l'un après l'autre ceux qui veulent se mesurer avec lui. On admire le chevalier au rouge écu, plus qu'on avait fait le vert et le noir; les meilleurs se trouveraient honorés d'être de ses familiers.

Quand le soleil se fut couché, Cligès rentra comme de coutume, cacha son armure vermeille et plaça devant sa porte, bien en vue, la blanche, celle dont il avait été adoubé en Allemagne.

Les chevaliers commençaient à croire que sous diverses armures, un seul les avait déconfits. Messire Gauvain disait qu'il n'avait vu meilleur jouteur; aussi a-t-il résolu, au quatrième jour, de provoquer cet étrange chevalier qui change tous les jours de cheval et d'armure.

Le lendemain, Cligès, plus blanc que fleur

de lis, l'écu blanc à la main, s'en vient galopant sur son arabi blanc. Gauvain sort du rang, et tous disent : « C'est Gauvain, le fameux, l'invincible ! »

Gauvain pique, Cligès s'élance ; ils fondent l'un sur l'autre plus vite que cerf poursuivi, quand il entend les chiens qui glatissent après lui. Les deux lances volent en pièces, Cligès et Gauvain vident les arçons, rompant sangles et poitrail.

Tous deux sont à terre ; ils ont tiré l'épée nue. A qui mieux mieux, ils pourfendent les écus, fracassent les heaumes et démaillent les hauberts. On ne savait quel était le meilleur ou le pire, et l'on eût attendu longtemps pour apprendre qui dût avoir l'avantage, quand le roi prit son parti d'arrêter un combat sans issue.

« Arrière, chevaliers ! s'écria-t-il, faites la paix, soyez amis, et vous, beau neveu Gauvain, priez ce vaillant chevalier de vouloir bien venir à ma cour.

— Volontiers, beau sire. »

Cligès ne repoussa pas la prière, et à grande joie on se rendit au palais. On mit les nappes, on passa les touailles et les bassins, et l'on s'assit au manger. A la fin du repas, le roi dit à Cligès :

« Ami, je veux apprendre pourquoi vous

n'avez pas daigné venir plus tôt à ma cour, et pourquoi chaque soir vous vous cachiez et changiez d'armure. Dites-moi votre nom et de quelles gens vous êtes né. »

Cligès raconta son histoire. Ses oncles, le roi Artur et messire Gauvain, lui firent fête. Il demeura à la cour jusqu'au renouvellement de l'été, et fit maintes chevaleries par la France et la Normandie. Mais l'amour et le désir ne lui laissaient plus de repos. Il pensa qu'il avait bien rempli son devoir envers la mémoire de son père Alexandre, et il se résolut à retourner en Grèce pour revoir sa chère Fénice. Il prit congé de la cour, ce qui ne fut pas sans donner beaucoup de regrets à monseigneur Gauvain et au roi. Il s'embarqua, il eut bon vent sans tourmente, et tant erra sur mer qu'il jeta l'ancre devant Constantinople.

La nouvelle de l'arrivée de Cligès se répandit bientôt dans la cité. Elle fut agréable à l'empereur, mais cent fois plus à l'impératrice, comme l'on pense. Les nobles et les riches hommes viennent à sa rencontre, et l'empereur l'embrasse devant tous. Fénice le salue ; l'un et l'autre changent de couleur en se revoyant ; c'est merveille que, se tenant si près l'un de l'autre, ils ne se jettent dans les bras l'un de l'autre, et ne s'entr'accolent et

se donnent des baisers, tels qu'ils plaisent à l'Amour. Mais c'eût été folie.

Ses gens accourent de toutes parts, se divertissent fort à le voir, et le conduisent, qui à pied, qui à cheval, jusqu'au palais de l'empereur. Chacun met sa peine à lui témoigner son amour, et son oncle lui abandonne tout, terres, trésors, excepté la couronne. Mais Cligès n'avait souci d'argent ni d'or, quand il n'osait faire son aveu à celle qu'il aimait. C'était bien le lieu de lui parler, s'il n'eût craint d'être repoussé, car toute la journée, il pouvait sans danger la voir et s'asseoir auprès d'elle.

Quelque temps après son retour, il vint dans la chambre de Fénice, et sachez que sa porte ne lui fut pas fermée. Tous s'étaient retirés au-dessus, et ils purent parler sans témoins.

Fénice mit l'entretien sur la Bretagne et s'enquit tout d'abord de monseigneur Gauvain, de sa réputation de grand sens et de belles manières, et de fil en aiguille en arriva au sujet de ses appréhensions. Elle lui demanda s'il aimait une dame ou une pucelle de la contrée.

« Dame, répondit vivement Cligès, j'aimai de là-bas, mais je n'aimai personne qui *fût de là-bas*. Depuis que je quittai l'Allemagne,

je ne sais ce que mon cœur devint. Je l'ai laissé ici, et c'est pour le retrouver que je suis revenu. Mais il ne veut rentrer en ma possession, et je ne le puis tirer à moi, et d'ailleurs ne le veux. Et vous, comment avez-vous été, depuis votre venue dans ce pays ? Les gens et la terre vous plaisent-ils ?

— Ce pays ne me plut guère avant votre retour, dit Fénice, mais maintenant je commence à y trouver la joie. Jamais je ne fus en Bretagne, et pourtant mon cœur y a eu je ne sais quel rendez-vous.

— Quand y alla-t-il ?

— Il y était tant que vous y fûtes.

— Je ne l'ai pas rencontré. Si j'avais su sa présence, je lui aurais tenu bonne compagnie.

— Vous m'auriez bien réconfortée, et vous devriez bien vous y résoudre, car je serais débonnaire à votre cœur, s'il lui plaisait de venir là où je suis.

— Dame, il est venu à vous.

— Il n'a pas été en exil, ou s'il y alla, son exil fut partagé.

— Maintenant ils sont tous les deux ensemble, et le mien est vôtre entièrement.

— Et vous aussi, vous avez le mien. Nous sommes bien faits pour nous entendre. Sachez que votre oncle n'a rien eu de moi, depuis que je lui fus accordée. Jamais encore,

il ne me connut comme Adam connut sa femme. Je suis appelée dame à tort. Mais nul ne se doute que je sois pucelle, même votre oncle qui, par l'effet d'un narcotique, croit veiller quand il dort, et avoir à sa guise son plaisir de moi, tout ainsi que si je gisais dans ses bras. J'ai bien su l'écarter. Quand je vous donnai mon cœur, je vous promis mon corps, si bien qu'il sera à vous sans partage. Si je vous aime et si vous m'aimez, on ne nous appellera pas Tristan et Iseut, car cet amour serait coupable. Je vous avertis que vous n'aurez d'autre faveur de moi que vous n'en avez, si vous ne trouvez le moyen de m'enlever de telle sorte que jamais votre oncle ne me retrouve et ne puisse nous blâmer, vous ni moi, et qu'il ne sache à qui s'en prendre. Réfléchissez à cette chose ce soir, et dites-moi demain l'idée qui vous sera venue. Moi aussi, je penserai à ce qu'il convient de faire; demain matin chacun dira sa pensée, et nous mettrons à exécution le dessein qui nous paraîtra le meilleur. »

Chacun des amants veilla avec délices la nuit, méditant mille ruses et stratagèmes d'amour. Le lendemain, ils vinrent au rendez-vous convenu et tinrent conseil.

« Dame, dit Cligès le premier, je pense que vous ne pourrez mieux faire que d'aller en

Bretagne. Vous y serez reçue par mon oncle le roi Artur mieux qu'Hélène ne le fut à Troie. Gardez que rien n'empêche votre départ.

— Je ne m'en irai pas ainsi avec vous, répliqua l'énice, car il serait parlé de nous par tout le monde, comme d'Iseut et Tristan, quand nous serions loin; partout on blâmerait notre folle passion; nul ne croirait la vérité : que je me suis échappée des bras de mon mari pucelle; on me tiendrait pour dévergondée et folle de mon corps. Il est bon de suivre l'enseignement de saint Paul qui recommande sagement à celui qui ne veut demeurer chaste d'éviter au moins le scandale. Il faut étouffer la médisance, et je pense bien y arriver, si vous approuvez mon dessein. Je feindrai d'être malade, et puis me ferai passer pour morte. Vous, pensez à pourvoir à ma sépulture. Qu'elle soit édifiée de telle manière que je n'y meure pas, et que vous puissiez m'en tirer la nuit, sans éveiller l'attention. Vous me chercherez aussi un refuge où je ne manque en rien du nécessaire et où vous seul me puissiez voir, car je me donne à vous entière, et en toute ma vie je ne veux avoir d'autre maître et d'autre servant. Tout ce que vous ferez me sera bon, et jamais je ne serai dame de l'empire, si vous n'en êtes le seigneur. Un lieu misérable me

vaudra plus que tous ces palais, quand vous serez avec moi. Si la besogne est faite comme il faut, la médisance perdra ses droits, car on me croira pourrie en terre. Thessala, ma nourrice, en qui je me fie entièrement, vous y aidera de bonne foi.

— S'il en est ainsi, conseillez-vous auprès de Thessala, dit Cligès, et faisons vite. Mais si nous n'agissons prudemment, nous sommes perdus sans espoir. Dans cette ville il y a un ouvrier qui taille et sculpte à merveille. Il n'est terre où l'on ne connaisse les œuvres de ses mains. Il se nomme Jean, et il est mon serf. Dans les divers métiers, auxquels il veut s'appliquer, nul ne peut se mesurer avec lui, car, au prix de Jean, tous sont novices comme enfants au berceau. Ceux d'Antioche et ceux de Rome imitent ses ouvrages et ont appris de lui tout ce qu'ils savent faire. De plus, il est homme on ne peut plus loyal. Je veux le tâter, et s'il entre dans mes vues, je l'affranchirai ainsi que tous ses héritiers. Je n'hésiterai pas à lui dire ce que nous avons concerté, s'il me jure de nous aider et de se taire. »

Dès que Cligès l'eut quittée, Fénice manda Thessala.

« Maîtresse, lui dit-elle, je sais que vous ne trahirez jamais les secrets que je pourrai vous.

confier, car j'ai déjà mis votre discrétion à l'épreuve; je me plains à vous de tous mes maux, et ne prends conseil ailleurs. Vous savez ce que je désire et ce qui me tient en souci; mes yeux ne peuvent voir qu'un être qui me plaise; mais je n'en aurai nulle félicité, si auparavant je ne le paie très cher. Mais j'ai trouvé mon pareil; ce que je veux, il le veut aussi, et si je suis triste et angoissée, il est triste de ma tristesse et de mon angoisse. Or il faut que je vous apprenne ce que nous avons résolu. »

Elle lui dit qu'elle feindra d'être malade, et se plaindra tant qu'elle fera qu'ansée d'être morte, et Cligès l'enlèvera la nuit, et ils seront désormais ensemble pour toujours. Si elle était assurée que Thessala voulût bien lui prêter ses bons offices, la besogne serait tôt et bien faite.

Thessala l'assura qu'elle l'aiderait du mieux qu'elle pourrait afin qu'elle passât pour morte; quand elle l'aura abreuvée d'un philtre qui la rendra sans haleine, froide et décolorée, il n'y aura personne qui ne croie de certain que son âme soit séparée du corps. Et pourtant elle sera vivante et saine, hormis qu'elle ne sentira bien ni mal durant un jour ou une nuit entière.

« Maîtresse, je m'en remets à votre sagesse,

répondit Fénice. Dites, je vous en prie, aux gens que je vois ici qu'ils s'en aillent au plus tôt, car le bruit m'incommode, et je suis malade.

— Seigneurs, dit Thessala, ma dame est souffrante, elle veut que vous la laissiez, car vous parlez et faites du bruit. Elle n'aura de repos et d'aise que vous ne soyez hors de la chambre. »

Les gens se retirèrent aussitôt.

Cependant Cligès mandait Jean à son hôtel et l'entretenait privément.

« Jean, lui dit-il, tu es mon serf ; je puis te donner ou te vendre, et disposer de ta personne et de ton avoir comme d'une chose qui est mienne. Mais si je pouvais me reposer sur toi d'une affaire à laquelle je pense, tu serais pour toujours libre, ainsi que tes héritiers. »

Jean n'enviait rien tant que la franchise ; il répond :

« Sire, il n'est chose que je ne fisse à votre désir, pour être libre ainsi que ma femme et mes enfants. Dites-moi ce que vous voulez ; je n'épargnerai pas mes peines pour vous contenter et ferai passer votre intérêt avant tous les miens.

— Mais c'est chose que je ne puis te dire, reprit Cligès, si tu ne répons de m'aider loyalement et de n'en parler jamais.

— Je le jure ; je ne dirai de ma vie ce qui pourrait vous fâcher ou vous nuire.

— Le secret que tu vas ouïr, il n'est homme à qui j'oserais le confier, dût-il m'en coûter la vie. Mais ta loyauté m'engage à t'ouvrir mon cœur. Je puis compter sur toi tant pour l'aide que pour le silence ?

— Certainement, sire, si Dieu m'aide. »

Là-dessus Cligès lui a conté toute l'affaire.

Jean promet de tailler la sépulture au mieux qu'il pourrait. Auparavant il dit qu'il mènera Cligès visiter une sienne maison, où il s'enferme seul pour peindre et ouvrier, et qu'il lui fera voir ce qu'il n'a montré encore à personne.

« Allons-y », dit Cligès.

Jean le mena sous la ville, à l'écart des habitations, où il avait construit une tour d'une architecture admirable. Ils entrèrent, visitèrent les étages et les chambres qui étaient peintes de belles images très bien enluminées. La tour était solitaire et vide du haut en bas. Cligès passe d'une chambre dans l'autre, il croit avoir tout vu, et dit que la demoiselle y sera fort bien, car personne n'y saura sa présence.

« Certainement non, sire, dit Jean. Mais vous n'avez pas encore vu toutes les pièces et dépendances de ma tour ; il y a là des réduits que nul ne pourrait soupçonner. Vous ne

pourriez tant chercher, en tournant tout autour, si subtil que vous soyez, que vous y deviniez ce que je vais vous montrer. Sachez qu'il n'y manque ni étuves ni commodités qui conviennent à une dame. Votre amie y aura toutes ses aises. Par dessous terre, la tour s'élargit, comme vous allez le voir, et vous n'y pourrez trouver huis ou entrée de nulle part. Les portes sont faites de pierre par tel engin qu'on n'y voit aucune jointure. »

Lors Jean l'emmène par la main le long du mur poli et coloré.

« Sire, fait-il, on ne voit céans mur ni fenêtres; croyez-vous qu'on pourrait traverser ce mur en quelque façon, sans le démolir ? »

Cligès répond qu'il ne le croit pas.

Jean desserre un huis invisible qui s'ouvre sans effort dans le mur. Ils passent l'un après l'autre, et ils descendent par une vis jusqu'à une salle voûtée. C'était là que Jean avait coutume de travailler.

« Sire, fait-il, vous ne pourrez trouver un refuge où votre amie soit mieux à l'abri des regards, et vous verrez que rien n'y manque, car il y a des bains où l'eau chaude vient dans les cuves par des conduits souterrains. Qui voudrait chercher un hôtel pour y loger et bien cacher son amie, je gage qu'il

lui faudrait aller loin pour trouver le pareil. »

Ils firent le tour des belles chambres à voûtes peintes, et Cligès vit maintes œuvres de Jean qui lui plurent beaucoup.

« Ami, lui dit-il, je vous affranchis avec tous vos hoirs, et je suis vôtre à la vie, à la mort. Il est bien entendu que mon amie logera céans, toute seule, et que nul ne le saura que vous et moi, sans plus. »

Ils sortirent de la tour et revinrent dans la ville.

Déjà la nouvelle s'était répandue que l'impératrice gisait au lit, très malade.

Cligès courut au palais. Tous étaient tristes et livides à cause de la dame, et il n'y avait plus de joie. Elle se plaignait de la tête et du cœur, et elle avait commandé que nul ne vînt dans sa chambre, sinon l'empereur ou son neveu, car à ceux-là elle ne pouvait refuser sa porte.

Cligès demeura fort peu auprès d'elle, mais il lui conta tout ce qu'il avait vu. Fénice veut laisser croire que ce qui lui plaît l'incommode ; elle dit assez haut pour qu'on l'entende : « Laissez-moi, vous me fatiguez ; je me sens plus malade. »

Cligès se retire alors, fort content au dedans de lui-même, mais en faisant mine dolente.

L'empereur était très affligé. Il envoya quérir des mires. Mais Fénice ne veut qu'on la voie ni qu'on la touche. Elle dit qu'elle n'aura d'autre médecin, sinon celui qui lui donnera aisément la santé, quand il le voudra : celui-là la fera mourir ou vivre ; à celui-là elle se remet de sa santé et de sa vie. On croit qu'elle parle de Dieu, mais sa pensée est autre ; car elle n'entend parler que de Cligès qui est son dieu, et qui peut seul la sauver ou la faire mourir.

Thessala chercha secrètement par toute la ville une femme atteinte de quelque mal sans espoir, et le jour même où elle mourait, elle prit son urinal et l'apporta en cachette au palais.

« Sire, dit-elle, mandez vos mires. Ils vous diront ce qu'il faut penser de l'état de l'impératrice. »

Les mires vinrent dans la salle : ils examinent et murmurent entre eux : « Madame ne passera pas none ! »

Cependant Thessala brassait son poison. Un peu avant none, elle le donne à boire à l'impératrice. Aussitôt que Fénice a bu, sa vue se trouble, son visage devient blafard, elle ne remue plus pied ni main.

Les gens crient et pleurent, battent leurs paumes et tordent leurs poings. C'est fait,

l'impératrice n'est plus. Et voici les clercs qui s'assemblent, lisant le psautier et priant pour l'âme de la trépassée.

Sur ces entrefaites sont venus trois physiiciens de Salerne, vieux et chenus. En entendant tout ce bruit, ils s'arrêtent et demandent d'où vient si grand désespoir.

« Seigneurs, leur répond-on, vous ne savez donc pas le malheur qui nous arrive ? D'où venez-vous donc ? La mort en tous lieux guette ce qu'il y a de meilleur : elle a fait aujourd'hui grande scélératesse ; elle a pris beauté, sagesse et courtoisie ; elle nous a ravi l'impératrice.

— Ha ! Dieu ! font les mires, tu hais cette cité, nous le voyons bien. Si nous fussions venus dès hier, la mort eût pu être fière de nous arracher cette proie.

— Seigneurs, ma dame ne voulut pour rien au monde que vous la vissiez ; il est assez de bons médecins par le monde ; il en vint plusieurs, mais elle refusa de les recevoir. »

Les trois mires étaient pensifs. Il leur souvint de Salomon, que sa femme haïssait tellement qu'elle se fit passer pour morte. Peut-être que celle-ci a fait de même. Mais s'ils pouvaient s'assurer qu'il y eût là supercherie, rien ne les empêcherait de dire la vérité.

On avait mis le corps en une bière. Les cris, les pleurs continuaient de plus belle.

Le maître des mires s'approcha ; on le laissa faire ; il mit la main sur la poitrine et sur le côté de la dame, et sentit qu'elle était vivante sans nul doute. Il voit l'empereur qui se meurtrit et s'arrache les cheveux.

Il s'écrie :

« Empereur, console-toi. Cette dame n'est pas morte. J'en suis certain ; pends-moi si je ne te la rends vive. »

A ces mots les lamentations s'apaisent. L'empereur commande au mire de dire ou de faire librement ce qu'il veut. S'il fait revivre l'impératrice, il obtiendra tout de lui ; mais il sera pendu comme un larron, s'il a menti en rien.

« J'y consens, dit le mire. Faites vider la place sur-le-champ. Il faut que je voie privéement le mal dont la dame est atteinte. Ces deux mires seulement resteront ici avec moi. Que tout le monde sorte ! »

Cligès, Jean et Thessala voulaient demeurer, mais force leur fut, devant les menaces, de s'accorder à l'avis des autres, et de quitter le palais avec eux.

Les trois mires tirèrent le suaire de la morte, et ils lui dirent à l'oreille :

« Dame, n'ayez pas peur, mais parlez en

toute confiance. Nous savons que vous êtes saine et bien portante. Laissez-vous faire et ne désespérez pas. Si vous nous demandez conseil, nous sommes prêts à vous aider de tout notre pouvoir soit dans le bien, soit dans le mal. Nous serons loyaux envers vous, et nous cèlerons ce qu'il vous plaira. Ne nous faites pas longtemps plaider. Nous vous offrons nos services : vous ne devez pas les repousser. »

Ainsi ils croyaient l'amuser et la décevoir, mais rien n'y fit ; elle ne se souciait guère de leurs services.

Quand les physiiciens virent qu'ils ne tiraient rien d'elle par la douceur, ils la mirent hors de la bière et commencèrent à la frapper. La dame se taisait toujours.

Alors ils l'épouvantent et la menacent, si elle ne veut pas parler, de lui faire endurer plus de maux que jamais n'en subit femme chétive et misérable.

« Nous savons bien que vous êtes vivante, et que vous feignez et trahissez l'empereur. N'ayez pas peur de nous. Si vous avez à vous plaindre de quelqu'un, renoncez à votre folie qui est trop vilaine, avant que nous vous ayons blessée. Et nous seconderons vos désirs, même s'ils sont coupables. »

Le dame ne bougeait. Alors ils se remettent

à la battre de leurs courroies à coups redoublés.

Quand ils virent qu'elle avait tout le dos déchiré et que le sang coulait à flots des plaies, et que néanmoins ils n'en pouvaient tirer soupir ni parole, et qu'elle ne remuait non plus que si elle fût véritablement morte, ils dirent qu'ils prendraient du plomb fondu et qu'ils le verseraient dans ses paumes.

Ils vont quérir du feu et du plomb qu'ils fondent, et ils le lui coulent bouillant dans le creux des mains. Les ribauts ne sont pas encore satisfaits de voir que le plomb est passé d'outre en outre parmi les paumes, mais ils déclarent que, si elle ne parle incontinent, ils la feront rôtir à la flamme, tant qu'elle soit toute grillée.

Fénice se taisait toujours. Ils se disposent alors à la mettre sur le gril, quand les femmes qui étaient assemblées devant le palais, s'approchent de la porte, et par une petite entr'ouverture, voient son terrible martyre.

Elles s'élancent avec des maillets et des cognées sur l'huis qu'elles enfoncent à grand fracas, et toutes ensemble, elles entrent dans le palais. Thessala est au premier rang de la presse. Elle accourt vers sa dame qu'elle trouve toute nue devant le feu, et le corps tout sanglant et mutilé. Elle l'a recouchée dans sa bière et recouverte du linceul.

Cependant les dames vont payer leur salaire aux trois mires, sans attendre empereur ni sénéchal. Elles les précipitent par les fenêtres au milieu de la cour où ils se rompent le cou et se brisent les côtes, et bras et jambes. Telle fut leur récompense, et jamais femmes ne firent mieux.

Cligès fut bouleversé quand il apprit les tourments que son amie avait soufferts pour lui. Les trois mires ont eu leur châtiment et en sont morts, mais il craint que Fénice ne soit fort mal en point, et sa tristesse est grande.

Thessala cependant apporte un onguent précieux, et elle en oint doucement le corps et les plaies de Fénice. Cela fait, on la rensevelit dans un blanc paile de Syrie, en laissant le visage découvert.

Le lendemain l'empereur manda Jean. Il lui dit :

« Jean, occupe-toi de faire la sépulture la plus belle que tu pourras.

— J'en ai une toute prête, dit Jean ; c'était mon intention, quand je l'ai taillée, de la réserver pour un corps saint. Elle conviendra à l'impératrice, car elle est, je crois, très sainte créature et martyre.

— Vous avez bien dit, fait l'empereur. Elle sera enterrée au moutier Saint-Pierre, comme

elle m'en requit avant qu'elle mourût. Il faudra placer votre sépulture au plus beau lieu du cimetière. Allez! »

Jean mit tous ses talents à préparer le tombeau; il le garnit en dedans d'un lit de plume, et il y répandit fleur et feuille pour la bonne odeur, mais surtout pour y dissimuler une couverture.

Déjà le service était fait aux églises et dans les paroisses, et les cloches sonnaient pour le convoi. En toute la cité, ne demeure petit ni grand; tous vont pleurant après le corps, dames et pucelles, chevaliers et valets qui se pâment et se battent le sein, et maudissant la mort. Cligès n'était pas le moins affligé, car il ne savait si Fénice était vivante ou morte, et il lui tardait de la voir désenchantée. Les barons couchèrent le corps dans la sépulture, et laissèrent à Jean le soin de la clore et de la sceller.

La nuit vint. Trente chevaliers gardaient la morte, et dix cierges brûlaient autour. Les veilleurs furent bientôt las de l'ennui et du malaise; ils mangèrent et burent tant que le sommeil les prit.

C'est le moment qu'avait choisi Jean. Il alla retrouver Cligès, et tous deux, brochant et éperonnant, ils volèrent au tombeau de Fénice.

Le cimetière était clos tout autour de murailles élevées, et les chevaliers qui avaient fermé la porte en dedans croyaient être en sûreté. Cligès, voyant l'huis clos, se prit au mur et monta en haut, car il était fort et agile. Il y avait là un verger et des arbres à foison ; l'un d'eux touchait presque le mur, et Cligès s'en aida pour descendre. La première chose qu'il fit fut d'aller ouvrir à Jean.

Ils s'approchèrent des chevaliers endormis et éteignirent le luminaire, puis Jean sans effort ouvrit le tombeau, et Cligès y descendit. Il soulève son amie plus froide que marbre, et cent fois l'accole et la baise ; il ne sait s'il doit se réjouir ou pleurer. Mais déjà Jean a reclos la sépulture, et ils se hâtent vers la tour, emportant dans son linceul Fénice inanimée.

Quand ils l'eurent mise dans les chambres souterraines, ils la désensevelirent ; Cligès, qui la voit sans souffle et sans mouvement, la croit morte sans recours, et un profond désespoir s'empare de lui. Mais voici bientôt le moment où le poison aura cessé d'agir. Fénice entend son ami se lamenter, et elle se travaille de lui donner quelque signe de vie. Bientôt elle jette un soupir.

« Ami, dit-elle, je ne suis pas tout à fait morte, mais peu s'en faut. J'ai cru gaber et feindre, mais la mort n'a pas eu souci de ma

feinte. Ce sera merveille si j'en réchappe, car les mires m'ont cruellement blessée. Et pourtant si ma nourrice était ici, elle me guérirait facilement, pour peu qu'elle voulût s'en donner la peine.

— Ne vous tourmentez pas, amie, je vous l'amènerai dès ce soir.

— Que Jean aille la chercher tout de suite », dit Fénice.

Jean courut auprès de Thessala. Il lui dit que Cligès et Fénice l'attendent dans une tour où il la conduira, et qu'elle vienne, bien munie d'onguents et d'électuaires, car Fénice ne vivra guère si l'on ne lui porte prompt secours.

Thessala prit des onguents et des emplâtres et suivit Jean. Ils sortirent de la ville à la dérobée, et furent bientôt à la tour.

Tandis que Thessala soignait Fénice, Jean s'occupait de se procurer tout ce dont il était besoin. Il allait et venait hardiment. Pour détourner l'attention, il fit croire aux gens qu'il avait un autour en mue.

Au bout d'une quinzaine Fénice fut entièrement guérie. Cligès était au comble du bonheur : il n'eût pas cédé sa place pour être duc de Maroc ou d'Aumarie.

Toute l'année et deux mois et plus de l'autre, Fénice demeura dans la tour.

Au renouveau d'été, quand les feuilles et les fleurs sortent des arbres et que les oiselets se réjouissent dans leur latin, il arriva un jour qu'elle entendit chanter le rossignol. Un bras au flanc et l'autre au cou, Cligès la tenait doucement enlacée. Elle lui dit : « Bel ami cher, il me ferait grand bien d'avoir un verger où je puisse me promener. Depuis quinze mois je n'ai vu luire lune ni soleil. S'il se pouvait, j'irais volontiers hors de cette tour, dans quelque jardin où je me puisse ébattre. »

Cligès lui répondit qu'il demanderait conseil à Jean, et voici justement Jean qui vient comme il faisait souvent.

« Madame peut commander, dit-il, ses désirs seront satisfaits, car j'ai pourvu à tout. »

Ce disant, il ouvre un huis, je ne sais de quelle façon, dans un mur où nul autre que Jean eût pu dire qu'il y eût fenêtre ou ouverture, tant il était bien caché.

Le soleil entra aussitôt. Fénice est folle de joie à la pensée qu'elle va pouvoir s'échapper de son cachot. Ils passent la porte et se trouvent dans un charmant verger. Au milieu on voyait une ente largement feuillue et toute chargée de fleurs, dont les rameaux étaient dirigés de telle manière qu'ils pendaient tous à terre, hormis la cime d'où ils sortaient et qui était droite et haute. L'ente ombrageait un

préau délectable, et jamais le soleil n'était si haut à midi, aux mois les plus chauds de l'année, qu'un rayon pût y tomber, tant Jean avait bien su compasser et conduire les branches. Une haute muraille fermait le verger, et l'on n'y pouvait voir si l'on ne montait au sommet de la tour.

C'est là que Fénice prend ses ébats. Le soir elle fait son lit sous l'ente fleurie, et leurs journées se passent dans la joie et la volupté.

Au temps qu'on va giboyer au braque et à l'épervier, et qu'on quête la caille et la perdrix, il advint qu'un bachelier de Thrace, nommé Bertrand, jeune et fringant, et prisé en chevalerie, fut un jour chasser tout près de cette tour. Son épervier qui avait manqué une alouette s'essora, descendit derrière la muraille, et alla se poser sur un arbre du verger. Bertrand aussitôt grimpe au mur et passe outre, et il aperçoit Fénice et Cligès qui dormaient ensemble nu à nu.

« Que vois-je ? s'écrie-t-il. N'est-ce point Cligès ? Oui, ma foi. N'est-ce pas l'impératrice aussi ? Non, sans doute, mais elle lui ressemble : même nez, même bouche, même front. Jamais, certes, on ne vit telle ressemblance entre deux créatures. En celle-ci, il n'est rien qui n'appartienne à madame ; si



elle était vivante, je dirais que c'est elle. »

A ce moment une poire se détache d'une branche et tombe près de l'oreille de Fénice qui sursaute et s'éveille. Elle aperçoit Bertrand.

« Ami, ami, s'écrie-t-elle, Bertrand est là ! Il nous a vus. S'il nous échappe, nous sommes morts ! »

Cette fois Bertrand a bien reconnu l'impératrice sans aucun doute. Cligès s'est dressé ; il prend son épée. Bertrand se hâte de fuir ; déjà il était près d'avoir passé le mur quand Cligès le rejoignit et lui donna un coup d'épée sur la jambe qu'il coupa au-dessous du genou comme un rain de fenouil.

Bertrand se sauva comme il put parmi ses gens. Ceux-ci crient et se lamentent et veulent savoir ce qui est arrivé.

« Ne m'interrogez pas, leur dit-il, mais montez-moi sur un cheval. Cette affaire ne sera contée que quand nous serons devant l'empereur. Le coupable ne doit pas être rassuré, car il est en péril de mort. »

Ils l'emmenèrent sur-le-champ au palais, et devant tous Bertrand a conté son aventure. Quand il dit qu'il a vu l'impératrice toute nue dans un verger entre les bras de Cligès, la plupart croient que c'est folie, ou le tiennent pour hâbleur. On conseille à l'empereur de se rendre incontinent à la tour.

La rumeur est grande ; les gens se pressent derrière l'empereur, mais dans la tour on ne trouve rien. Cligès et Fénice ont fui avec Thessala qui leur promet de mettre en œuvre tout son art de diablerie pour les dérober aux poursuivants.

L'empereur fait appeler Jean, il commande qu'on le lie, et il lui promet la corde ou le bûcher, s'il est vrai qu'il a donné asile à son neveu et à l'impératrice.

« C'est la vérité, dit Jean, je ne mentirai point, et si j'ai commis un méfait, il est juste que je sois puni. Mais mon excuse est qu'un serf ne doit rien refuser à son droit seigneur, quand il commande. On sait de certain que je suis sien et que la tour est à lui.

— Non, elle est tienne !

— Mienne, sire ? Non : je ne suis même pas à moi, et je n'ai chose qui soit mienne, sinon en tant qu'il me l'octroie. Et si vous voulez prétendre que messire est coupable envers vous, je suis prêt à le défendre, bien qu'il ne m'en ait pas chargé. Mais comme je sais que je vais mourir, cela m'enhardit à vous dire toute ma gorgée. Si je meurs pour mon seigneur, je n'en serai pas déshonoré, car on connaît le serment que vous fîtes à votre frère : qu'après vous Cligès hériterait de l'empire, ce qui sera, s'il plaît à Dieu. Vous êtes à

blâmer en ceci que vous ne deviez pas prendre femme. En le faisant, vous avez mal agi envers Cligès. Maintenant faites de moi ce qu'il vous plaira : si je meurs pour lui, il vengera ma mort. »

Ces paroles n'apaisèrent pas la colère de l'empereur, mais il dit à Jean :

« Tu auras répit jusqu'à ce que ton seigneur soit retrouvé, ce Cligès que je chérissais et qui m'a trahi, quand je n'avais nulle intention de le tromper. En attendant, tu seras tenu en prison. Si tu sais où il est, dis-le à l'instant, je te l'ordonne.

— Comment ferais-je une si grande félonie ? Si je le savais, je ne vous l'enseignerais pas, même au prix de la vie. Dieu me garde ! J'ignore aussi bien où ils sont allés. Mais laissez-moi vous dire que vous êtes jaloux pour néant. Je ne crains pas tant votre courroux que je ne vous dise, devant tous, comment vous avez été déçu, et vous ne me croirez pas ! Par un breuvage que l'on vous donna, vous fûtes engigné et trompé, la nuit où vous fîtes vos noces. Depuis, sinon dans le sommeil et dans le songe, vous n'eûtes de plaisir de celle que vous nommez votre femme. Le breuvage vous faisait dormir et songer, et le rêve vous donnait autant de joie que vous en eussiez en veillant et que votre femme vous

tînt entre ses bras. Vous n'eûtes jamais d'autre plaisir d'elle. Son cœur appartenait à Cligès, tant qu'elle feignit pour lui d'être morte. Il eut confiance en moi et me révéla ces choses, et je l'accueillis dans ma maison dont il est le vrai possesseur et maître. »

L'empereur savait maintenant qu'il n'avait joui de sa femme qu'en songe et par l'effet du philtre de Thessala. Il dit que s'il ne prend vengeance du traître qui lui a volé sa femme, il s'en repentira toute sa vie durant.

« Or tôt, fait-il, qu'on les cherche partout, en ville, château, cité, jusqu'en Allemagne et qu'on me les ramène ! »

On se met aussitôt en quête. Les chevaliers fouillent les environs toute la journée sans rien trouver. Toute la quinzaine, on fut en chasse, mais Thessala les guidait, et avec ses enchantements ils n'eussent pas redouté toutes les forces réunies de l'empereur.

Les envoyés d'Alis revinrent tête basse.

Cligès avait déjà gagné la Bretagne ; il trouva le roi Artur, son oncle, et lui fit plainte et clameur de son oncle Alis qui, pour le déshériter, avait pris femme, au mépris de ses engagements. Le roi déclara qu'il irait devant Constantinople avec mille nefes et navires et mille sergents. Aussitôt, il fit semondre les hauts barons de sa terre, appareiller les

buces et les barques, les nefes et les dromons, et les charger d'écus, de targes et d'armures.

Ils allaient passer la mer quand arrivèrent de Grèce des messagers qui retardèrent l'embarquement. Avec eux était Jean qu'on pouvait croire sur parole. Ces messagers, qui étaient les hauts hommes chargés de rechercher Cligès, lui apprirent le trépas de l'empereur Alis. Dans son chagrin de n'avoir pu retrouver les auteurs de sa honte, il avait refusé le manger et le boire, et il était mort comme forcené.

« Dieu vous sauve, dirent-ils, sire, la Grèce et Constantinople sont à vous. Beau sire, ne tardez plus, venez, tous vos barons vous attendent pour vous faire empereur ! »

Cligès, dès les jours suivants, fit ses apprêts de départ ; il prit congé du roi, de monseigneur Gauvain et de tous ses amis, et il monta dans sa nef, emmenant l'énice. Ils furent reçus joyeusement en Grèce et couronnés en grande pompe. Cligès fit sa femme de son amie ; les doux liens qui les unissaient ne relâchèrent pas, mais se resserrèrent chaque jour davantage sans leur causer ennui ni lassitude ; et ils vécurent sans défiance et sans querelle, comme les vrais époux consacrés par l'amour. Onque l'impératrice Fénice ne fut tenue en prison, comme celles qui vécurent après elle,

car, depuis, il n'y eut pas d'empereurs qui ne redoutassent d'être trompés, quand ils se rappelaient comment Fénice avait déçu Alis, premièrement par le breuvage qu'il but, secondement par la mort qu'elle avait feinte. C'est pourquoi les impératrices de Constantinople, de si haute extraction qu'elles soient, sont traitées comme des captives. Toujours les empereurs, qui se défient d'elles, les font garder en chambre, moins par crainte du hâle que par peur d'être trahis, et ils ne laissent auprès d'elles aucun homme qui n'ait été privé de ses agréments dès l'enfance.

QUEL joli conte ! s'écrièrent toutes à la fois Agnès, Reine et Sibylle, lorsqu'Orry eut achevé de parler. Quels ressorts extraordinaires et quelles imaginations plaisantes : ce Cligès avec ses quatre armures, cette magicienne Thes-sala si fertile en stratagèmes, et ce maître Jean qui est tout à la fois peintre, tailleur d'images, maçon et jardinier ! Et quoi de plus angoissant que la venue fortuite et soudaine de ces horribles mires de Salerne, et les tourments qu'ils infligent à la fausse morte ? Jamais tels physiciens ne furent si bien punis de leur diablerie.

— Ta sorcière, beau cousin, dépasse la mienne en noirceur, dit Humbaut. L'idée du philtre est ingénieuse ; il rappelle le « boire herbé » de Tristan, mais l'effet est contraire, et les situations sont renversées.

— Tout cela n'est guère moral, dit Asselin. Il

paraît que la reine Aliénor et sa fille la comtesse Marie se délectaient à ces sortes de romans. C'étaient de franches païennes.

— L'ami d'Iseut, dit Agnès, fut plus coupable que celui de Fénice, car il n'avait rien à reprocher au roi Marc qui l'avait toujours traité avec une bonté extrême, au lieu qu'Alis est un usurpateur et un foi-menti.

— Messire Asselin, dit Reine, ne sauriez-vous quelque histoire un peu plus édifiante?

— Si fait, répondit le jeune homme. Je vous conterai comment, une nuit, le saint roi Guillaume d'Angleterre s'enfuit de son palais avec sa femme, laissant son royaume par esprit de pénitence, et comment Dieu lui envoya maintes épreuves singulières.

GUILLAUME D'ANGLETERRE



GUILLAUME D'ANGLETERRE

CELUI qui voudrait chercher dans les histoires d'Angleterre, en trouverait une à Saint-Edmond en Suffolk, qui, à la vérité, est bien plaisante et touchante. Chrétien de Troyes, qui l'avait ouï conter à un sien ami nommé Roger Le Cointe, la tenait pour vraie, ce qui n'est qu'à moitié incroyable.

Il y eut jadis en Angleterre un roi qui aima bien Dieu et sa loi, et honora beaucoup la sainte Église. Il entendait chaque jour les offices, car il avait fait vœu de ne perdre messes

ni matines, tant qu'il aurait quelqu'un pour les dire et les chanter. Il était humble et charitable, et gardait son royaume en paix. Il avait une femme, bonne chrétienne, sage et belle, et de lignage royal qu'il aimait beaucoup et qui lui rendait son amour. Le roi s'appelait Guillaume et la reine avait nom Gracienne.

Ils furent six ans ensemble, sans avoir d'enfants. La septième année, la reine conçut; tant que son fruit ne lui pesa pas trop, elle continua d'aller à matines, comme à l'ordinaire. Mais quand le roi vit approcher le terme de sa grossesse, il lui commanda de demeurer dans sa chambre, où il la fit garder et servir. Quant à lui, il ne cessa pas d'entendre matines, car il n'y eût manqué un seul jour pour rien au monde.

Une nuit, il fut éveillé avant l'heure accoutumée : il s'émerveilla fort de ne pas ouïr sonner les cloches, et comme s'il dût tonner dans le ciel, il entendit un fracas qui le fit tressaillir; il leva la tête, regarda par la chambre, et il vit une grande clarté dont il fut tout ébloui. En même temps, il lui sembla entendre une voix qui disait :

« Roi, pars en exil, je te le mande de par Dieu et son fils. Fais sans tarder ce qu'il t'ordonne! »

Le roi fut fort étonné ; et sitôt les matines chantées, il conta la vision à son chapelain.

« Sire, fit celui-ci, je ne sais de cette vision que vous avez eue, si elle vous est venue de Dieu, mais je sais bien que vous retenez maintes choses auxquelles vous n'avez droit. Faites faire un ban tout de suite que, s'il est quelqu'un qui ait quelque réclamation à vous adresser, vous êtes prêt à le satisfaire ; c'est mon conseil, il n'en est pas de meilleur, car il est dit : « Ne retenez pas le bien d'autrui, mais acquittez-vous de toutes vos dettes. » Je crains que cette vision ne vienne de quelque fantôme. »

Le roi n'avait nulle intention de négliger l'avis du chapelain. Il manda aussitôt à sa cour tous ceux à qui il croyait avoir fait tort en quelque manière, et il rendit le sien à chacun, du mieux qu'il put, selon sa demande.

La nuit suivante, le roi, juste à la même heure que la veille, entendit le bruit qui l'avait déjà réveillé, vit la même clarté et reconnut la même voix.

Il se signa, puis s'étant levé le plus tôt qu'il pouvait, il alla prier au moutier, battit sa coulpe et pria Dieu tant que l'office fût chanté. Après quoi, il appela le chapelain, lui

dit ce qui lui était arrivé pour la seconde fois, et lui demanda conseil sur ce qu'il devait faire.

« Attendez encore jusqu'à demain, dit le prêtre, et si le fait se reproduit encore, sachez que cette clarté et ce tonnerre viennent de Dieu. Alors ne demandez plus conseil. Ayez en mépris le monde et vous-même, et n'aimez plus que Dieu. Donnez coupes, anneaux, cottes, manteaux, surcots et couvertures, donnez gerfauts, autours, destriers et palefrois, donnez tout, et que de tous vos meubles il ne vous reste une châtaigne vaillant. Ne gardez pour vous que les vêtements que vous porterez. Quand le moment sera venu, Dieu vous rendra tout au centuple.

— Je ferai comme vous dites, répondit le roi ; mais tenez secret tout cela, comme si c'était matière de confession.

— Puissé-je n'être jamais absous, dit le chapelain, si jamais je divulguais ce qui doit être tu. »

Ils se séparèrent. Le roi commanda aussitôt qu'on apportât devant lui tout son trésor ; il fit appeler les abbés et les prieurs des maisons souffreteuses, les abbesses et les prieures, les pauvres et les infirmes, et leur distribua tout pour l'amour de Dieu.

La reine, de son côté, sans rien dire,

donna son vair, son gris et son hermine, et ses joyaux et ses parures, car par deux fois elle aussi avait entendu la voix et le tonnerre.

La nuit qui suivit, à l'heure habituelle, tous deux ouïrent encore même fracas, et tous deux virent la clarté, et ils en louèrent le Seigneur.

La voix disait : « Roi, va-t'en en exil, tu seras sage ; obéis au plus tôt : je te le dis de la part de Dieu : tu le courrouces en demeurant si longtemps. »

Le roi se signe et se hâte de se lever, il se vêt et se chausse promptement. Mais la reine aussi était debout, et le roi, qui la vit, en fut fort ennuyé, car il croyait s'échapper sans témoin.

« Dame, fait-il, par la foi que vous me devez, pourquoi vous levez-vous ?

— Pourquoi ? Et vous, beau sire ?

— Je dois aller à matines, comme à l'accoutumée.

— A matines ! Vous raillez !

— Nenni, madame.

— Par Dieu, dit la reine, inutile de me rien cacher ! Vous ne vous en irez pas ainsi quitte. Je vous dirai ce qui vous a fait lever.

— Dites.

— Vous n'avez rien vu ces trois nuits que

je n'aie observé moi-même. J'entendis le tonnerre, je vis le rayon, j'ouïs la voix dont je fus fort épouvantée : elle vous a commandé de partir et de passer en exil le reste de vos jours.

— Oui, dame, et je n'ose ni ne dois m'y refuser. Dieu fera son plaisir de moi, et je me peinerai de le servir au mieux que je pourrai, jusqu'à l'heure de ma mort.

— Sire, Dieu vous donne la grâce d'obéir en tout à sa volonté ! dit la reine débonnaire. Mais vous avez fait grande folie en pensant pouvoir vous enfuir à mon insu. Je m'émerveille fort que vous ayez tenté d'entreprendre ce voyage, sans m'en avertir. Je fusse demeurée ébahie et désespérée, et toute joie eût été finie pour moi.

— Dame, je dois m'en aller au plaisir de Dieu qui m'appelle. Souffrez donc qu'avec votre congé je me sépare de vous.

— Non, sire ; nous ferons ce voyage de compagnie. Dieu m'appelle aussi, car j'ai entendu sa voix. Nous avons partagé les joies, la prospérité, les honneurs et la richesse ; nous devons endurer ensemble le deuil, la pauvreté, la honte et la misère.

— Ha ! dame, de grâce, demeurez ! Vous êtes grosse, et pour cent mille marcs de besants, je ne voudrais qu'en ces forêts où

je vais m'égarer vous souffriez quelque dommage. L'heure est proche où vous accoucherez. Qui vous aidera dans votre délivrance, et à quelle nourrice pourrons-nous confier l'enfant qui naîtra ? Vous-même, quels plaisirs aurez-vous ? Votre vie sera courte, car en peu de jours vous serez morte de faiblesse et de dénûment. Si vous ne redoutez pas pour vous-même les périls de l'aventure, ayez du moins pitié de votre enfant, car s'il périt, ce sera de votre faute. Et moi, après vous deux, je mourrai de chagrin. Voulez-vous donc nous tuer tous les trois ? Mieux vaut brûler dans votre chambre le laurier et la myrrhe et garder à l'aise votre personne et le fruit qui va naître.

— Sire, j'ai bonne créance que celui qui se confie en Dieu ne peut être abandonné. Ne vous séparez pas de moi, et allons de compagnie, en toute sûreté, à la grâce de Dieu.

— Il me faut faire votre volonté, dame, je le vois, quoi qu'il m'en coûte. Allons, puisque vous le voulez. Et que Dieu nous conduise ! »

Ils sortirent par l'une des fenêtres du palais. La lune ne brillait pas, et la nuit était obscure. Ils furent bientôt hors de Bristol qui avait été leur lieu de séjour, et se dirigèrent vers la forêt. Le roi va devant, l'épée ceinte ; la reine le suit ; ils ne tiennent voie, sentier,

ni charrière, afin que les gens qui surviendraient d'un côté ou de l'autre ne puissent les voir ou les suivre, mais ils s'enfoncent au plus épais de la forêt. Ils vont de bon cœur : s'ils éprouvent quelque gêne, ils s'en réjouissent comme ceux que Dieu inspire et illumine, et pour eux est douceur et suavité tout ce qui aux autres est peine et amertume.

Le matin, au palais, les gens furent bien étonnés de voir que le roi n'était pas levé comme de coutume. Ils attendirent patiemment jusqu'à midi passé. Ils vinrent alors, fort inquiets, à l'huis de la chambre qu'ils trouvèrent clos ; après être demeurés une grande pièce de temps, cois et prêtant l'oreille, ils se mirent à appeler et à frapper ; et quand ils eurent assez heurté et écouté, ils poussèrent l'huis tant qu'ils en firent sauter le pèle et les gonds, et l'enfoncèrent, puis à grand fracas entrèrent dans la salle.

Ils s'émerveillent de n'y trouver reine ni roi, et de voir la fenêtre ouverte. Ils pensent alors que le sire et la dame s'en sont allés, mais avant d'en semer la nouvelle, ils ont bien soin de faire main-basse sur tout ce qu'ils trouvent dans la chambre, coffres, écrins, bouges et malles ; ils furent déçus, car il n'y avait rien ou pas grand'chose. Un petit enfant

épia sous le lit un cor d'ivoire dont le roi se servait à la chasse ; il le prit pour s'amuser et l'emporta chez sa mère.

Il n'était plus besoin de cacher la vérité. Le bruit se répandit vite que le roi Guillaume était perdu et que la reine avait disparu avec lui. On se mit en quête aussitôt : on chercha partout, sur terre et sur mer, mais nul ne put ramener les fugitifs.

Cependant ils allaient, droit devant eux, dans la forêt, vivant de glands et de fâines, et de fruits sauvages, mûres, cenelles, boutons, prunelles, cornouilles et alises quand ils en trouvaient, et, faute d'autre boisson, buvant de l'eau de pluie. Mais ils supportaient en grande patience ces incommodités. Ils errèrent à l'aventure, tant qu'ils sortirent de la forêt et descendirent vers la mer. Ils ont trouvé là, non loin du rivage, une roche fendue et cavée, et ils en ont fait leur misérable logis. La reine était si lasse qu'elle se coucha et s'endormit aussitôt.

Quand elle se réveilla, elle commença à ressentir les douleurs de l'enfantement. Elle n'avait personne qui pût lui prêter son aide en ce grand besoin. Elle réclame Dieu et la Vierge glorieuse, elle implore sainte Marguerite et tous les saints et toutes les saintes de prier Dieu pour sa délivrance.

Le roi, humble et débonnaire, fit de son mieux pour la secourir tant qu'elle accoucha d'un assez beau garçon. Tranchant alors de son épée un pan de sa cotte, le roi en enveloppa l'enfant qu'il mit à terre. Puis il s'assit, prit la tête de sa femme et doucement la posa sur ses genoux, tant que la reine s'assoupit.

Un moment après, elle s'éveille, en proie à de nouvelles douleurs.

« Sainte Marie, s'écrie-t-elle, Dame glorieuse, à la fois fille et mère, qui enfantâtes votre fils et votre père, regardez de vos doux yeux votre servante ! »

Elle a tant réclamé Notre-Dame qu'elle est délivrée d'un autre enfant. Le roi coupe l'autre pan de sa cotte, et y couche le nouveau-né, puis se rassied, met sur ses genoux la tête de la reine, qui recommence à sommeiller.

La reine dormit jusqu'au lendemain. Alors elle fut prise d'une faim dévorante.

« Sire, dit-elle au roi, si l'on ne me donne promptement à manger, vous me verrez perdre le sens. J'ai si terriblement faim qu'il me faudra manger au moins un de mes enfants pour que je sois rassasiée. »

Le roi se lève, l'angoisse l'étreint ; il ne voit d'autre remède que de donner à manger à sa femme un des braons de sa cuisse, tant qu'il ne pourra mieux faire. Déjà il a tiré son épée,

mais la dame^e a telle pitié que sa faim s'en allège.

« Que voulez-vous faire ? dit-elle. Paissez-moi d'autre manger. Non, jamais ma chair ne mangera la vôtre.

— Si, dame ; je veux racheter la mort de mon fils de ma substance et de mon sang. Il faudrait que je fusse forcené pour vous laisser vous repaître de votre fils. Prenez de ma chair, car je guérirai de ma plaie, au lieu que manger ces enfants, ce serait péché mortel et dommage sans recours.

— Taisez-vous, sire, et patientez un peu : je souffrirai autant que je pourrai les angoisses de la faim. Pour vous, cherchez aux environs si vous ne trouverez nulles gens qui puissent nous faire quelque bien pour l'amour de Dieu, et revenez au plus vite. »

Guillaume courut devant lui ; il regarda vers la mer et aperçut des marchands dans le port ; ils achevaient de charger une nef de leur avoir, et s'apprêtaient gaîment à faire la traversée.

Il vint à eux : il était si déguenillé et d'aspect si misérable qu'il semblait plutôt un truand qu'un roi.

« Seigneurs, dit-il après les avoir salués, Dieu vous comble de ses biens et vous donne de réussir dans vos affaires. Si vous avez quel-

ques vivres, donnez-m'en, et que Dieu vous le rende ! »

L'un des marchands s'avança et lui dit tout courroucé :

« Hors d'ici, truand, sinon vous serez tôt battu ou rué dans la mer ! »

Mais un autre répliqua : « Que vous importe de ce ribaud ? Pourquoi vous quereller avec lui ? Les prud'hommes doivent donner une part de leur gain au malheureux qui mendie pour vivre. Laissez-le tendre la main ; son métier est de truander par le monde ; il ne l'a pas commencé ici, et il le continuera ailleurs, car il ne sait d'autre métier.

— Pardon, franc homme, dit le roi, je n'ai jamais fait ce métier avant de venir ici, mais il sera le mien dorénavant. Il me faut suivre ma destinée. Et pourtant ma truandise serait finie pour cette fois, si je ne souffrais d'autre misère que de la mienne. Sachez que ma femme est accouchée de deux enfants de cette nuit, et je crains fort qu'il ne lui arrive malheur, car elle est tourmentée d'une faim terrible ; à peu qu'elle ne dévore les enfants qu'elle a mis au monde.

— Sire truand, vous nous gabez, s'écrièrent les marchands et nous contez des fables. Femme qui mangea son enfant, voilà qui ne s'est vu, et ne se verra jamais. Mais conduisez-nous où

les enfants gisent, pourvu que ce ne soit pas trop loin d'ici ; nous saurons bien si vous dites la vérité. »

Quatre des marchands suivirent le roi à la caverne où la dame reposait.

L'un d'eux regarde la reine et dit :

« Celle-ci n'est pas fardée, il n'y a céans bourre ni vermillon. Truand, où prîtes-vous si belle dame ? »

— Ami, c'est vérité prouvée que je suis son mari.

— Ah ! fit le marchand, je suis éclairé tout à fait, puisque vous osez encore me mentir. Vous vous en repentirez trop tard, si cette femme vous échappe aujourd'hui. Elle est dégoûtée de vous : vous l'avez trop menée par les pays à truander. Cette dame fut bien sottie de s'accointer de tel pautonnier. Ne cherchez plus à nous affiner, mais dites-nous chose qui soit vraie. Certes, il n'y a pas eu de prêtre à votre mariage ?

— Ah ! sire, ne parlez pas ainsi : plutôt à Dieu que je fusse aussi pur de tous autres péchés ! Mais pourquoi me justifierais-je, quand je ne serais jamais cru !

— Les diables eux-mêmes croiraient en voyant si grande beauté qu'elle ne peut avoir tel compagnon que par larcin.

— Détrompez-vous, seigneurs, dit alors la

dame, je suis sa femme donnée de main de prêtre.

— Vous vous livrez, vous aussi, au mensonge, dirent les marchands, et n'en avez pas honte ! Il n'a aucun droit sur vous, nous le savons, car jamais il ne vous épousa. C'est un malheur qu'il vous ait eue si longtemps. Mais vous êtes maintenant hors de son pouvoir, car nous vous porterons tout doucement dans notre nef : vous y serez à l'aise, et qu'il en cuise au fol qui vous amena ici ! Qu'il garde les deux enfants, s'il lui convient ; ils lui seront bons pour truander ; qu'il en ait bien soin, il agira prudemment, car tant qu'il les gardera, il ne mourra de faim ni de soif. »

Le roi fut indigné de ces propos ; il voulut saisir son épée qui gisait à ses pieds ; mais quand ils le virent étendre la main, l'un d'eux le repoussa rudement, un autre le frappa à la tête, tandis que le troisième s'emparait de l'épée.

Le quatrième expliqua aux autres qu'ils couperaient deux perches et feraient une litière pour emporter la dame. Aussitôt ils s'enfoncent dans le bois ; ils coupent deux perches qu'ils lient avec des rortes et sur lesquelles ils disposent des rains feuillus et des fougères. Quand ce fut fait, ils revinrent à la roche, couchèrent la dame sur la litière,



malgré le roi et malgré elle, et l'emportèrent du côté du rivage.

Le roi était au désespoir, mais seul contre quatre, il ne pouvait guère résister. Il reçut assez de coups et de horions pendant le voyage, si bien que pitié en prit à l'un des marchands.

« Bel ami, lui dit-il, croyez mon conseil. Retournez, car vous perdez votre peine. Je vous donnerai cinq besants d'or. Prenez-les ; ils pourront vous servir à l'occasion.

— Je n'ai souci de votre argent, répondit le roi, et n'en veux à aucun prix.

— Vassal, vous êtes de trop grand cœur, ou trop fol, ou trop dédaigneux de refuser ces besants dans le besoin où vous êtes. Je les laisserai ici ; vous les prendrez quand il vous plaira. »

Ce disant, le marchand jeta, au plus droit qu'il put vers la roche, son aumônière qui demeura pendue à une branche.

Déjà la dame était dans la nef ; les mariniers aussitôt dressèrent le mât et tirèrent la voile amont, et le vaisseau gagna le large.

Le roi demeura seul. Il retourna à la roche. Il réfléchit au parti à prendre : s'il restait en Angleterre, ses barons finiraient par le trouver. Il pensa aux bateaux qu'il avait vus dans le port : mieux valait se mettre dans l'un d'eux

Il revient aussitôt vers la roche; il voit l'aumônière pendue à la branche; il va la saisir, quand au même moment un aigle fond du ciel, je ne sais par quelle merveille, et le frappe si rudement des deux ailes, qu'il l'étourdit à demi et le rue la face contre terre.

« Dieu est irrité contre moi, gémit le roi, je le vois bien; j'ai fait grande lâcheté; car j'ai abandonné pour lui un royaume, et il a suffi d'un peu d'argent pour que le péché m'aveugle à nouveau! Ha! Convoitise déloyale, tu es la racine et la fontaine de tous maux! C'est un vice redoutable par lequel celui qui a désire toujours davantage. Le convoiteux est en tel tourment que dans l'abondance il souffre de la privation, tout ainsi que Tantale dans les enfers. Tantale endure un cruel supplice, car la pomme douce et mûre lui pend devant la bouche, et il a l'eau tout près de ses lèvres, et toutefois languit de soif et meurt de faim; il fait tous ses efforts pour prendre la pomme, et il ne peut s'en approcher tant qu'elle ne se dérobe à sa main; et l'eau méchante s'abaisse et fuit sa bouche, et le fruit l'attire et le repousse tour à tour. Son martyre n'aura fin ni cesse, car jamais sa soif ne s'étanchera et jamais ne s'apaisera la faim qui le tourmente. Tel est le supplice aussi de ceux qui ont à muids et à setiers tout ce dont

ils ont besoin, et qui sont dévorés du péché de convoitise. »

Ainsi le roi blâmait la convoitise. Mais en même temps il pensait à sa femme et à ses enfants. Il était si inquiet qu'il ne pouvait se tenir en place ; il va, il vient, car sa tristesse l'agite, et le mène tantôt arrière, tantôt devant, et tout ce qu'il fait l'afflige. Tantôt il s'assied, tantôt il se relève ; il s'enfonce dans le bois, puis il en sort, et ne peut trouver la paix. Tant y a que la journée passe, et que le soir tombe. Tant il alla, deci, delà, en amont et en aval, qu'il a rencontré dans un préau une grande troupe de marchands qui soupaient sur de blanches nappes. Ils avaient fait une table de leurs malles, de leurs sacs et de leurs manteaux.

Le roi, pâle de douleur, s'avança vers eux ; mais mieux lui eût valu se jeter au milieu d'une meute.

Comme il les saluait, ceux-ci s'écrient :

« Tuez ce diable, ce larron ! Qu'on n'épargne tricot et qu'il en soit battu et rossé ! Cassez-lui bras et jambes ! Je crois bien que c'est le maître de l'ordre des homicides et des meurtriers, à tout le moins l'abbé ou le cellérier ; il nous épie pour nous voler. Sus à lui, ou gare à notre or ! »

Là-dessus, les garçons s'élancent, brandis-

sant des bâtons, et le roi n'a d'autre recours que de fuir au plus vite.

Ce mauvais accueil n'empêcha pas qu'il ne revînt vers eux au petit jour. Ils allaient s'embarquer. Le roi se jette à leurs pieds, et les supplie tant pour l'amour du vrai Dieu qu'ils lui font place dans leur galée.

Et c'est ainsi que le roi Guillaume aborda en Galvoie.

Là il trouva un riche bourgeois qui le retint à son service. Le bourgeois désira savoir comment il s'appelait. Le roi ne voulut pas mentir, mais il rognâ son nom de quelques lettres.

« Sire, répondit-il, je vous dirai la vérité ; dans ma contrée on m'appelle Gui.

— Or, dis-moi, Gui, fit le bourgeois, que sais-tu faire ? Sauras-tu tirer l'eau du puits, bouchonner mes chevaux, mener ma charrette, écorcher mes anguilles, et rôtir mes oiseaux ? Si tu tiens ma maison bien nette, tu mériteras bien le salaire que je te donnerai.

— Sire, répond Gui, je ferai tout cela et encore plus. Et j'espère que vous serez content de mes services. »

Le roi fit son métier de garçon à la satisfaction du bourgeois, sans dégoût ni rancune, sans jamais rechigner à l'ouvrage, tant fut-il vil et méprisable. Si quelqu'un l'insulte ou le maltraite, il n'en est pas moins empressé,

mais sans se plaindre il s'incline et lui tire ses housseaux, car il tient que celui qui s'humilie s'élève et s'honore lui-même.

Peu à peu, le roi se rendit si utile qu'il fut maître dans la maison, disposant à son plaisir du pain, du vin, et des autres choses, car le bourgeois lui avait confié ses clés et laissé tout le gouvernement de ses affaires.

Mais je me tairai maintenant du roi, car il est juste que je vous parle de la reine et de sa vie.

Les marchands qui l'avaient enlevée abordèrent à Sorlinc en Écosse, et ils y demeurèrent jusqu'à ce que la dame relevât. Lors un différend s'émut entre eux, sur le fait de savoir qui l'aurait, car elle plaisait également à tous, et chacun la voulait prendre de force ou pour de l'argent. Mais nul ne savait donner de raisons pourquoi il dût avoir la préférence. La querelle se monta au point que le bruit en parvint aux oreilles du seigneur de la contrée, lequel avait nom Gléolaïs : il n'était roi, duc, ni comte, mais si bon chevalier que Roland ne fut meilleur. Or il était si ancien et si croulant qu'on ne parlait plus guère de lui que pour rappeler sa beauté passée et sa force détruite par la vieillesse.

Gléolaïs vint parmi les marchands et régla

le différend à sa manière : il les mit dos à dos, et ils ne furent pas quittes pour autant, car le seigneur prit le meilleur de leur avoir qui était la dame.

Gléolaïs emmena la reine chez sa femme, laquelle était aussi vieille que lui. Elle fit bon accueil à la nouvelle venue. Bientôt Gracienne fut chère à l'un et à l'autre, tant pour ses vertus que pour sa beauté. Gléolaïs se prit à l'aimer. Il n'en laissa rien paraître, tant que sa femme fut en vie. Mais un jour la dame mourut. Gléolaïs n'avait pas d'enfants. Il lui vint à l'idée de se remarier et de faire un sort à Gracienne.

Un assez long temps s'était écoulé avant qu'il se résolût à s'ouvrir à elle de ses intentions; un jour il la prit en secret, et il lui demanda d'être sa femme et sa mie.

« Dame, fit-il, je vous octroie tout quittement ma terre et ma personne. Je n'ai pas d'héritier qui puisse vous faire tort, et mes gens n'auront rien à réclamer dès que ma terre vous sera assurée par serment. »

La dame s'inclina; puis elle réfléchit : il lui souvint qu'elle était reine. Elle accepterait d'être la femme d'un simple baron; quelle déchéance, quel avilissement ! Plutôt être brûlée ou tondue que de prendre jamais pour terre ou pour avoir un autre mari que le sien !

« Beau sire, fit-elle, écoutez-moi : que Dieu entende vos prières, et vous récompense du bien que vous m'avez fait. Mais considérez le droit et la raison : devez-vous faire une châtelaine d'une fille de rien, comme moi ? Vous êtes baron, et mon père fut un vilain, et je suis une pauvre garce si chétive et si folle que c'est péché que je vive. S'il vous plaît de l'entendre, oyez ma misérable existence, mais que le secret en demeure entre vous et moi. Je fus nonne voilée, je sortis de mon abbaye et menai mauvaise vie. Je courus les terres sept ans, m'abandonnant à tous et ne refusant personne. Mais pour Dieu ne me reprochez pas de vous avoir dit ma confession. Il n'est pas de femme plus vile que moi, et je ne dois pas avoir si haut seigneur. Et j'ai commis encore une faute plus grave, si je l'osais vous l'avouer. Mais ce que je vous ai dit doit suffire.

— Taisez-vous, amie, et sachez que je prise tant votre beauté et votre sagesse que je vous épouserai. Ne soyez pas troublée pour faute que vous ayez pu commettre, car moi-même je suis entaché de mainte folie et de maint péché. Je ne laisserai pas de vous prendre, quelle que soit votre origine. La châtaigne sort douce et savoureuse de la bogue âpre et piquante. Je ne sais qui fut votre père, mais il fût roi ou empereur que vous ne sauriez valoir

plus. On ne peut pas toujours connaître par l'enfant ce que fut le père. Maints méchants sont issus de bonnes gens, et plus d'un qui fut bon sortait d'un mauvais. Douce amie, voici ton ami, et toi, sois ma douce sœur. Je suis à toi de si bon cœur qu'il ne me chaut du passé. Tu ne me seras pas moins chère pour ce que tu m'as dit, car il recouvre l'honneur, celui qui se châtie de sa mauvaiseté. Tu as expié, tu t'es domptée, et Dieu t'a élevée si haut qu'il veut que tu sois mon épouse. »

Tandis qu'il parlait, le vieux baron arrosait de ses larmes le visage de la reine.

Gracienne ne savait que faire; mais si elle n'eût montré quelque ruse, elle eût bien mal soutenu l'honneur féminin. Certes, il lui serait bel et agréable d'être dame de la terre et de la tenir après Gléolaïs, mais elle aimerait mieux être arse ou tirée à quatre chevaux que d'avoir compagnie charnelle avec lui. Pour tout accorder, voici ce qu'elle propose : que Gléolaïs lui laisse un an de répit et qu'il lui assure sa terre dans l'année, sous la foi du serment : à ce prix, elle sera sienne dans le délai fixé.

« Beau doux sire, je vous demande un répit d'un an, car j'ai fait promesse, lorsque je suis venue à repentance, que je demeurerais trois années sans avoir compagnie avec aucun homme : c'est l'apostole de Rome qui me

chargea de telle pénitence. J'y ai satisfait durant deux ans : je dois l'accomplir jusqu'au bout. Selon ma volonté, si Dieu ne m'en sût mauvais gré et si mon âme n'en fût encombrée, vous m'eussiez déjà épousée. Mais je suis folle de vous croire. Vous me gabez, n'est-ce pas ? Ne me cachez rien ; ce ne serait pas digne d'un baron.

— Ne vous méprisez pas, douce amie, et croyez que je ne vous ai rien dit par plaisanterie. Vous le verrez bien.

— Alors, sire, octroyez-moi le répit que je vous demande, car il ne peut en être autrement.

— Je vous l'accorde, mais je ne veux pas pour autant renvoyer le mariage.

— Soit, dit Gracienne, s'il vous convient, mais n'oubliez pas nos conventions. »

Gléolaïs fit savoir par toute sa terre qu'il avait résolu de se remarier ; il voulait que sa femme fût honorée et servie de tous, et que nul prud'homme ou chevalier ne manquât de se rendre à ses noces.

Au jour marqué, il y eut à sa cour une nombreuse assemblée des gens les plus divers : chevaliers, sergents, jongleurs, fauconniers, veneurs, religieux, et chanoines du chapitre métropolitain.

Le baron amène devant tous Gracienne qui

est fort admirée. Nul ne la regarde qui ne dise : « Celle-ci est fine, mais messire déraisonne. Ou je ne connais pas les femmes, ou il me semble qu'elle prend la terre et non pas le mari. Ce clair visage est un appât charmant. Elle a bien su pêcher monseigneur pour son usage, mais, certes, messire a mal oisé. Qui lui a donné le conseil de prendre cette chétive ? Elle se réjouira, sera très noble et très méprisante, car elle n'a pas vingt-cinq ans. Elle voudra faire tous ses caprices, mais monseigneur ne sera guère bien servi, car elle ne le prisera un chien vaillant. Qu'importe ? C'est bien comme cela, puisqu'il lui convient ; d'ailleurs il est à moitié mort, et je ne pense pas, tant il est vieux, qu'il voie la fin de l'année. »

Tandis que les uns tenaient ces propos, les autres dansaient et carolaient. La joie était grande au palais. L'époux reçut sa femme de la main d'un abbé, puis la journée se passa en ris, gabs, et divertissements de toute espèce. Il y eut grand concert de flûtes et de freteaux ; chevaliers, dames et pucelles dansèrent toute la nuit. Mais sachez que le sire, quelque tristesse qu'il en eût, ne toucha pas sa dame. Ils firent lit à part, ainsi qu'ils étaient convenus.

Avant que les invités partissent, le baron voulut qu'ils jurassent fidélité à la dame. Tous le firent avec empressement. La sage Gracienne

sut tôt se faire aimer de tous, gagnant l'estime et l'amour des uns et des autres par sa douceur et sa bonté, tant et si bien que chacun n'avait d'autre crainte que de ne pas l'honorer assez et de perdre la moindre occasion de lui plaire.

Laissons la reine. Vous ne serez pas fâchés d'apprendre ce que devinrent les enfants. Les marchands qui les avaient recueillis les emmenèrent tout droit à Catenasse. Là, ils les portèrent au moutier où ils furent baptisés, le premier au nom de Louveau à cause du loup qui l'avait ravi, et le second au nom de Marin parce qu'il avait été trouvé sur mer.

Les deux enfants crurent et amendèrent rapidement, si bien qu'à la dixième année, il n'en était pas de plus beaux, de plus avenants et de plus courtois. Tel est l'effet d'une bonne nature qui vaut plus que l'éducation pour l'enseignement de l'homme. Nature ne change pas : elle est comme la sauce qui accompagne les mets : l'une est trouble, l'autre claire, celle-ci douce et savoureuse, et l'autre pleine d'amertume ; dans l'une il y a girofle et cannelle, noix muguet et cardamome, baume et jus de pommes grenades, et l'autre est si mal conditionnée qu'elle ne contient sucre ni miel, mais n'est faite que de venin et de toxique, de fiel et de scammonée. Par nulle raison de physique

ne peut amender ni guérir celui qui a telle sauce en lui. En un mot, telle nature, tel homme. La nature toute-puissante fait l'homme bon ou mauvais : si le caractère pouvait changer, si nourriture contrebalançait nature, ces deux enfants qui sont aux mains de ces deux vilains tout pourris de vilenie seraient vilains à leur tour. Mais ils trouvent la bonne doctrine au fond de leur être, dans la race d'où ils sont issus, et c'est assez pour les retenir sur la pente du mal. Quelques exemples qu'ils aient devant les yeux, jamais ils ne se formeront sur les vilains. Ils s'affaient par eux-mêmes, par leur propre gentillesse; ils se polissent avec les limes que la nature leur a données, et si jamais la méchanceté pouvait germer et s'enraciner dans leur cœur, ils l'auraient promptement tranchée et extirpée.

Certes ce fut un bonheur pour eux qu'ils fussent nourris l'un près de l'autre. Ils se concurent dès l'enfance; ils étaient loin de se douter qu'ils fussent frères; ils pensaient n'avoir d'autre lien que leurs pères nourriciers et la vie commune. Mais ils se plaisaient fort dans la compagnie l'un de l'autre.

On disait en les regardant : « Est-ce que Louveau ne ressemble pas à Marin ? Voyez ses cheveux, et voyez ceux de l'autre ; et regardez : ils ont mêmes yeux, même nez, même bouche,

même menton ! Ils ont même taille et même contenance. Et le son de leur voix est tellement semblable que celui qui les aurait ouï parler à tour de rôle, sans les voir, croirait qu'un seul a ouvert la bouche. Et ils s'entraiment de si grand amour que peu s'en faut qu'ils ne s'appellent frères. Il est merveilleux que ces deux jouent toujours ensemble et n'aient cure des autres enfants. Ils les dédaignent, je crois bien, et ce dédain, peut-être, leur vient de nature. Honnie soit ma langue si jamais ils doivent le jour à Dan Goncelin ou à Maître Foucher ! Chacun est très attaché au sien, et c'est justice, car ils sont si gentils, et si adroits ! Mais je ne serais pas étonné qu'ils fussent jumeaux, et de franche origine.

— Pour moi, dit un autre, ces enfants ne ressemblent ni tant ni quant à Dan Goncelin et à Dan Foucher, non plus que lévrier ne ressemble à mâtin. »

Tous leur voulaient du bien et leur destinaient un riche avenir. Mais quoi qu'on aille disant et racontant, les marchands commencent à se demander quel métier ils leur feront apprendre.

Dan Goncelin délibéra de mettre Louveau chez un pelletier ; il lui dit son dessein, mais Louveau jura qu'il n'irait en apprentissage, si son ami Marin n'y allait avec lui. Dan Foucher

tance à son tour Marin qui l'assure que pour rien au monde, sans Louveau, il nes'enfermera dans une échoppe. Ainsi les deux enfants se défendent, et les vilains courroucés de leur obstination les jettent à terre, et les battent des poings et des pieds, chacun le sien dans sa maison. Mais les enfants se gardent bien de pousser des cris, car l'on ne doit mie se fier au vilain, quand il est en colère, non plus qu'à ourse enragée, car le vilain furieux est un diable incarné.

Dan Foucher s'était tant échauffé contre Marin qu'il l'appela fils de garce, puis il lui conta que, si on l'avait nommé Marin, c'était parce qu'il avait été trouvé dans un bateau, enveloppé dans un vieux pan de cotte râpée, droit à l'issue de la forêt de Yernemuth.

Le vilain s'est bien révélé ; il a bien prouvé sa nature : vous la voyez, la sauce qui est faite de scammonée ! Langue de vilain soit honnie, honnis son cœur et sa bouche !

Quand Marin s'entendit appeler fils de garce et enfant trouvé, il en eut grand'honte, et le vilain, très félon, en profita pour le rosser de plus belle. Puis il court à sa huche, en tire le pan de cotte, et le lui tend. Marin le prit et le bouta sous sa chape qu'il avait affublé, puis s'échappant des mains du furieux, il s'enfuit par la maîtresse-porte, en

essuyant ses yeux et son visage plein de larmes.

Marin n'eut pas le temps dans sa fuite précipitée d'avertir son bon ami Louveau. Dan Goncelin, de son côté, l'avait battu et traîné comme un gaignon et l'avait accoutré du pis qu'il savait dire; il lui reprocha aussi sa naissance et lui apprit comment il l'avait arraché au loup et comme il l'avait trouvé lié dans une vieille cotte, et tout cela avec de mauvaises paroles. Il lui fit du bien sans le vouloir, car il lui rendit le pan qui lui avait servi de langes. Ce don plut à Louveau. Il s'agenouilla tout en pleurs et dit à Dan Goncelin :

« Beau sire, vous m'avez nourri très doucement jusqu'ici. Dieu vous le rende ! Maintenant qu'il faut que je m'en aille, je vous prie de me donner congé sans colère, car je vous serai toujours reconnaissant de ce que vous avez fait pour moi. On ne doit pas haïr son maître, ni le mépriser, s'il vous châtie pour vous enseigner. Vous ne me deviez rien, vos bienfaits m'ont sauvé la vie. Aussi me pèse-t-il de vous quitter. Mais sachez que je ne vous oublierai pas, car on doit plus aimer son père adoptif que celui sur qui la nature nous a donné des droits. »

Ces paroles attendrirent le vilain.

« Calme-toi, beau fils, répondit-il, car je t'ai menti. Maintenant je me repens d'avoir parlé comme je l'ai fait. Mais tu dois bien m'en excuser, parce que j'étais irrité. Tu n'en vaudras pas pis, car coup de langue ne fait pas plaie. Sois en paix, demeure auprès de moi et apprends à gagner ta vie, comme je le fis. Qui est riche trouve beaucoup d'amis, et celui qui n'a rien n'est rien aux yeux du monde : nul n'est avec lui, nul ne l'aime ni ne l'estime. Si tu te mets au service d'autrui, et si tu es pauvre, tu seras méprisé. Sage pauvre est tenu pour fol, et riche fou est tenu pour sage. C'est pourquoi je te conseille et te recommande de ne pas te soucier de la manière d'amasser si tu veux ressembler au sage et parvenir aux honneurs. »

Ces recommandations laissaient l'enfant indifférent ; il n'avait pas de vocation pour le métier d'usurier, car sa nature le lui défendait.

« Sire, fait-il, que vos paroles soient vérité ou mensonge, je vous en tiens quitte et ne vous en saurai mauvais gré. Mais je sais bien une chose : ou j'aurai congé de vous sans plus attendre, ou je m'en irai sans congé, et furtivement, s'il est nécessaire.

— Beau fils, réfléchissez, demeurez encore une journée.

— Je n'ai que faire d'attendre. Je serais déjà loin si j'étais parti tout à l'heure.

— Tu n'as pas encore ce qu'il faut pour te mettre en route.

— Il ne me manque rien que je sache.

— Si, une paire de housseaux, des éperons, une chape à pluie, un roncín et un palefroí. Je te les donnerai. Il m'en coûtera bien davantage de te perdre. »

Don Gancelin chercha une chape de bure, avec des heuses et de vieux éperons dont l'enfant est très content. Puis il fit seller et enfrener deux roncins ferrants, doucement portants et bien allants. Enfin il donne à Louveau pour écuyer un garçon nommé Rodain.

Quand vint le moment de partir, Don Gancelin leur a baillé en prêt un marc de deniers, et il leur a dit :

« Ne vous arrêtez nulle part, je vous le conseille, si vous n'y voyez votre gain, mais revenez auprès de moi. »

Louveau prit congé de son père nourricier et s'éloigna avec Rodain qui portait son arc et ses flèches. Il croyait Marin en ville, mais il est très fâché quand il ne le voit pas. L'un et l'autre avaient eu même dessein, mais ignoraient leur commune aventure, et chacun avait pris une voie différente.

Après avoir erré un certain temps, Louveau aperçut Marin sans le reconnaître tout d'abord. Il piqua de l'éperon, et Rodain fit de même.

Marin, se voyant tout à coup poursuivi, crut qu'on venait se saisir de lui ; il mit ses jambes à son cou ; il pensait trouver un refuge dans la forêt qui était devant lui : s'il parvenait à se musser sous un buisson, lui petit et menu, il n'aurait pas à craindre d'être jamais pris. Il court après son malheur, et il n'en sait rien : plaise à Dieu que Marin le joigne avant qu'il soit tapi dans le bois ! Il n'eût pas détalé plus vite s'il eût volé et vu le prévôt à ses trousses.

Louveau avait un bon roncín ; il ne tarda pas à l'atteindre. Marin est tout rouge de honte, mais Louveau se réjouit : il saute à terre et embrasse son frère.

« Compain, lui dit-il, j'allais mon chemin, à grand malaise de ne pas vous voir devant moi, car par saint Pierre, je croyais bien que vous fussiez chez votre père. Or, dites-moi, bel ami, sire Foucher n'est-il pas courroucé contre vous ? »

Marin lève les yeux qu'il avait enclins vers la terre, hésite un instant et dit :

« Il m'a battu et chassé de la maison parce que je ne voulais pas me faire pelletier.

— Pelletier ! s'écrie Louveau, maudite pelletterie ! Foi que je vous dois, mon père, sire Goncelin, avait dessein d'en faire autant de moi ! Il voulait me faire corroyer des putois ou des martres, je ne sais. Et parce que je m'y refusais, il m'a battu tellement que je m'en ressens encore. Pourtant je suis parti avec son congé, vêtu et équipé convenablement, et rien ne m'aurait manqué si je vous avais eu avec moi.

— Et moi, peu m'importât du courroux de mon père, si je ne fusse privé de votre compagnie. Mais maintenant, de quel côté allons-nous cheminer ?

— Ami, je ne sais pas si nous ne courons pas l'aventure. Mais nous aurons assez d'argent pour la semaine. Nous avons huit jours devant nous, et nous rencontrerons bien un maître qui nous prenne à son service. »

Tandis qu'ils parlaient, un petit daim vint à saillir d'une haie :

« Tirez ! » dit Marin.

Louveau prend aussitôt des mains de Rodain une flèche avec l'arc tendu.

Le daim qui pâturait dans une avoine n'a pas bougé. Louveau le frappe droit à la veine du cœur ; le daim braie et tombe, raide mort.

Les enfants troussent leur venaison sur

l'un des roncins, et montent à grande joie, et Rodain les suit.

Tout en jouant de l'arc par la forêt, ils ont tant chevauché qu'ils sont venus auprès d'une claire fontaine; le bois tout autour était très beau, l'herbe verte, et le ru courait parmi le gravier fin, reluisant comme argent.

Non loin de là, ils virent une loge faite nouvellement, bien close de rameaux et bien couverte pour la pluie. Ayant mis pied à terre, ils y entrèrent et n'y trouvèrent autre chose qu'un cornet de chasse pendu à une perche.

« Je suis d'avis, dit l'un des enfants, que nous hébergions ici. Que Rodain aille nous quérir pain, vin et sel dans le plus prochain village.

— Volontiers, dit Rodain qui connaissait le pays, voici un sentier qui va droit à une abbaye où je pense trouver le nécessaire. »

Il partit et vint à la porte des moines. Il obtint les provisions qu'il demanda; le garde-clés fut large et le laissa emporter à son aise une buire pleine de vin, du feu pour cuire le gibier, du pain et du sel plein son giron.

Marin et Louveau avaient déjà dépouillé le daim et préparé un lardé quand l'écuyer revint. Ils détroussèrent promptement les provisions et firent leur cuisine.

Ils attendaient gaiement que le manger fût cuit, quand le forestier du lieu parut devant la loge. Il était très redouté, et nul, si puissant fût-il, familier ou étranger, n'osait giboyer dans la forêt dont il avait la garde.

Marin et Louveau le virent venir, tout rouge et bouillant de colère de voir occupée la belle loge toute neuve qu'il avait faite. Les enfants le saluèrent, mais, lui, sans répondre à leur salut :

« Je vous y prends, s'écria-t-il, vous le paierez cher, je vous mènerai devant le roi qui vous fera pendre et couper les poings pour le daim que vous avez tué.

— Bel ami, répondit Louveau, Dieu sera notre défenseur. Nous n'avons rien fait, je crois, qui mérite la corde. Donnez-nous trêve pour cette nuit, et demain, quand il fera jour, nous irons où il vous plaira. Pour avoir la paix, nous vous donnerons tout notre avoir ; nous avons bien un marc d'argent vaillant : prenez-le, c'est tout ce que nous possédons.

— Je vous accorde la trêve, dit le forestier, mais baillez-moi l'argent en main. »

Rodain délia la bourse et livra les deniers au forestier, tout ébahi de convoitise.

Les enfants passèrent une nuit tranquille ; ils mangèrent et burent, et couchèrent sur leurs panneaux, car il n'y avait à terre paille

ni foin. Dès l'aube, le forestier vint les éveiller. Rodain prépara les chevaux ; ils montèrent et suivirent le forestier.

Avant la fin de la journée ils parurent devant le roi de Catenasse.

« Sire, dit le forestier, ces enfants que je remets en votre pouvoir traversèrent hier votre forêt, et tuèrent à l'arc l'un de vos daims. C'est pourquoi je vous les ai amenés. S'il vous plaît, vous ferez justice. Mais on ne doit pas être sévère envers de tels enfants, et je ne les ai arrêtés que parce que la foi et le serment m'y obligeaient.

— C'est bien, répondit le roi, tu as fait ton devoir. Ces enfants me paraissent beaux et adroits, je veux les retenir à ma cour. Ils pourront y trouver maint avantage, s'ils sont sages et courtois.

— Merci, beau sire roi, dit Louveau, nous ne demandons pas autre chose, et vous ne pouvez nous faire de plus grand plaisir.

— Enfant, reprit le roi, tu es le bienvenu ainsi que ton frère. Vous êtes frères, je crois ?

— Sire, je ne voudrais pas vous contredire, mais je l'en prends lui-même à témoin, nous ne sommes frères ni parents.

— Allons ! dit le roi, cela ne se peut. Deux enfants n'ont pu naître si ressemblants en tout. Vous êtes frères, mais n'osez le dire. Enfin

n'importe ! Dis-moi comment vous vous nommez.

— Louveau, sire, et mon compagnon Marin. »

Le roi n'en demanda pas plus. Il ordonna à un sien valet de prendre les enfants sous sa garde, de leur enseigner les déduits de chiens et d'oiseaux et de les mener en bois et en rivière.

Il fut fait ainsi que le roi l'avait commandé. Marin et Louveau apprirent tout l'art de vénerie et de fauconnerie, et le roi les prit en telle affection qu'il leur donna de gros gages. Il les fournit de robes et de chevaux ; ils allaient chasser avec lui le cerf et la biche, et ils se plaisaient tant à courir les bois qu'ils y eussent volontiers passé leur vie.

Revenons au roi que nous avons laissé chez son bourgeois. Celui-ci l'avait éprouvé, et il avait reconnu qu'il était le meilleur des hommes. Aussi lui avait-il donné en garde sa maison, et il ne lui demandait compte de rien qu'il dépensait.

Un jour il le prit à part, et lui dit : « Gui, c'est une grande infirmité que d'être pauvre : s'il te plaisait, je te prêterais volontiers trois cents livres : tu irais trafiquer en Gascogne ou en Provence ; si tu fais des affaires à Bar,

Provins, ou Troyes, tu ne peux manquer de t'enrichir, car je n'exigerai aucune part de ton gain : il me suffira de rentrer en possession de mon avoir.

— Je vous remercie, répondit le roi, je suivrai votre conseil. Je ne manquerai ni foire ni marché. Je me connais en cordouan, en alun, et en brésil, et même en gorges de renard, et je crois que je gagnerai assez dans l'année. »

Le bourgeois, ayant rassemblé la somme, la lui donna, et Guillaume fit ses préparatifs de départ. Il dépensa tous ses deniers en peaux de chat, grises et noires, en lapins, et en écureuils, et en draps de brunette et de violette.

Il parcourut les foires et les marchés, tant qu'il en rapporta beaucoup plus que le bourgeois ne lui avait prêté, car il était audacieux et plus chanceux que tous les autres marchands.

Quand il revint, le bourgeois s'émerveilla qu'il eût tant gagné en si peu de temps. Son affection pour lui redoubla, il l'honora plus qu'il n'avait fait jusqu'alors. Il lui dit qu'il lui confierait ses deux fils qui l'accompagneraient dans ses voyages, et le serviraient à son gré. Il lui baillera sa nef avec mille marcs, voire trois mille. Ils iront au Puy et à Saint-Gilles, mais d'abord en Angleterre, car la

grande foire de Bristol doit avoir lieu la semaine prochaine.

Quand le bourgeois eut bien fait ses recommandations à ses fils, on se disposa à s'embarquer. La nef fut chargée de richesses. La mer était paisible. Le pilote se nommait Therfès : il connaissait bien la mer et les étoiles. Les mariniers tirèrent aux cordes sur les voiles, et la nef fendit les ondes.

Dès qu'il fut au port, le roi commanda qu'on déchargeât la nef, tant les marchandises que les chevaux qu'il avait emmenés. Cela dura une journée. Ils se rendirent le lendemain à Bristol.

Il faut dire que, depuis la disparition du roi Guillaume, la terre était en la main d'un valet, son neveu et son plus proche héritier.

Ce jour-là donc, le jeune roi était venu dans la ville avec une grande compagnie d'Anglais. Le roi Guillaume était occupé à vendre sa marchandise; il l'estimait à son prix à ceux qui la barguignaient, et nul ne la prenait au-dessous de sa valeur.

Tandis qu'il besognait ainsi, il aperçut un valet qui tenait un cor de chasse; il l'appela et lui demanda ce qu'il voulait en faire. L'autre lui dit qu'il voulait le vendre.

« Vends-le moi donc.

— Volontiers.

— Que t'en donnerai-je ?

— Cinq sous.

— Tu les auras, mais, dis-moi, d'où vient ce cor ?

— Sire, puisque vous m'en priez, je vous dirai comment je l'eus. Il advint que le roi Guillaume, notresire, qui fut un prud'homme, à ce que j'entends dire, disparut ainsi que ma dame, si bien que l'on ne sait ce qu'ils devinrent. Les gens prirent à leur guise tout ce qu'ils trouvèrent dans les salles et dans les chambres. J'étais nourri chez le roi, et j'étais tout petit enfant quand cette chose arriva. Nul ne me retint de courir deci, delà ; j'allai cherchant et fouillant, tout ainsi que les autres, grands et petits : je trouvai le cor de monseigneur, et je m'en emparai. Je ne sais si j'ai méfait en rien, mais je l'ai gardé jusqu'ici. Or, je veux aller en pèlerinage à Saint-Gilles, et d'abord je donnerai aux pauvres de la ville l'argent que j'aurai de ce cor.

— Tu feras bien, répond le roi, car peut-être y trouveras-tu un profit auquel tu ne songes guère. »

Le roi commanda à un sergent de donner les cinq sous ; le sergent obéit, non sans blâmer le roi de son marché. Quant au valet, comme il avait dit, il partagea aussitôt ses deniers entre les besogneux qui allaient par la foire.

Cependant les gens s'attroupaient devant l'étal de Guillaume et le regardaient curieusement. Plusieurs s'en vont conter au roi que dans la ville était venu un marchand qui ressemblait tellement au roi Guillaume qu'ils se demandaient si ce n'était pas lui en personne.

« Comment se nomme-t-il ? fait le roi. Vous êtes-vous enquis d'où il est ? »

— Nenni, sire, nous ne savons.

— J'irai donc ; je veux parler à ce marchand et m'enquérir de son être, et s'il est tel que vous dites, je le prierai de demeurer avec moi, car il me fera ressouvenir de mon oncle. »

Le roi monta sur un destrier de Castille et partit, suivi d'une nombreuse compagnie. Tous étaient anxieux de voir celui qui ressemblait au roi Guillaume, mais il n'était pas facile de distinguer ses traits, au premier abord, car il avait été en exil vingt-quatre ans de suite.

Le roi piqua parmi la presse, suivi de son peuple, tant qu'il arriva devant l'étal de Guillaume.

« Ami, par saint Nicolas, lui dit-il, je désirais beaucoup vous voir. Or, venez vous asseoir auprès de moi, car je veux vous entretenir très longuement. »

Le roi, qui le reconnaissait bien, lui répondit :

« A votre plaisir, mais je ne m'assiérai pas auprès de vous. Je veux me mettre à vos pieds, car vous me semblez trop grand seigneur.

— N'ayez pas peur, seyez-vous près de moi, en toute confiance. Je suis roi et vous me paraissez l'être aussi, car vous ressemblez à un mien oncle comme le rubis fait l'escarboucle, et comme fleur du rosier la rose. Sachez que je vous aime à cause de lui, et que pour un peu je vous appellerais oncle et seigneur, et roi même. Jamais nous ne vîmes telle merveille, et jamais il n'en advint, ni n'en adviendra une semblable. Ami, il est assez de marchands pour vendre grain et alun, brésil et cire : je suis venu pour vous prier de demeurer à ma cour. Vous aurez pouvoir, où commence le cours de la Tamise et jusqu'à où elle se jette dans la mer, car, si vous n'y voyez pas d'empêchements, je vous ferai mon sénéchal.

— Sénéchal ! Foin ! Je n'en ai cure. Je pourrais monter si haut et si vite que je n'aurais pas le temps de compter les degrés au descendre, car je risquerais de faire un tel saut que j'en crèverais de deuil. On a bien vu tels qui, après s'être élevés rapidement, ne tardèrent pas à tomber au plus bas et s'en retournèrent là d'où ils étaient venus. Pour moi, je m'en tiens à mon métier. Vous pouvez promettre la

place à un autre. D'ailleurs, il pourrait bien arriver que le roi perdu revînt. Il me faudrait donc laisser mon emploi et redevenir marchand. Vous-même qui régez, dites-moi, je vous prie, s'il revenait, que feriez-vous ?

— Certes, j'en serais très heureux, aussi vrai que je prie Dieu de sauver mon âme, je lui rendrais la couronne et le royaume sans hésiter ni délibérer, car je n'en suis que le vicaire, le maire ou le prévôt. C'est en souvenir de lui que je veux votre amitié. Ne vous éloignez pas de moi : venez chaque jour manger au palais avec autant de gens qu'il vous plaira d'en amener, et prenez chez moi le foin et l'avoine. Vous serez exempt des coutumes et des péages que les autres marchands acquittent dans le royaume pour acheter et vendre. Mais, s'il ne vous déplaît, dites-moi votre pays et votre nom. Vous ne pourrez qu'y gagner.

— Sire, j'ai nom Gui de Galvoie. J'ai beaucoup de garance et de guède, d'alun, de brésil et de cochenille dont je teins mes draps et ma laine. »

Le roi honora beaucoup le marchand de Galvoie et lui témoigna son amitié plus encore qu'il ne lui avait dit, durant tout le temps qu'il demeura à Bristol, et les autres gens l'aimèrent et lui firent si beau semblant, qu'il

vit bien qu'au cas où il se fût fait connaître pour ce qu'il était, il eût recouvré sans contestation tout le royaume d'Angleterre, mais il se tint dans la ville sans dire qui il était, et il en partit sans prendre congé de son neveu.

Quand le moment fut venu de quitter Bristol, un matin dès l'aube, Therfès gréa sa nef qui était chargée à souhait de la meilleure marchandise que l'on pût trouver jusqu'en Alep. On leva l'ancre, mais la nef fut à peine sortie du port, que le vent commença à souffler. La mer est grosse, le vent redouble. Les mariniers crient : « A babord ! à babord ! », mais les ondes s'élèvent en bouillonnant, heurtent et foulent le vaisseau qui craque des deux parts à peu que les ais ne se disjoignent. La mer se creuse en mille gouffres et escarpements, et déjà les montagnes sont si hautes et les vallées si profondes qu'ils ne cessent pas de monter et de descendre. Le jour s'obscurcit, le ciel se trouble ; tantôt il semble que la mer s'enfle et déborde, tantôt il semble qu'elle se vide et se retire. Il éclaire et foudroie et tonne. Le maître marinier s'épouvante de voir le combat des quatre vents avec les flots ; il abandonne la nef à elle-même qui danse d'une vague à l'autre comme pelote ; un instant elle s'élève jusqu'aux nues, l'instant d'après, elle est précipitée dans l'abîme.

Maurice LARAU.



« Cale! Cale! » s'écrie Therfès.

Mais les vents soufflent en furie tant qu'ils rompent et déchirent en mille pièces les cordes et la voile, et le mât tombe fracassé.

L'angoisse étreint tous les passagers qui vont réclamant Dieu et sa Croix.

« Saint Nicolas! crient-ils, aidez-nous! Intercédez auprès de Dieu, qu'il ait pitié de nous et qu'il accorde les éléments qui guerrieroient pour notre perte. Les vents ont grand pouvoir sur cette mer, ils en sont les barons. Ils ont beau se quereller et batailler, ils n'y auront nul dommage, et c'est nous qui en serons les victimes. Ainsi font les seigneurs de la terre qui n'ont pas de plus grand plaisir que de la dévaster; car le monde est troublé par eux, comme les ondes par les vents. Ainsi, nous, chétifs, nous payons les guerres de ces barons. Ah! Dieu, apaisez les éléments déchaînés avant que nous soyons morts et détruits. Conduisez notre nef au port, calmez la tourmente et faites tomber la colère des vents! »

Trois jours dura la tempête, si terrible et si démesurée qu'ils ne pouvaient se tenir debout, que jamais ils ne surent où ils étaient, et onque ne burent ni ne mangèrent. Au quatrième jour, le ciel s'éclaircit, et la mer fut égale et rassise. Une brise légère souffla qui balaya les nuages.

Therfès put se remettre à naviguer, et il chercha à reconnaître dans quelle contrée le vent avait mené leur nef. Ils étaient en vue d'une terre étrangère.

Le roi l'appela et lui dit :

« Maître, où sommes-nous ? Connaissez-vous ce rivage ? »

— Oui, je le connais bien, mais si vous voulez y aborder il vous faudra le payer cher, car le seigneur, et puis la dame, viendront visiter la nef. Il n'y aura si précieuses gemmes, ni si magnifiques richesses dont le seigneur ne puisse s'emparer, s'il lui plaît. Après, la dame choisira à son tour et prendra ce qu'il lui convient ; et puis après, le sénéchal, quoi qu'il en coûte à chacun. Ce péage est assez mauvais. Mais une fois qu'il a payé, le marchand garde tout le produit de sa vente, et n'a plus à craindre qu'on lui prenne un pois vaillant, que le sire ne lui rembourse. »

Guillaume répondit qu'ils entreraient dans le port et ne laisseraient pas d'aller à terre, quelque tribut qu'ils dussent acquitter.

Les mariniers louvoyèrent et mirent la nef au port devant le château. Aussitôt un sergent fut envoyé pour s'enquérir si c'était un bateau marchand.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-il à ceux qui débarquaient.

Le roi répondit :

« Nous sommes des marchands de Galvoie. »

Le sergent ne fit pas d'autres questions et retourna au château.

On n'y tint pas grand plaid. La dame de la terre (car il n'y avait pas de seigneur) monta sur-le-champ pour aller chercher son péage, et le sénéchal, qui avait ses droits à toucher, piqua aussitôt après elle. Le roi alla au-devant de la dame, aussitôt qu'il l'aperçut; il était fâché de ne pas la voir distinctement, car elle avait le visage couvert. Pourtant il la salua et lui dit :

« Soyez la bienvenue, douce dame. Descendez. Je connais la coutume du port; j'apporte les plus riches marchandises que l'on puisse voir. Je serais content d'avoir quelque chose qui vous plût.

— Ami, répondit la dame, il faut que j'examine en détail tout votre avoir. Quand j'aurai vu chaque objet, je saurai bien choisir ce qu'il y a de mieux pour moi. »

Là-dessus, la dame entra dans la nef. Et le cœur du roi était très ému quand il regardait la dame. Il se disait qu'il l'avait vue ailleurs. Il lui montra toutes ses richesses, draps impériaux, orfrois, couvertures et zibelines, pannes, pelicans hermins, tables d'argent et échecs

d'or. Mais un seul objet attirait les regards de la dame. C'était un cor qui pendait au mât de la nef. Ses yeux ne s'en détachaient que pour se fixer sur le roi, à la dérobée. Quand elle fut au pied du mât, elle prend le cor et le couvre de baisers. Puis, sans mot dire, elle retourne vers le roi.

La journée était belle; elle s'assit dans la nef à côté de Guillaume, et soudain, elle remarqua un anneau au petit doigt du marchand.

« Beau sire, dit la dame, je ne veux rien d'autre que cet anneau que vous portez, et vous serez quitte du péage.

— Ah! dame, fit le roi, ne dites pas cela, je ne serai pas quitte pour si peu. Il y a dans ce vaisseau tel joyau dont on pourrait tirer cent marcs, et qui sera vôtre si vous voulez. Ne me prenez pas mon anneau, car l'or et la pierre ensemble ne pèsent pas plus d'une once, mais je l'aime beaucoup, foi je vous dois, car ma vie y est toute. Si vous le prenez, vous me tuerez.

— Ah! marchand, taisez-vous! vous êtes trop à l'aise pour tenir à cet anneau. Si je l'exigeais, vous ne pourriez pas me le refuser. Quand je ne prends pas plus du vôtre, je ne vous grève de guère, et même je fais folie, car c'est chose de bien peu de valeur, et la

coutume ici est que vous ne pouvez me refuser rien que je veuille prendre, pourvu que ce soit un seul objet.

— Dame, vous aurez l'anneau, puisque c'est votre fantaisie, mais sachez que je vous ai fait un très riche don, je l'ai tiré de mon cœur, et c'est ma vie que je vous ai donnée. Dieu vous accorde, comme à moi, d'en jouir ! »

La dame prit l'anneau et le mit à son doigt.

« Ami, dit-elle, en cette ville, en remerciement du don de votre anneau, vous n'aurez d'autre hôtel que le mien. Vous hébergerez, vous et vos compagnons, chez moi, cette nuit, je vous en prie. »

Ceux qui étaient venus avec la dame la blâmèrent fort d'avoir pris l'anneau, quand elle pouvait, si elle fût avisée, avoir un joyau de cent marcs.

Le sénéchal ne fit pas grâce de son péage et sut bien prendre le mieux de ce qu'il put voir.

Puis la dame s'en retourna, emmenant avec elle le roi et sa compagnie.

Elle commanda de mettre les tables, ce que l'on fit incontinent. Jusqu'alors, le roi, bien qu'il eût fort envie, n'avait pu la voir en face. La dame rabattit sa guimpe et découvrit tout son visage. On versa l'eau sur ses mains, qu'elle avait longues et belles. Le roi s'appro-

cha pour lui tenir les manches. Elle lui dit en riant :

« Il y a ici trop riche marchand pour servir si pauvre dame. Je n'ai de quoi récompenser l'accueil que vous m'avez fait, sire marchand. Or, lavez-vous et dites votre commandement sans plus d'embarras que si vous étiez dans le lieu où vous croiriez qu'on désirât le plus vous voir. »

Ils allèrent s'asseoir. La dame fit mettre son hôte à ses côtés, tout près d'elle, et ils mangèrent ensemble.

Ils se regardèrent tant que le roi reconnut et se dit à lui-même que c'était bien sa femme, et que la dame pensa que c'était sûrement son mari. Mais l'un et l'autre ne laissèrent rien paraître. Ils parlèrent de choses et d'autres jusqu'au moment où le roi vit venir des chiens. Il lui souvint alors qu'autrefois il aimait la chasse et allait volontiers au bois pendant le rut des cerfs. Nulle chose ne lui plaisait tant que de tirer à l'arc dans la forêt. Il tombe dans une profonde rêverie, et tout en veillant commence à songer. Ne vous en étonnez point, car il arrive qu'on rêve les yeux ouverts : les pensées, comme les songes, sont faites de vérités et de mensonges, et Guillaume rêvait, comme s'il fût en rivière, qu'il chassait un cerf qui avait quinze bois ; il

s'oublie au milieu de sa rêverie si bien qu'il excite les chiens, et qu'au milieu de la chambre on l'entend s'écrier soudain :

« Hu ! Hu ! Bliaut ! le cerf s'enfuit ! »

Tous se mirent à rire et ils murmurèrent :

« Ce marchand est un fou naïf. Regardez comme il est ébahi ! »

La reine, mue de compassion, s'approche de lui ; il lève la tête comme s'il s'éveillait en sursaut. Elle l'appelle doucement seigneur et ami, comme celui qu'elle aime, lui plie ses deux bras au cou, et le prie de lui dire d'où vient qu'il a poussé ce cri.

« Dame, dit-il, la vérité est que j'étais pensif. Je songeais que je chassais le plus grand cerf que je visse jamais. Les chiens le tenaient déjà, et j'étais sur le point de le prendre, à ce qu'il me semblait. Si j'eusse dormi et songé, je ne l'eusse pas cru plus fermement. »

La dame crut comprendre que son seigneur irait volontiers chasser. Elle lui dit :

« Sire, je veux aller au bois. Voulez-vous y venir ? »

— Dame, je n'ai pas eu de plus vif désir depuis vingt-quatre ans passés ; j'en serai très heureux.

— Sire, avant ce soir votre songe sera avéré. »

La dame fit coupler ses chiens et seller ses chasseurs. Les veneurs furent bientôt équipés et prêts à partir, chacun muni de son cor et de son arc et de tout son attirail.

Ils allèrent jusqu'à un essart où ils trouvèrent le cerf de quinze rains. Les chiens sont lâchés; le cerf saute et fuit; les chiens glatissent et se jettent dans l'épaisseur du bois.

La reine se mit à parler avec le roi : elle lui conta ses errements, et lui, les siens; et tous deux, par amitié, pleurèrent de joie et d'attendrissement.

La reine commence la première et dit comment Gléolaïs l'a recueillie et la convention qu'il lui a octroyée, comme il mourut dans l'année, et comment, sans qu'il y eût opposition, la terre et le port lui sont demeurés en héritage.

Elle poursuit :

« Sire, un roi qui était mon voisin me voulut épouser et me requit d'amour, et devant mon refus, me fit défier si bien que la guerre dure encore entre nous, une guerre rude et périlleuse. Savez-vous pourquoi je vous conte cela? Ce bois s'étend entre nos terres, et je veux vous prier de ne pas franchir le cours d'eau qui est à la limite. Si le cerf allait de ce côté, et qu'il passât la rivière à la nage, je vous avertis et supplie de ne pas le

suivre, mais de retourner en arrière, car nos ennemis sont là. »

Le roi répondit que, s'il ne le prenait avant d'atteindre l'eau, il reviendrait aussitôt sur ses pas.

« A cette condition, beau sire, dit la dame, vous pouvez courre le cerf. J'irai l'amble après vous, tout doucement. »

Guillaume, le cor pendu au cou, entend l'aboi des chiens qui pressent la bête; il s'élançe sur leurs traces; le cerf se sent talonné, il a tant fui qu'il pantoise et sue sa graisse. Il bondit vers la rivière, poursuivi par les chiens qui luttent de vitesse avec lui. Les chasseurs étaient demeurés sur le bord, mais le roi laisse aller son cheval qui entre dans l'eau derrière la meute : il a oublié la défense de la reine.

Le cerf fendit l'onde, entouré des chiens qui nageaient à sa suite et le mordaient aux nerfs et aux braons, passa outre et fut bientôt sur les dents.

Le roi commence à corner la prise.

Des chevaliers qui chevauchaient par la forêt et qui étaient des ennemis de la dame, entendirent le cor. Aussi vite que leurs chevaux pouvaient les porter, ils se précipitent du côté d'où venait le son. Ils étaient munis de tout leur appareil de guerre : genouil-

lères, haubergeons, lances, épées, blasons, et ils se promettaient bien, tant qu'ils étaient, de tuer les larrons ou de les amener prisonniers à leur seigneur.

Quand le roi les vit venir, il lui souvint de la recommandation de la reine. Deux de la troupe s'avançaient, menaçants, l'un son épée à la main, l'autre couvert de son écu.

« Vassal, crient-ils, qui vous a permis de chasser ici ? »

Le roi était descendu. Quand il s'entendit défier, il tira son cheval par la bride et se fit un écu d'un gros chêne.

« Inutile de vous défendre, vassal : il vous faut mourir ou vous rendre à l'instant.

— Je me rends, seigneurs, mais sachez bien certainement que si vous m'aviez occis, il en eût été pis de vous.

— Comment cela, de quelle manière ? Vous nous criez merci, la menace à la bouche ?

— Frappe, dit l'un des chevaliers à l'autre, il ne faut pas en avoir pitié quand il nous menace de représailles après sa mort : qu'il nous fasse le pis qu'il pourra ! »

Les deux chevaliers lui courent sus. Le roi se couvre du cheval et du chêne, il leur dit :

« Seigneurs, ce serait fort mal à vous de me tuer, car vous auriez occis un roi.

— Un roi ?

— Voire.

— D'où ?

— D'Angleterre !

— Et quelle aventure vous amène ici ? »

Le roi leur dit alors tout au long son exil et sa peine, et ceux-ci pour l'écouter ont mis pied à terre.

Il leur conte comment il s'en alla loin de sa terre, comment en peu d'heures, il perdit sa femme et ses enfants. A chaque mot, il soupire et pleure ; il parle de la reine que les marchands lui ravirent, et des tourments qu'elle endura par eux. Et ses soupirs et ses larmes redoublent quand il en arrive à la perte de ses deux fils. Il conte comment il trancha les pans de sa cotte pour les en envelopper, et comment il porta l'un d'eux dans la nef. Il n'oublie pas de leur parler de l'aumônière et des besants que lui jeta le marchand, et de l'aigle qui s'en empara en le trébuchant à terre. Il dit comment un loup ravit l'autre enfant, quand il se disposait à l'embarquer à son tour, et comment il vit que la nef était partie, quand il revint au port.

Les chevaliers pleurent de pitié ; l'un d'eux se jette alors dans les bras de Guillaume.

« Beau sire, dit-il, vous êtes mon père, je

suis votre fils ! Je ne vous ai jamais connu, mais le prud'homme qui m'a nourri m'a dit qu'il m'avait arraché à la gueule d'un loup. Dans un moment de colère, il me montra le pan de cotte qui me servit de langes ; je le pris et je l'ai encore, vous le verrez ; alors vous saurez le vrai de mon histoire, et si je suis votre fils ou non. A cause du loup, on m'appela Louveau. Je n'ai pas besoin d'en dire davantage.

— Je sais maintenant ce que j'ignorais, dit à son tour l'autre chevalier qui n'était autre que Marin, Dieu soit loué de m'avoir conduit céans ! J'avais avec moi mon frère, et je ne le connaissais pas ! Nous sommes bons amis depuis longtemps, car nous fûmes, par un heureux hasard, élevés côte à côte. Et vous, beau sire, vous êtes mon père ; c'est moi que vous avez mis au bateau (ce pourquoi je fus nommé Marin), et vous n'en doutez plus quand je vous montrerai mon pan que je garde à mon hôtel.

— Seigneurs, dit le roi, que cette rencontre soit l'œuvre de Dieu ! Il faut que je voie de mes yeux et tienne dans mes mains les deux pans de ma cotte, et je vous croirai tout à fait.

— Venez donc. Vous les verrez sitôt que nous avons dépecé le cerf. »

Quand le cerf fut défait, le roi suivit ses fils à leur hôtel. Il reconnut bien les pans de sa cotte. Sa joie fut grande : les enfants embrassent mille fois leur père, et il semble bien à leur hôte qu'ils sont aussi joyeux que s'ils avaient trouvé une bourse.

« Bel hôte, dit Louveau, voici un nouveau venu dans notre maison. Nous devons beaucoup l'honorer. Si vous voulez savoir le vrai, il est roi d'Angleterre. C'est pourquoi je veux vous prier d'aller incontinent en avertir votre seigneur et le mien. »

L'hôte se hâta d'aller trouver le roi qui monta aussitôt. Les deux fils vont à sa rencontre et lui présentent leur père. Louveau a conté la merveilleuse aventure au roi de Catenasse sans omettre un seul point, et lui a montré les deux pans, ce dont le roi s'émerveille, et dit que c'est chose prouvée.

« C'est là une belle aventure, dit le roi aux enfants, et vous devez vous en réjouir. Avant que je sache rien de votre lignage, je vous vis si preux que je n'hésitai pas à vous faire tous deux chevaliers. Vous l'avez bien mérité, car maintes fois vous m'avez servi à souhait dans ma guerre avec ma voisine. Vous avez bien courroucé l'orgueilleuse dame qui jamais n'aura la paix avec moi tant que je vivrai, à

moins qu'elle ne me prenne pour mari ou qu'elle ne me fasse hommage de sa terre.

— Je m'engage à vous la faire rendre dès demain, répond le roi Guillaume. Il n'en sera pas longuement débattu. Si mes deux fils vous ont aidé, c'était leur devoir puisque vous les avez nourris. Mais, d'un autre côté, ils ne l'eussent pas fait s'ils avaient connu la dame, car il se trompe et il est coupable aux yeux du monde et devant Dieu celui qui combat contre sa mère... Le siècle l'en blâme et Dieu le hait. Mais tel fait le mal qui l'ignore. Vous l'avez fait, sans le savoir... Seigneurs, votre mère est la dame de qui vous avez si souvent mis la terre à feu et à flamme; ainsi vous fûtes à la fois félons et loyaux; c'est pourquoi je veux mêler le blâme à l'éloge. »

Marin et Louveau étaient tout éperdus de ce qu'ils entendaient.

« Dieu, disent-ils, en pleurant de joie, quand viendra le jour? Cette attente jusqu'à demain nous sera douloureuse. Demain nous irons crier merci à notre mère. Mais nous ne devons pas oublier les marchands qui nous ont nourris : ils firent pour nous plus qu'ils ne devaient; il est juste qu'ils sachent ce qu'ils ont trouvé et aient leur salaire. »

Cet entretien avait duré un long temps. Marin et Louveau retinrent à leur hôtel le roi

de Catenasse, et les sergents se hâtèrent de préparer le repas.

Cependant la reine faisait grand deuil.

« Lasse, malheureuse ! disait-elle. La grande joie que j'ai eue de mon seigneur a été de bien courte durée : sans doute mes ennemis me l'ont tué ou pris, et il va falloir recommencer la guerre. Or, tôt, seigneurs, demain nous irons contre eux en campagne. Faites crier que tous mes gens soient équipés dès l'aube, et que nul homme à pied ou à cheval qui puisse porter arc ou lance ne manque de se trouver demain aux gués de la marche. »

Le ban est proclamé, et dès l'heure de prime, tous, serfs ou francs, ont passé le gué.

Dès qu'ils furent rassemblés, la reine se joignit à eux, et ils se mirent en route.

Ils ne tardèrent guère à voir Guillaume, suivi de ses deux fils et du roi de Catenasse. L'étonnement de la reine est à son comble, et son ressentiment en est apaisé du coup.

« Dame, bienvenue à vous.

— Bienvenue à vous aussi. Comment avez-vous été retenu dans ce pays ? Êtes-vous prisonnier ou libre ? Si l'on exige une rançon de vous, ne soyez pas en souci. Ils l'auront, si toutefois leurs gens osent attendre les miens... »

Le roi sourit de ce qu'il entend ; il regarde ses deux fils et le roi de Catenasse.

« Vous ne savez pas, douce amie, dit-il à sa dame, ce que j'ai trouvé dans ce chemin. Hier à cette place, j'ai trouvé votre joie et la mienne. Nous vîmes chasser le cerf à la bonne heure ; à la bonne heure il fut rencontré et poursuivi, à la bonne heure atteint et occis. Car nous avons vaincu vos ennemis. Le roi de Catenasse est à votre discrétion et tous ses gens avec lui, et savez-vous qui sont les deux chevaliers que je vous amène ?

— Je le sais, sire. Ils sont nés pour mon malheur, car ils m'ont ruinée et confondue, et rasée si près que hormis les murs et le plessis, ils ne m'ont laissé vaillant une pomme. Ceux-ci furent les messagers qui s'entremirent les premiers de mon mariage avec le seigneur. Ils furent ceux qui me défièrent : ils ont mené toute la guerre, ont pris et rançonné tous mes hommes. Que vous dirais-je encore ? Ils m'ont tant causé de chagrin et d'alarmes que je dois les haïr par dessus tous. Ce sont mes ennemis mortels.

— Ils sont plutôt vos amis charnels, dit le roi.

— Amis, comment ?

— Ce sont vos fils. Tenez, voyez plutôt ! »

Et Guillaume lui tend les deux pans de la cotte. En même temps les enfants tombent à ses pieds.

« Dame, s'il vous semble juste, pardonnez-nous nos méfaits. Nous eûmes tort, mais nous péchâmes par ignorance, et qui pèche sans savoir ne mérite pas grande pénitence.

— Le pardon me sera léger, mes enfants, dit la reine très émue, vous le méritez puisque vous n'avez cherché que mon honneur et mon profit, ce dont je vous sus assez mauvais gré. »

Le roi de Catenasses s'avança.

« Dame, dit-il, je n'avais nulle haine contre vous. Je voulais seulement vous faire reine. Je ne savais pas que vous fussiez ma dame ; je vous en demande pardon.

— Sire roi, je vous remercie du soin que vous avez pris de mes deux fils. Vous y avez gagné Sorlinc dont j'ai été longtemps la dame ; je n'y mets qu'une condition : que messire l'octroie.

— Si je l'octroie, dame ? répondit Guillaume. Je le veux plutôt. Encore, ce me semble bien peu. »

Ainsi le roi de Catenasse fut investi de la ville de Sorlinc où les deux routes le convoyèrent à grande joie.

Marin et Louveau se mirent en devoir de mander leurs marchands. Des messagers partirent, qui les cherchèrent jusqu'à tant qu'ils les trouvassent. Ils leur ont tout dit et conté. Ceux-ci ne tiennent pas de joie en apprenant

les merveilles. Il se hâtent de monter, et tant chevauchent et galopent qu'ils voient le château de Sorline où la cour est assemblée. Le séjour parmi ces hautes gens leur plaisait peu, à vrai dire; ils eussent mieux aimé être à Londres ou à Winchester, à York ou à Lincoln.

Marin courut à leur rencontre, ainsi que Louveau. Ils leur firent fête et les menèrent tout droit devant le roi.

« Seigneurs, dit Louveau, c'est par ces prud'hommes que vous voyez que nous fûmes sains et saufs. Celui-ci m'arracha à la gueule du loup et me nourrit en son hôtel. Celui-là trouva Marin sur le bateau et l'éleva le mieux qu'il put. Ils furent larges envers nous, ne mirent rien sous clé, et nous laissèrent tout à l'abandon. Ils auront maintenant leur récompense, et sachez que ceux qui ne les aimeraient pas ne seraient pas nos amis. »

La reine salua les marchands et les conduisit hors de la presse, en leur faisant beaucoup d'honneurs. Elle commanda qu'on leur donnât manteaux de vair et pelisses de gris.

Quand ils eurent les robes, les marchands se tinrent pour bien payés. Tout joyeux, ils dirent qu'ils les vendraient et en tireraient un bon prix.

La reine sourit :

« Seigneurs, leur dit-elle, n'ayez pas peur

que je ne vous en donne d'autres. Vêtez-les à cette condition que vous en aurez d'aussi bonnes, aussi souvent qu'il faudra. Ce sont des arrhes que je vous donne. Jamais vous n'aurez besoin de rien que vous ne l'ayez sur-le-champ, sans difficulté. Vous cesserez désormais de courir les foires, car j'ai dessein de vous enrichir, vous et tout votre lignage. Samit, pourpre, biface, vair, ni gris, ni zibeline ne vous manqueront, maître Goncelin, et vous dan Foucher, car vous m'êtes chers l'un et l'autre.

— Dame, répondit l'un d'eux, vous nous prenez pour des sots ; si ces robes étaient nôtres, nous ferions bien faire de chacune quatorze paires de gros agneau et de cordé.

— Taisez-vous.

— Dame, nous ne voulons pas de vos robes, si nous ne pouvons pas les vendre. »

La dame fut très courtoise ; elle ne se piqua point des propos de ces deux vilains, mais elle prit le parti d'en rire, car en vilain il y a une très folle bête. Elle trouva un moyen de les contenter.

« Seigneurs, dit-elle, vous me vendrez les robes, et puis vous les reprendrez, mais ce marché ne vaudra qu'à cette condition que vous devrez les vêtir. »

Les marchands repartirent qu'ils les pren-

draient volontiers et les vendraient pour trente marcs, net.

« Je ne veux pas marchander, dit la reine, car elles les valent bien.

— A la bonne heure, répondirent les marchands. Nous resterons ici volontiers huit ou quinze jours. »

Les marchands revêtirent les robes qui étaient magnifiques : ils eurent un beau succès de fou rire : leur contenance était si gauche et si niaise, leur mine si extravagante qu'il semblait bien qu'on leur eût prêté les manteaux et les pelisses.

Les deux rois d'Angleterre et de Catenasse demeurèrent huit jours à Sorlinc où eurent lieu de grandes réjouissances.

Au neuvième jour, Therfès donna le signal du départ. Les nefs étaient au port, toutes prêtes ; ils s'embarquèrent, et le vent souffla dans les voiles. Guillaume n'avait pas oublié de mander et de retenir les fils du bourgeois qui avait été son maître ; il leur promit des châteaux et des tours. On leur fit fête plus qu'à tous les autres de la troupe. Ils abordèrent bientôt en Angleterre. Quand le roi eut débarqué, il se prit à dire devant tous :

« Haï ! Seigneur Dieu, je vois ici l'endroit où j'eus jadis tant d'infortune et où je suis si heureux aujourd'hui. »

Il se dirigea vers la roche avec Louveau, Marin, Maître Goncelin et les fils du bourgeois. Quand il fut près de la caverne il prit le roi de Catenasse par la main.

« Beau sire, lui dit-il, voici le lit, voici la chambre où la reine travailla. Plus loin voici l'endroit où je vis le loup. Voici l'arbre où le marchand jeta son aumônière. Maintenant j'ai plaisir à revoir ces lieux, et les épreuves que j'endurai alors me sont douces à retracer. J'ai résolu de ne point partir d'ici, et de n'aller en ville ni château, que mon neveu, que j'ai mandé, ne m'ait rejoint. »

Tandis qu'il achevait ces mots, il aperçut une pièce de soie à l'entrée de la caverne : il se penche : ô merveille : il découvre l'aumônière avec les cinq besants que l'aigle avait ravie autrefois. Le larron l'avait-il rapportée ? Quelqu'un l'avait-il trouvée dans le bois, et déposée là en cachette ? Est-ce un miracle de Dieu ? On ne put savoir. Tous ils rendirent grâce au Tout-Puissant, et leur joie de tous ces événements fut vive et profonde.

Le bruit du retour du roi Guillaume s'était vite répandu. Le neveu ne tarda pas à accourir, et il lui rendit la couronne et la terre.

Avec une nombreuse et joyeuse route, en grande cérémonie, le saint roi Guillaume se rendit à Londres ; il y séjourna tant que le

bourgeois de Galvoie qu'il avait mandé vint le rejoindre à son tour. Il en fit son maître-conseiller et commanda à ses gens de l'aimer, de le servir et de l'honorer entre tous. Il arma chevaliers les deux fils du prud'homme et les maria aux filles de deux comtes fort riches ; ils furent tous deux châtelains. Quant au valet qui à la foire de Bristol avait vendu le cor de chasse et distribué les deniers aux pauvres, il le nomma son chambellan, et il lui donna une femme qui lui apporta cent marcs de rente. Enfin il fit aux deux marchands une rente de mille marcs d'esterlins.

*L*E conte d'Asselin fut accueilli avec grande faveur, comme il le méritait. Les demoiselles n'en perdirent pas un mot : la fuite du roi pendant la nuit, l'accouchement de la reine dans la grotte, la naissance de deux enfants, la peinture des grossiers marchands qui les adoptèrent, la foire de Bristol, la tempête, la distraction du roi songeant à la chasse, jusqu'à l'aventure du petit enfant qui avait trouvé le cor, toutes ces péripéties parurent entrelacées avec un art infini.

« Les trois contes me plaisent beaucoup, déclara Sibylle; à vrai dire j'hésite à prononcer quel est le meilleur; toutefois puisqu'il me faut donner la palme à l'un des conteurs, je ne balancerai pas : je choisis Humbaut. »

Humbaut prit la main de sa mie en lui coulant un regard plein de tendresse.

« J'ai été divertie et charmée par Éracle et

Guillaume d'Angleterre *plus que je ne saurais dire, confessa Agnès. (Elle regardait Orry qui baissait les yeux.) Pourtant je mentirais si je n'avouais que Cligès et Fénice a ma préférence. »*

Orry poussa un grand soupir et baisa la main de la pucelle.

« Vous ne me laissez pas le choix, s'écria Reine, il ne me reste qu'Asselin. Mais il a si bien conté les malheurs de Louveau et de Marin que je ne barguigne pas à lui décerner la couronne. »

Le damoiseau ne se sentait pas de joie; il en dit à la pucelle cent mille mercis.

« Songez, mesdemoiselles, dit-il en souriant, quel malheur c'eût été si une seule de nos histoires vous eût plu ! Il y aurait eu défi, joute et peut-être mort d'homme.

— Le dieu d'Amour a bien fait les choses, dit Sibylle. Il n'a pas voulu que nul de vous n'ait sa récompense.

— Et il n'est aucun des trois, repartit Humbaut, qui ne se tienne pour bien payé. »

Dans le foyer les dernières braises s'éteignaient. La pluie au dehors avait cessé et s'égouttait des branches. Pucelles et damoiseaux reprirent leur vair et leur gris, et lentement, deux à deux, revinrent au château par sentiers et charrières. Déjà tous les hôtes du duc étaient rentrés et jouaient aux tables en attendant le souper.

Le lendemain, on parla de mariage; les parents donnèrent leur consentement sans se faire trop prier. Sibylle épousa Humbaut, la belle Agnès épousa Orry, et la tendre Reine le gentil Asselin. Les noces eurent lieu le même jour; jamais dans le duché on n'en avait vu de si joyeuses et de si magnifiques. Les pucelles étaient belles comme Fénice et Athanaïs; elles furent sages et simples comme Gracienne; elles ne suivirent pas les conseils d'une Thessalienne ou d'une marchande de cerises : leurs maris n'eurent point le sort des deux empereurs; ils ne coururent ni les mers ni les foires, et, quoique bons chrétiens, ne reçurent pas la nuit la visite de l'ange. Leurs trois tombeaux se trouvaient autrefois côte à côte au Val-des-Choux, et une inscription en belles lettres onciales, relevée par un annotateur de dom Martenne, dit qu'ils vécurent heureux, et décédèrent à un âge avancé, entourés de leurs enfants et de leurs petits-enfants.

F I N

NOTE

Les contes de la *Loge de Feuillage* sont traduits ou imités de trois romans en vers du dernier tiers du ^{xiii}^e siècle, qu'on doit ranger, soit pour l'intérêt du sujet, soit pour les qualités de la narration, au nombre des plus beaux que nous ait laissés le Moyen Age. *L'Enfance d'Eracle* est tirée du poème de Gautier d'Arras, principalement des 4.000 premiers vers (traditions légendaires, relatives à l'empereur Héraclius) ; *Cligès et Fénice* est la version un peu réduite et allégée par endroits de la deuxième partie de *Cligès* ou l' « Anti-Tristan », l'œuvre célèbre de Chrétien de Troyes ; la troisième histoire est imitée de *Guillaume d'Angleterre*, ouvrage peu connu, l'un des plus curieux du merveilleux conteur champenois.

On trouvera ci-après, sous forme de table, une analyse sommaire de nos trois contes, dans la diversité de leurs scènes pittoresques, pathétiques et dramatiques.

Juillet 1925.

TABLE

TABLE

Comment trois Damoiseaux se trouvèrent dans une loge de feuillage avec trois Demoiselles et comment celles-ci les prièrent de raconter chacun une histoire.....	1
---	---

L'ENFANCE D'ÉRACLE

Comment par le commandement d'un Ange le prud'homme Miriadus et sa femme Cassine engendrèrent Éracle qui eut le don de divination.....	7
Comment Cassine délibéra de vendre son enfant au marché de Rome.....	11
Comment Éracle fut acheté par le sénéchal de l'Empereur, et comment il lui choisit une pierre merveilleuse.....	13
Comment Éracle subit la double épreuve du feu et de l'eau et en sortit vivant par la vertu de sa pierre.....	22
Comment l'Empereur voulut éprouver Éracle sur sa connaissance des chevaux.....	26
Comment l'Empereur eut dessein de se marier et fit faire un ban.....	34
Comment les pucelles retournèrent toutes dans leur pays, et comment Éracle rencontra une pauvre meschinette dans le vieux quartier de la ville.....	39

Comment l'Empereur Laïs épousa Athanaïs.....	42
Comment la gent païenne attaqua une cité de l'Empereur, et comment celui-ci fit semondre son ost.....	44
Comment Laïs avant son départ enferma sa femme dans une tour.....	46
Comment Athanaïs vit le beau Paridès dansant et harpant.	47
Comment une vieille tata le poulx à Paridès et comment elle porta un panier de cerises à l'Impératrice.....	49
Comment l'Impératrice fit remettre à la vieille un pâté avec une écuelle d'argent.....	51
Comment Athanaïs tomba de cheval et comment elle rejoignit Paridès dans le souterrain.....	55
Comment l'Empereur revint de la guerre, et comment Éracle l'accusa d'avoir perdu par sa faute la perle et la fleur de Rome.....	57
	59

CLIGÈS ET FÉNICE

Comment Alis fut couronné empereur de Constantinople à la place de son frère Alexandre et comment il fut con- venu que le fils de celui-ci succéderait à son oncle....	69
Comment l'empereur Alis envoya des messagers à l'empe- reur d'Allemagne pour lui demander la main de sa fille.	75
Comment Fénice avoua à sa nourrice Thessala qu'elle était amoureuse de Cligès.....	80
Comment eurent lieu les noces de Fénice et d'Alis, et comment Cligès présenta à son oncle un breuvage magique.....	83
Comment le duc de Saxe tendit un guet-apens aux deux empereurs, et comment Fénice fut prise en sa tente....	86
Comment Cligès convoya la pucelle et n'osa lui parler, et comment le duc de Saxe fit la paix avec son rival....	91
Comment Cligès prit congé de Fénice avant que de s'en aller en Bretagne.....	98
Comment sous quatre armures, en quatre tournois, Cligès déconfit les plus fameux chevaliers de la Table-Ronde...	101
Comment Cligès retourna en Grèce, et comment il eut un entretien secret avec Fénice.....	107

Comment Cligès mande à son hôtel Jean, le tailleur d'images, et comment ils visitèrent ensemble une tour merveilleuse	114
Comment la nouvelle se répandit que l'Impératrice était morte, et comment vinrent au palais trois mires de Salerne	117
Comment la fausse morte fut ensevelie, puis enlevée pendant la nuit	123
Comment il prit envie à Fénice de s'ébattre dans un verger, et comment un bachelier l'aperçut sous l'ente fleurie ..	127
Comment Laïs apprit qu'il avait été enigné par diablerie, et mourut de chagrin, et comment Cligès devint empereur de Constantinople	130

GUILLAUME D'ANGLETERRE

Comment Guillaume, roi d'Angleterre, et sa femme Gracienne eurent une vision et entendirent une voix, et comment ils s'enfuirent la nuit de leur palais	139
Comment ils vécurent dans la forêt, et comment la reine mit au monde deux jumeaux	146
Comment des marchands enlevèrent la reine, et comment Guillaume perdit ses enfants	149
Comment le roi prit passage sur une nef qui allait en Galvoie	155
Comment le seigneur de Sorlinc nommé Gléolaïs voulut épouser Gracienne, et comment la reine lui demanda un répit d'un an	159
Comment les enfants Marin et Louveau abordèrent à Catenasse en Écosse	165
Comment Dan Foucher et Dan Goncelin, marchands, voulurent les faire pelletiers	167
Comment ils s'échappèrent et tuèrent un daim dans la forêt	171
Comment le forestier les livra au roi de Catenasse	174
Comment le bourgeois de Galvoie envoya Guillaume à la foire de Bristol, et comment Guillaume rencontra son neveu, le roi d'Angleterre	177

Comment après une tempête Guillaume aborda en Écosse.	184
Comment il paya d'un anneau le péage et reconnut sa femme en la dame de Sorline.....	187
Comment il chassa sur la terre de Gléolaïs, et comment Marin et Louveau apprirent qu'il était leur père.....	194
Comment Gracienne crut son mari mort ou prisonnier, et comment elle retrouva ses fils.....	199
Comment le neveu de Guillaume lui remit la couronne, et comment le roi récompensa les deux pères nourriciers, le valet de Bristol et le bourgeois de Galvoie.....	201

Comment les conteurs furent payés de leur peine, c'est-à-dire comment les trois Damoiseaux épousèrent les trois Demoiselles.....	207
--	-----

ORNEMENTS DES TÊTES DE CHAPITRES

1. Eracle. — Sculpture de corniche de la chapelle de Sainte-Croix à Montmajour, près Arles (XI^e siècle).
2. Cligès. — Fragment de décoration de la façade de la cathédrale d'Amiens (XII^e siècle).
3. Guillaume d'Angleterre. — Arcature du chœur de la cathédrale de Canterbury (XIII^e siècle).

ERRATA

Page 172, ligne 12, lire *Louveau* au lieu de *Marin*.
 — 186 — 20 — *Ne le lui rembourse.*
 — 205 — 20 — *Etait-ce* au lieu de *Est-ce*.

1/1



Date Due

NOV 2



PRINTED IN U. S. A.

841.1 M39



a39001



007996443b

72511

